U d'/of OTTAWA
39003008357110

18-8-69

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesgrandstimides00duga

LES

GRANDS TIMIDES

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

AUTRES OUVRAGES DE M. DUGAS

Le psittacisme et la pensée symbolique. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 1895.

Psychologie du rire. 2e édition. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 1910.

L'absolu, *forme pathologique et normale des sentiments* (*L'entêtement — Le fanatisme — L'ascétisme — La pudeur*). 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 1904.

La dépersonnalisation. En collaboration avec le Dr F. Moutier. 1911. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Le problème de l'éducation. *Essai de solution par la critique des doctrines pédagogiques.* 2e édition, revue. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 1911.

L'éducation du caractère. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 1910.

L'année pédagogique. *1re, 2e et 3e années, 1911, 1912 et 1913.* En collaboration avec L. Cellérier. 1912. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

L'amitié antique, *d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes*. 1 vol. in-8. 1894.

La timidité. *Etude psychologique et morale*, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 7e édition, 1921.

L'imagination. 1 vol. in-16. O. Doin et fils, édit., 1903.

La mémoire et l'oubli. 1 vol. in-16. E. Flammarion, 1917.

Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. Willaume.

LES

GRANDS TIMIDES

PAR

L. DUGAS

Docteur ès lettres, Agrégé de Philosophie.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

BENJAMIN CONSTANT — CHATEAUBRIAND

STENDHAL — MÉRIMÉE

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VIe

—

1922

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

Universitas

BF
575
.T5D8
1922

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos III

CHAPITRE I

Jean-Jacques Rousseau 1

CHAPITRE II

Benjamin Constant 60

CHAPITRE III

Chateaubriand 85

CHAPITRE IV

Stendhal et Mérimée 112

Conclusion 179

AVANT-PROPOS

Si l'on disait que ce livre relève de la critique littéraire, non de la psychologie, on ne ferait à l'auteur aucune peine ; on méconnaîtrait toutefois ses intentions. Il a, en effet, utilisé sans doute des œuvres littéraires, mais seulement à titre de document et comme contribution à l'étude psychologique de la timidité, étude dont il trouvait plus que les éléments ou la matière, à savoir la forme élaborée dans les œuvres en question.

Ce qu'il appelle de la « psychologie », peut-être est-ce aussi, après tout, de la « critique littéraire » ; c'en est assurément une partie ou une forme, celle que Sainte-Beuve a inaugurée sous le nom de « physiologie morale ». « J'analyse, dit-il, j'herborise, je suis un naturaliste des esprits. Ce que je voudrais constituer, c'est l'*histoire naturelle littéraire*... Aujourd'hui l'histoire littéraire se fait comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections. » L'objet de ce livre, c'est précisément une « collection » ou mieux une « famille naturelle »

d'esprits, — les timides, — caractérisée par des individus de choix, qui se sont livrés, chacun pour leur compte, à une analyse méthodique, approfondie et précise de leur cas, et dont les observations comparées s'accordent dans le détail aussi bien que dans les grandes lignes. L'observation sur laquelle repose cette « physiologie morale » est l'observation psychologique proprement dite, l'*introspection*, laquelle acquiert une valeur objective par la *comparaison* des résultats qu'elle donne chez des sujets différents. Observations, collections, méthode comparative, tous les procédés de l'histoire naturelle sont donc ici rassemblés. Il n'y manque que la classification, qui n'avait point place en raison du petit nombre des individus étudiés ; encore faut-il dire qu'elle est impliquée et sous-entendue, si l'on a réussi, non pas seulement à grouper tous les traits de la timidité, mais encore à en déterminer l'importance relative et à les subordonner les uns aux autres, suivant le principe de Jussieu. N'eût-on fait qu'observer des rapports constants, sans en saisir le lien causal ou la dépendance logique, entre des traits comme l'émotivité, l'aboulie, la tendance à l'analyse introspective, la maladie de l'absolu, on aurait, par là même, établi une loi psychologique analogue à la loi physiologique du « balancement des organes », et rendu possible le diagnostic de la timidité par le groupement de ses symptômes.

Mais on ne prétend pas s'astreindre à suivre la méthode des naturalistes. On a eu plutôt en vue d'instituer une « expérience ». C'en est une, en effet, au sens large du mot, que toute observation instructive, comme Claude Bernard l'a magistra-

lement montré. Or, quoi de plus instructif et de plus probant, pour l'étude de la timidité, que de l'observer aux prises avec des personnalités d'élite, les moins faites en apparence pour y succomber, les mieux armées contre elle, les plus résolues à la vaincre, s'y employant avec toutes les ressources de l'esprit et de la méthode ? Une maladie gagne à être étudiée dans ces cas privilégiés où elle rencontre un organisme résistant. C'est là qu'elle déploie, si elle n'est pas enrayée, toute sa force dissolvante, ayant à l'exercer sur des organes et des fonctions intacts. On n'aurait jamais su, on n'aurait jamais pu entrevoir, même par conjecture, jusqu'où peut aller la timidité, si on ne l'avait pas vue annihiler ou tenir en échec les dons les plus brillants chez des natures exceptionnelles. Ajoutons que, par une rare bonne fortune, la timidité est une des maladies mentales qui se prêtent le mieux à l'analyse ; ceux qui en sont atteints étant ou pouvant être des sujets extraordinairement lucides et de plus, étant tous naturellement enclins à l'observation attentive et minutieuse de leur cas. Si donc nous choisissons des timides, — comme il s'en rencontre, — parmi les esprits supérieurs ayant le don de l'observation et du style, il suffira de recueillir, de contrôler et de grouper leurs témoignages pour avoir une psychologie de la timidité.

Mais que sera cette psychologie ? Il ne manquera pas d'esprits rigoureux pour lui refuser toute valeur scientifique, comme fondée sur l'*introspection*. Mais on devrait savoir que l'introspection ou témoignage direct de la conscience est le point de départ de toute observation psychologique, même de celle

qui se donne pour objective. Qui donc, en effet, nous apprendra ce qu'est la timidité, au cas où nous ne l'aurions pas nous-mêmes observée en nous, si ce n'est le timide, d'après son expérience intime ? — Mais on accepte le malade comme témoin de sa maladie ; on en fait juge le médecin. Donc on acceptera le timide comme témoin, mais on le tiendra pour un témoin incompétent sur son cas et d'ailleurs partial en sa cause. — Peut-être faudrait-il distinguer ici entre les maladies. Il en est qui altèrent la conscience et troublent le jugement, comme la folie ; mais la timidité peut suspendre la raison, la rendre impuissante, sans action sur la conduite ; elle ne l'atteint pas autrement, elle lui laisse sa lucidité et sa droiture entières. Veut-on, cependant, qu'elle soit une sorte de folie ? Elle est en tout cas momentanée, intermittente. Dans l'intervalle de ses accès, le timide a toute sa raison et, comme c'est alors qu'il s'observe et se juge, on ne voit pas de motif sérieux pour récuser son témoignage. L'*introspection* n'est jamais que *rétrospection* ou *réflexion* : le sujet observe sa timidité, non pas au moment où il l'éprouve, mais après coup, quand elle est passée et il est alors calme, de sang-froid, en état de la bien observer. — Dira-t-on, enfin, que l'introspection a un caractère purement individuel, que chaque timide ne saurait analyser que son propre cas, et qu'il faut le croire sur parole, renoncer à vérifier ses observations, à contrôler son témoignage aussi bien qu'à en tirer des conclusions générales ? — Je sais de bons esprits que cette thèse n'effraie point et qui sont prêts à soutenir que des monographies

xactes et précises représentent en effet la psycho-
ogie la meilleure, sinon la seule vraie. Mais il n'est
as même besoin de souscrire à cette opinion
xtrême, paradoxale et hardie. Il suffit de remarquer
ue tel témoignage rigoureusement personnel s'im-
ose par un accent de vérité, c'est-à-dire par l'écho
u'il trouve en notre conscience, ce qui est la seule
bjectivité que comporte l'observation psychologique
t que, de plus, comme on l'a dit déjà, la concor-
ance de témoignages divers, émanés de l'obser-
ation personnelle, confère à ceux-ci toute l'objec-
vité désirable qui paraîtrait devoir, malgré tout,
anquer à un témoignage unique. Le cas de la
midité montre donc le parti que la psychologie
eut tirer de la méthode introspective, et est le
riomphe de cette méthode.

Il est une dernière objection qu'on ne manquera
as de nous faire, qu'on nous a faite déjà : c'est que
expérience psychologique, pour être valable, doit
orter sur les cas élémentaires et simples, et que
es formes de la timidité que nous étudions ici sont
es plus raffinées et les plus complexes. Nous
epoussons, pour notre part, cette prétention de con-
ner la psychologie dans un travail préparatoire qui
onsisterait à amasser des matériaux bruts ou même
cientifiquement ouvrés pour une construction qui
e s'élèvera jamais. Sous prétexte de rigueur scien-
ifique, il ne faut pas ajourner indéfiniment l'étude
e la réalité concrète, laquelle n'est jamais simple.
'est d'ailleurs une question de savoir si les cas,
its simples, sont plus instructifs que ceux qu'on
ppelle complexes. Ces derniers ne seraient-ils pas
utrement instructifs ? Platon substituait à la psy-

chologie de l'individu celle de l'Etat, considéré par lui comme une image agrandie, plus ressortante et plus nette, de l'individu. Avait-il donc méthodiquement, sinon doctrinalement, tort ? De quel droit, demanderons-nous encore, prendrait-on, comme mesure de l'homme, l'homme moyen plutôt que l'homme de génie ? Dira-t-on que l'un explique l'autre ? Mais est-ce l'inférieur qui explique le supérieur ou le contraire ? N'ayons pas de parti pris. Disons simplement que chaque problème psychologique doit être étudié sous ses deux formes : simple et complexe, sans que l'une exclue l'autre. Nous abordons ici l'étude de la timidité sous sa forme complexe, en prenant pour guides les esprits les mieux informés et les plus compétents, à la fois comme sujets et comme observateurs. Notre méthode nous permet d'embrasser la question posée dans son ensemble et de donner à chaque détail sa valeur relative. Qui ne sait qu'un fait, matériellement exact, mais isolé ou non, mis à sa place, peut constituer une erreur de perspective et que le sens des proportions fait aussi partie de l'esprit scientifique ? Une monographie doit être complète en son genre et former un tout, ou mieux un système. Un peu de philosophie ne nuit pas à l'étude des menues questions de psychologie, comme est celle de la timidité ; elle les relève, elle en montre la signification et la portée ; elle aide même à les résoudre ; il n'est pas nécessairement vrai qu'elle ne serve qu'à les compliquer et à les fausser.

LES GRANDS TIMIDES

CHAPITRE I

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

I. — Les deux phases de l'émotivité : état de verve et atonie. La timidité est l'une de ces phases.

II. — La timidité *a.* phénomène d'*impulsion* : élans inconsidérés, fâcheux, qu'on ne peut retenir et dont on ne peut revenir, gaffes ; *b.* phénomène d'*inhibition* : distraction, paresse pour tout ce qui n'agit que sur les sens et ne touche point l'âme.

III. — La timidité, désaccord entre le cœur et l'esprit, l'un vif, l'autre lent. L'esprit d'escalier.

IV. — La timidité n'est pas seulement lenteur d'esprit, mais stupidité, ou incapacité d'agir autrement que par passion ou par plaisir et de suivre la raison ou l'intérêt.

V. — La timidité, conflit de la volonté impulsive ou de premier mouvement et de la volonté réfléchie. Le timide se défie de son premier mouvement et ne peut s'empêcher de le suivre. Timidité dans l'ordre intellectuel, conflit de la rêverie et de la pensée réfléchie.

VI. — La timidité, incapacité de se soumettre à aucune contrainte, — particulièrement à celle de la vie sociale, — si légère qu'elle soit, et dans quelque ordre que ce soit. D'où indépendance farouche, esprit républicain.

VII. — Tous les traits de la timidité rentrent dans l'aboulie, aboulie, non par défaut, mais par excès de sensibilité. La sensibilité du timide est intempérante, indiscrète, se livrant trop, subissant trop les influences extérieures, facile à tromper, se défiant d'elle-même, romanesque et fausse, portée à donner le change, à se chercher des diversions.]

VIII. — Terme final de l'aboulie : absence de volonté, de pensée et de désir. Vie machinale, existence nue, nirvâna.

Le caractère de Rousseau et ses théories.

Dans cette étude sur la timidité de Rousseau, nous prendrons Rousseau lui-même pour guide, rassemblant les faits qu'il rapporte, interprétant les théories qu'il établit sur ces faits ou à l'occasion de ces faits.

La timidité tient une place considérable, non seulement dans la vie de Rousseau, mais encore dans son œuvre : elle est abondamment décrite et analysée avec rigueur dans les *Confessions*, les *Rêveries*, les *Lettres à Malesherbes* et les *Dialogues*. Il n'y a rien à ajouter, — il pourrait y avoir seulement à retrancher, — pour la psychologie de la timidité, à l'étude que Rousseau en a faite sur lui-même. Cette étude, en effet, se complique de jugements portés sur la timidité, de considérations et de théories morales, tendant à la justifier et à l'ennoblir. Cependant on ne saurait, selon nous, faire abstraction de ces théories, à la faveur desquelles la timidité de Rousseau s'exalte, s'hypertrophie, se systématise et aussi se métamorphose, revêt une forme originale, singulière, unique. On le saurait d'autant moins que ces théories dérivent elles-mêmes de la timidité et sont l'expression indirecte du tempérament de Jean-Jacques. Lui-même l'a reconnu : « Mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes » ; « je n'ai

ruère suivi d'autres règles en toutes choses que les mpulsions de mon naturel[1] ». On ne peut donc éparer sa psychologie de sa morale : l'une expli- ue l'autre. Il a vécu sa doctrine avant de la pro- uire; il n'a fait que « maximer » sa conduite.)uand il n'a pu l'ériger en modèle, il l'a justifiée u moins quant aux intentions, prétendant ainsi en égager les principes, les aspirations élevées et en en onnant, si j'ose dire, la formule idéale. Pour nous, s'agit uniquement de connaître le tempérament e Jean-Jacques, vrai principe de sa timidité, mais e tempérament, il faut le chercher et savoir le econnaître dans les théories mêmes qui semblent e déguiser, en voulant le grandir.

I

Etudions-le d'abord directement.

Le tempérament, qui est lié à la timidité ou plu- ôt qui l'engendre, est celui qui est caractérisé par 'inégalité d'humeur, par le brusque passage des ons aux mauvais moments, de l'exaltation à la lépression, de la vie intense à l'atonie. L'assurance u l'aisance, c'est en effet la possession de soi, le entiment qu'on se retrouvera toujours en toutes irconstances semblable à soi-même, avec toutes es ressources et tous ses moyens, quels qu'ils oient. Le timide est celui qui n'a point ce senti- ment, qui doute de lui-même, de son caractère, de on esprit, de toutes ses qualités, ayant éprouvé ombien elles peuvent soudainement lui manquer.

Il suit de là que la timidité est intermittente, qu'elle

1. *Rêveries*, 4e promenade.

n'est pas un état, mais une modalité passagère, qu'elle se produit par accès ou par crises. Ainsi Rousseau n'était pas toujours, ni même habituellement timide; il avait ses moments de confiance, de hardiesse et d'entrain. Il se vante de ces moments-là comme de bonnes fortunes; c'était autant de pris en effet sur la destinée mauvaise ; c'étaient autant de victoires remportées sur un tempérament fâcheux.

Ce sauvage était brillant à ses heures ; il lui arrivait de remporter des succès de salon. « En société, lorsque le sujet de la conversation l'intéressait vivement, et surtout lorsqu'il se croyait sûr des bonnes dispositions de ceux qui l'écoutaient, il parlait avec autant de facilité que de grâce et d'énergie, suivant la nature du sujet. » Dusaulx fait en ces termes « le récit d'un dîner qui eut lieu chez lui en 1771, et où Rousseau se trouvait avec d'autres personnes qu'il voyait pour la première fois.

« A quelques nuages près, mon Dieu ! qu'il fut aimable ce jour-là ! tantôt enjoué, tantôt sublime. Avant le dîner, il nous raconta quelques-unes des plus innocentes anecdotes, consignées dans les *Confessions*. Plusieurs d'entre nous les connaissaient déjà, mais il sut leur donner une physionomie nouvelle et plus de mouvement encore que dans son livre. J'ose dire qu'il ne se connaissait pas lui-même, lorsqu'il prétendait que la nature lui avait refusé le don de la parole : la solitude, sans doute, avait concentré ce talent en lui-même; mais, dans ses moments d'abandon, et lorsque rien ne l'offusquait, il débordait comme un torrent impétueux à qui rien ne résiste [1]. »

1. *De mes rapports avec J.-J. Rousseau*, p. 99.

La timidité, chez Rousseau, n'est donc qu'une paralysie passagère des facultés de l'esprit. Elle est cette stupidité par surprise, qui n'exclut point, mais plutôt appelle, et semble avoir pour contre-partie l'état de verve, l'esprit brillant. Elle n'est pas un pur défaut; c'est l'envers d'une qualité. Elle est la rançon du tempérament émotif, lequel perd ses moyens d'action, tombe au-dessous de lui-même, quand l'émotion l'abandonne.

En d'autres termes, le timide est un Janus à deux faces : morne et stupide à l'état d'indifférence; si quelque intérêt l'excite, l'arrache à sa torpeur, à son indolence naturelle, il se montre vif, ardent, et ses facultés s'exaltent.

« Je suis sujet, dit Rousseau dans le *Persifleur*, à deux dispositions principales, qui changent assez constamment de huit jours en huit jours et que j'appelle mes âmes hebdomadaires... Rien n'est si dissemblable à moi-même que moi-même... Un Protée, un caméléon, une femme sont des êtres moins changeants que moi... *C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution.* »

Dusaulx confirme ce témoignage :

« J'étais tenté de croire que le corps de cet homme extraordinaire recélait deux âmes rivales, qui, tour à tour, triomphaient l'une de l'autre. »

Ces « deux âmes rivales » ou ces « deux dispositions principales » d'une même âme ne sont que les oscillations bien connues des natures impressionnables et sensibles, comme est celle du timide. La timidité est une forme de tempérament, caractérisée par le passage aussi fréquent qu'imprévu

d'une vie débordante à l'atonie, d'un flot impétueux de paroles éloquentes à un silence morne et stupide. Telle qu'on l'entend d'ordinaire, elle serait seulement l'une de ces phases alternantes, à savoir la suspension momentanée de la vie et de la pensée par défaut d'intérêt actuel.

Mais ce point de vue est étroit et la définition qui y répond, inexacte. Elle ne fait pas ressortir le caractère essentiellement relatif de la timidité, laquelle tient à l'émotivité et n'en est qu'un effet momentané ou qu'un aspect changeant.

II

On commet une erreur du même genre lorsqu'on ne veut voir dans la timidité qu'un phénomène d'inhibition mentale. Elle est, en réalité, un phénomène d'impulsion aussi bien que d'arrêt. *A priori* il en doit être ainsi, l'émotivité, d'où la timidité dérive, n'ayant pas toujours, et uniquement pour effet, de paralyser les facultés, mais paraissant aussi souvent devoir en développer l'énergie. En fait, la timidité apparaît comme un principe d'initiative fâcheuse, et c'est sous ce point de vue, avec ce caractère, que nous la considérerons d'abord.

Il est très apparent chez Rousseau. Une idée lui vient ; il la suit, la réalise aussitôt. Cette idée peut être gaie, amusante et drôle, comme celle qui lui fait dire : *Adieu, rôti !* en quittant la salle à manger d'où on l'a chassé pour une fredaine d'enfant. Mais elle est le plus souvent stupide, saugrenue, bizarre ; elle ne répond à rien, ni à son caractère ni à son humeur ; il ne sait d'où elle sort,

comment elle lui vient, et elle est irrésistible, fatale ; c'est une lubie inexplicable, un commencement de folie.

« Témoin cette aventure qui vaut, dit-il, la peine d'être contée, car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie et de bêtise, que j'aurais peine moi-même à croire, s'il regardait un autre que moi.

« C'était à Paris. Je me promenais avec M. de Francueil au Palais-Royal... Il me dit : « Allons à l'Opéra ». Je le veux bien ; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, et passe le premier avec l'autre : je le suis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarrassée. Je regarde, je vois tout le monde debout ; je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule ou du moins laisser supposer à M. de Francueil que j'y suis perdu. Je ressors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent, et je m'en vais sans songer qu'à peine avais-je atteint la porte, que tout le monde était assis et qu'alors M. de Francueil voyait clairement que je n'y étais plus.

« *Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note pour montrer qu'il y a des moments d'une espèce de délire où il ne faut point juger des hommes sur leurs actions*[1]. »

L' « anecdote » est peu glorieuse : c'était là — et

1. Rousseau insiste et revient souvent sur ce point : « Il y a des temps où je suis si peu semblable à moi-même qu'on me prendrait pour un autre homme de caractère tout opposé. — J'ai déjà noté des moments de *délire* inconcevable où je n'étais plus moi-même. » (*Confessions*, partie I, liv. III et IV.)

Rousseau ne s'y trompe pas, — une malhonnêteté, un détournement, sinon un vol, disons : une muflerie. « Ce n'était pas précisément voler cet argent, c'était en voler l'emploi ; moins c'était un vol, plus c'était une infamie[1]. »

On pourrait croire que le coupable qui, à la réflexion, comprend si bien sa faute, l'a commise sciemment ; rien moins ; ce n'est qu'un étourdi ; il a agi sans penser ; il a suivi une idée folle, surgie soudainement en son esprit.

Rousseau est sujet à des idées de ce genre. Il en a de pires, comme celle qui lui vint, pris en flagrant délit de vol d'un ruban, d'accuser la servante Marion de le lui avoir donné. Ce mensonge, odieux en lui-même et par ses suites, n'aurait été, d'après lui, qu'un mensonge par timidité.

« *A ne consulter que la disposition où j'étais en le faisant, ce mensonge*, dit-il, *ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte*, et, bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où *cette honte invincible me l'arrachait*, j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner tout l'effet sur moi seul : c'est un *délire* que je ne puis expliquer qu'en disant, comme je le crois sentir, *qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur*[2]. »

Ainsi un mensonge effronté est donné par Rousseau pour un acte de timidité ! Ne l'accusons pas pour cela de cynisme. Ne crions pas au paradoxe. L'idée de charger Marion pour se défendre surgit inopiné-

1. *Confessions*, partie I, liv. I.
2. *Rêverie*, 4e promenade. — *Confessions*, partie I, liv. II.

ment en lui ; ce fut une inspiration du diable, une « impulsion » soudaine, irrésistible. Dans le désarroi mental où un accès de timidité l'avait mis, il dit ce qui lui passa par la tête et ce qui le tirait d'embarras. Le malheur est que l'impulsion, effet de la timidité, irrésistible au moment où elle se produit, le demeure encore après et déroule ses conséquences : autrement dit, l'idée impulsive ne peut ni être arrêtée net, quand elle se présente, ni enrayée, quand elle passe à l'acte. La même timidité, qui arrache à Rousseau un mensonge, par surprise, l'empêche de revenir de ce mensonge, l'y fait persister, ce qu'il explique par un raisonnement qui peut paraître sophistique, mais que je crois psychologiquement exact [1].

« Par une première et irrésistible impulsion du tempérament, dans des moments imprévus et rapides, la honte et la timidité m'arrachent souvent des mensonges auxquels ma volonté n'a point de part, mais qui la précèdent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant... J'atteste le ciel que, si je pouvais, l'instant d'après, retirer le mensonge qui m'excuse et dire la vérité qui me charge, sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferais

1. Je me trouve ici d'accord avec L. Proal : « En expliquant ses mensonges par la timidité et la fausse honte, Rousseau me paraît être dans la vérité. Son explication a été acceptée par Fontanes : « Qu'on suive les *Confessions* de J.-J. Rousseau, dit-il, toutes les fautes dont il s'accuse naissent de la mauvaise honte. » (*Les lacunes intellectuelles et morales de J.-J. Rousseau* in *Revue philosophique*, août 1915.) Rousseau reconnaît d'ailleurs que, si la timidité est chez lui une maladie, elle est aussi un vice. « Le seul (penchant) qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte. » (2e dialogue : *Du naturel de Jean-Jacques et de ses habitudes.*)

de grand cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, et je me repens très sincèrement de ma faute, sans néanmoins oser la réparer [1]. »

L'excuse est sans doute moralement pitoyable : il ne sert point de dire que la timidité est, non une simple défaillance momentanée de l'esprit et des sens, mais une faiblesse qui se prolonge, une lâcheté qui se poursuit et dont on ne peut se ressaisir ; la lucidité de cet état, ou plutôt la réflexion qui l'accompagne, fait paraître plus que déconcertant, presque comique et d'une ironie déplacée, le plaidoyer par lequel on essaie d'en atténuer le ridicule ou l'odieux. Il reste pourtant vrai que la timidité se manifeste, ou plutôt s'exerce de deux façons contraires : par une *impulsion* qui échappe à la volonté et par un *arrêt* ou une *inhibition* de la volonté ; l'une, produisant par exemple un mensonge auquel on ne pensait pas et dont on a horreur, l'autre empêchant de retirer ce mensonge, comme on en a l'idée et comme on le voudrait. Mais la question est de savoir jusqu'à quel point la timidité est pathologique et vraiment fatale. Il paraît bien que Rousseau a exagéré le caractère physique et morbide de la sienne, comme il avait moralement intérêt à le faire et comme il y était d'ailleurs aussi moralement enclin par son tour d'imagination.

Rousseau ne compte plus les idées malencontreuses, à forme impulsive, les mots à ne pas dire, qui lui viennent et lui échappent ainsi : l'origine et la cause de ces idées seraient toujours, d'après lui, la timidité. La timidité l'affole, et l'affolement fait

1. *Rêveries*, 4e promenade.

immanquablement surgir l'idée, la parole ou l'acte intempestifs, hors de saison. Pris à brûle-pourpoint, il ne sait que dire et lâche une sottise.

« Ainsi, raconte-t-il, dans un dîner, une femme, « mariée depuis peu, et qui était grosse », s'avisa de me demander brusquement, et en me fixant, si j'avais eu des enfants. Je répondis, en rougissant jusqu'aux yeux, que je n'avais pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie. Il est clair que cette réponse n'est point celle que j'aurais dû faire, quand même j'aurais eu l'intention d'en imposer... Deux minutes après, la réponse que j'aurais dû faire me vint d'elle-même : « Voilà une question peu discrète, de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon »... Je ne dis point ce qu'il fallait dire, je dis ce qu'il ne fallait pas et qui ne pouvait me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne me dictèrent ma réponse et qu'elle fut *l'effet machinal de mon embarras*[1]. »

Il n'y a rien là qui dépasse la gaucherie ordinaire du timide. Rousseau manque seulement à trouver ce qui était à dire ; il n'a point l'esprit de répartie ou d'à-propos ; dans d'autres cas, il trouve ce qu'il ne fallait pas dire : il a l'inspiration à rebours, la muse de la démence, le génie de la gaffe. En cela consiste son impulsivité, qu'il analyse très bien et illustre ainsi :

« Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que, pour payer plus tôt ma dette, j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement

1. *Rêveries*, 4e promenade.

des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer[1] ».

Soit l'exemple, « pris entre mille », d'une injure impardonnable qui lui échappe à l'adresse de Mme de Luxembourg.

Ces « décharges explosives » de la timidité, comme les appelle Hartenberg, ces impulsions, de quelque nature qu'elles soient, bouffonnes ou tragiques, ont toutes ce caractère commun d'être un « délire », une aberration, un coup de folie, un mouvement involontaire et fatal ; elles sont étrangères à la personne normale, elles paraissent venir d'un démon que le timide porte en lui, mais qui, à l'inverse de celui de Socrate, n'a que des inspirations malheureuses, n'est qu'un principe d'égarement.

Selon l'opinion courante, qui est aussi celle de Rousseau, ces impulsions seraient consécutives à l'effort que le sujet fait pour vaincre sa timidité ; elles seraient la façon maladroite dont se traduit cet effort ; autrement dit, elles rentreraient dans les réactions ou effets de la timidité, au lieu d'en être le stimulus ou le principe. Le timide voudrait parler et agir, mais, ne sachant que dire ou que faire, il dirait ou ferait n'importe quoi, en vertu d'un *liberum arbitrium indifferentiæ*. Explication simpliste et mal présentée, sinon fausse. En réalité, le timide ne *veut* pas dire n'importe quoi, mais il dit, *sans le vouloir*, et sans pouvoir s'en empêcher, la première chose qui lui vient à l'esprit naturellement, *involontairement*. C'est d'ailleurs ce qui res-

1. *Confessions*, partie I, liv. III.

sort des expressions mêmes de Rousseau et de ceux qui pensent comme lui[1]. Il faut donc toujours en venir, en dernière analyse, à l'impulsion, entendue comme une idée, que l'esprit rencontre sans la chercher et que la volonté suit et réalise malgré elle.

Ainsi l'impulsivité est liée à la timidité ; le plus souvent elle en dérive, mais quelquefois aussi elle l'engendre. Je sais quelqu'un qui se défie de ses emportements, des violences de langage auxquelles il est sujet et qui se tait, ronge son frein, aime mieux s'en aller, quand les choses ou les gens lui déplaisent. C'est là une timidité, à vrai dire, spéciale, qui consiste à avoir peur de soi, au lieu d'avoir peur des autres. Mais ne cherchons pas si l'impulsivité est cause ou effet de la timidité ; contentons-nous de dire qu'elle lui est inhérente, qu'elle en est un trait ou caractère essentiel, qu'elle l'accompagne toujours, qu'elle s'y trouve jointe d'emblée.

L'impulsion s'en va comme elle vient ; elle est de peu de durée, intermittente. La timidité, de même. On a ses accès de timidité, comme on a ses accès de goutte, comme on a ses « vapeurs », comme on a le « cafard ». Il y a des jours où l'on est gauche,

1. Par exemple Emile Bergerat, lequel écrit (*Souvenirs d'un enfant de Paris*, p. 152) : « J'ai toujours été fort timide, et mes meilleurs amis m'ont souvent dit que les efforts que je fais pour dompter ou masquer ma tramontane ne servent qu'à en aggraver les effets fâcheux. La gaffe est ma Muse.

« — Vous êtes sans pareil en ceci, m'écrivait Jane Hading, que vous dites toujours ce qu'il ne faut pas dire et *vice versa* du reste. Le don de l'impair le dispute en vous à sa fatalité.

« Elle avait raison... »

gêné, d'autres, où l'on est non seulement à l'aise, mais encore en verve ; c'est une affaire d'impression : on est bien ou mal disposé. On n'est pas timide pour telle ou telle raison venue du dehors, tirée des circonstances, du milieu, des personnes avec qui l'on vit ; on ne l'est pas non plus par sa constitution propre, puisqu'on ne l'est pas toujours ; on semble l'être gratuitement, sans motif : on l'est par impulsion ; la timidité est une crise, non un état.

Mais parler de la timidité comme d'une forme de l'impulsivité, ce n'est point l'expliquer, c'est plutôt la déclarer inexplicable et la mettre sur le compte des nerfs. C'est, de plus, s'en tenir à un seul de ses caractères, lequel n'est pas même le plus apparent, le plus universellement reconnu : loin d'être en effet toujours impulsif, le timide est encore et le plus souvent inerte, interdit, sans mouvement, sans parole ; c'est un aboulique aussi bien qu'un agité.

Enfin l'impulsivité ne se suffit pas à elle-même et veut être expliquée. Nous la rattacherons à l'émotivité et dirons que le timide est impulsif, parce qu'il est émotif, ou plutôt *parce qu'il n'est qu'émotif*. Il est tout nerfs. C'est par l'émotion qu'il existe ; quand il cesse de l'éprouver, il cesse d'être, d'agir, de penser. Ainsi ce n'est point sous l'impression des sens, mais par une disposition interne, sous l'action du sentiment, que l'esprit de Rousseau s'exerce, que son cerveau fonctionne.

« Jean-Jacques, esclave de ses sens, ne s'affecte pas néanmoins de toutes les sensations et, pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation s'ajoute un sentiment distinct de

plaisir ou de peine qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent frapper son cerveau ; si l'impression n'en pénètre jusqu'à son cœur, elle est nulle... » Une certaine « paresse de pensée l'empêche d'être affecté des objets indifférents ».

De là :

1° « Ces distractions continuelles qui, dans les circonstances ordinaires, l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit et vont parfois jusqu'à la stupidité », distractions qui « ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien et qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir ».

2° « Les imprudences et les balourdises qui lui échappent à tout moment [1]. »

Les « distractions » représentent le côté négatif ou passif ; les « balourdises », le côté impulsif ou actif de la timidité. Faute d'être intéressé ou ému, le timide est incapable de comprendre et même de sentir ce qui se passe autour de lui, il est désorienté et stupide ; il ne cesse peut-être pas cependant alors absolument de penser, comme le prétend Rousseau, mais il est livré à toutes les impulsions et divagations d'un esprit distrait, absent, ce qui occasionne et produit naturellement les paroles et les actes les plus intempestifs.

La timidité nous apparaît ainsi sous sa forme complète, sous ses aspects divers et avec ses effets contraires. Mais nous n'en avons encore qu'une notion d'ensemble ; il nous faut entrer plus avant

1. *Dialogues*, II.

dans le détail de ses particularités et en pousser plus loin l'explication.'

III

Rousseau a proposé plusieurs théories de la timidité, qui ne se contredisent point, mais se superposent et se complètent, qui sont comme des approximations de plus en plus grandes de la vérité, des apports successifs à une théorie exacte. Ces théories, nous allons les passer en revue. Elles s'accordent toutes en un point : Rousseau cherche l'origine de sa timidité dans un désaccord entre deux éléments de sa nature : le cœur et l'esprit.

Ce désaccord, il le réduit d'abord au minimum : le cœur et l'esprit n'entreraient pas en conflit, ils seraient seulement en retard l'un sur l'autre. La timidité aurait pour cause un « cœur vif, actif », associé à un « esprit lent » ou à un « naturel paresseux » ; elle procéderait d' « un tempérament mixte, formé d'éléments contraires : un cœur sensible, ardent ou très inflammable, un cerveau compact et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation de sang, vive et prolongée [1] ». Dès lors, être timide, ce serait seulement avoir l'esprit lent, ou manquer de présence d'esprit. Qu'on laisse à l'esprit le temps de se ressaisir, ou à l'émotion le temps de s'apaiser, et toutes les qualités, les plus brillantes et les plus solides, pourront apparaître chez celui que la timidité semblait vouer à la stupidité : le bon sens, la raison élevée, la profondeur, la finesse, le trait

1. *Dialogues*, II.

même. La timidité serait donc, non le manque d'esprit, mais cette forme d'esprit que Rousseau incarne, et qu'on appelle l'esprit d'escalier. Telle est la thèse psychologique qu'il développe avec beaucoup de force, d'éloquence et d'éclat dans les *Confessions* (partie I, liv. III). Il y fait allusion en ces termes dans la *Première Lettre à Malesherbes* :

« Longtemps j'attribuai cet invincible dégoût que j'ai toujours trouvé dans le commerce des hommes, au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation, le peu que j'en ai et, par contre-coup, à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyais mériter. »

Mais ne compliquons pas la question, ne donnons pas à la timidité, pour cause, l'amour-propre, n'y voyons présentement que le trouble intellectuel auquel Rousseau semble la réduire, à savoir l'obnubilation passagère de l'esprit, la débandade des idées sous le coup de l'émotion. Comment l'émotion qui, chez Rousseau, est le principe de la pensée, commence-t-elle par être un obstacle à la pensée ? Ce n'est pas qu'elle entre en lutte avec elle. Si fort qu'il insiste sur le contraste du penser et du sentir, Rousseau ne dit point qu'ils se combattent, mais seulement qu'ils s'attendent, qu'ils n'évoluent pas ensemble, ne se développent pas *pari passu*, et finalement il conclut que le penser n'est que l'organisation, la mise au point et l'expression fidèle du sentir. La pensée, c'est la raison enfin maîtresse de son émotion, qui la règle, lui donne sa forme, l'achève et la traduit. Ainsi l'émotion, qui d'abord trouble l'esprit, le rend interdit et muet, ne laisse pas ensuite de le rendre éloquent ; il suffit, pour

que ce changement s'opère, que l'esprit trouve le temps de débrouiller ses idées, de voir clair dans ses sentiments. Telle est, du moins, l'éloquence de Jean-Jacques.

« A son geste impétueux, à sa contenance agitée, on voit que son sang bouillonne ; on croirait que des traits de feu vont sortir de sa bouche, et point du tout : toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés qui, sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsidérés. Il élève beaucoup la voix, mais ce qu'il dit devient plus bruyant sans être plus vigoureux. Quelquefois cependant je lui ai trouvé plus d'énergie dans l'expression ; mais *ce n'était jamais au moment d'une explosion subite ; c'était seulement lorsque cette explosion avait déjà produit son premier effet.* Alors cette émotion prolongée, agissant avec plus de règle, semblait agir avec plus de force et lui suggérait des expressions vigoureuses, pleines du sentiment dont il était encore agité. J'ai compris, par là, comment cet homme pouvait, quand son sujet échauffait son cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât faiblement, et comment sa plume devait mieux que sa langue, parler le langage des passions [1]. »

La pensée du timide n'est donc lente, pénible, que parce qu'elle est une élaboration du sentiment. Elle gagne en profondeur ce qu'elle perd en vivacité.

La thèse est tendancieuse, apologétique ; c'est moins une explication qu'une justification de la timidité. Elle mérite pourtant l'examen : la voici

1. *Dialogues*, II.

dans son ampleur, telle qu'elle est exposée dans les *Confessions* (partie I, liv. III) :

« Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu. Le sentiment, plus prompt que l'éclair, vient remplir mon âme; mais, au lieu de m'éclairer, il brûle et m'éblouit. Je sens tout et je ne vois rien. Je suis emporté mais stupide; il faut que je sois de sang-froid pour penser. Ce qu'il y a d'étonnant est que j'ai cependant le tact assez sûr, de la pénétration, de la finesse même, pourvu qu'on m'attende : je fais d'excellents impromptus à loisir. Je ferais une fort jolie conversation par la poste, comme on dit que les Espagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait du duc de Savoie qui se retourna, faisant route, pour crier : *A votre gorge, marchand de Paris*, je dis : Me voilà.

« Cette lenteur de penser, jointe à cette vivacité de sentir, je ne l'ai pas seulement dans la conversation, je l'ai même seul et quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté; elles y circulent sourdement, elles y fermentent jusqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations, et, au milieu de toute cette émotion, je ne vois rien nettement, je ne saurais écrire un seul mot, il faut que j'attende. Insensiblement ce grand mouvement s'apaise, ce chaos se débrouille, chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement et après une longue et confuse agitation. »

Suit une comparaison, tirée des changements de décors à l'Opéra : il en résulte sur la scène, « un désordre désagréable et qui dure assez longtemps » ; mais « peu à peu tout s'arrange, rien ne manque », et « à ce long tumulte » succède « un spectacle ravissant ».

« Cette manœuvre, dit Rousseau, est à peu près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire, » et il conclut par ce regret mêlé d'orgueil : « Si j'avais su premièrement attendre, et puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'auteurs m'auraient surpassé ».

Rousseau explique par cette lenteur à concevoir « l'extrême difficulté » qu'il « trouve à écrire » et qu'attestent ses « manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables », ainsi que la fatigue que lui « coûtent » les lettres, et en général les ouvrages « qui veulent être faits avec une certaine légèreté ». La lenteur est si bien la forme et l'allure naturelle de son esprit, qu'elle se rencontre dans ses perceptions, ce qu'il exprime ainsi :

« Non seulement les idées me coûtent à rendre, *elles me coûtent même à recevoir.* J'ai étudié les hommes, et je me crois assez bon observateur ; cependant *je ne sais rien voir de ce que je vois* ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs. *De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui se passe en ma présence, je ne sens rien, je ne pénètre rien. Le signe extérieur est tout ce qui me touche.* Mais ensuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le temps, le ton, le regard, la circonstance ; rien ne m'échappe. Alors, sur tout ce qu'on a fait ou dit, je trouve

ce qu'on a pensé, et il est rare que je me trompe. »

Mais l'état que Rousseau décrit ainsi, l'inhibition mentale ou la lenteur de pensée, n'est pas vraiment la timidité; il n'en est qu'une circonstance inséparable; il en est, si l'on veut, une particularité réelle, mais non essentielle.

Bien plus, alors même que, se plaçant à un point de vue systématiquement étroit, on ne voudrait voir dans la *timidité qu'un phénomène intellectuel*, que le *trouble mental* dont elle s'accompagne, on ne laisserait pas d'être tenu d'indiquer encore ce que ce trouble a de particulier, de spécifier en quoi il est caractéristique de la timidité. On n'appelle pas en effet timidité toute inhibition ou obnubilation de la pensée d'un caractère émotif, mais seulement celle qui offre cette particularité de se produire toujours et uniquement en société, et de venir à la suite de l'émotion causée par la vue d'autrui. L'origine de la timidité, c'est donc, d'une part, le vif désir d'entrer en sympathie avec ses semblables, de l'autre, le sentiment net qu'on n'y arrivera pas et qu'on n'y peut arriver; et la timidité elle-même, envisagée comme phénomène intellectuel, est l'idée de l'incommunicabilité avec autrui, avec tous les raisonnements qui se développent autour de cette idée, qui la corroborent et l'appuient. « Mon esprit se trouble, les idées me fuient, la parole me manque ou me trahit, comment serais-je compris ? » Voilà ce que se dit le timide, ce qu'il se persuade, ce qu'il se répète et se démontre à lui-même par les raisons suivantes, si bien déduites par Rousseau :

« Si peu maître de mon esprit, seul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la conversa-

tion où, pour parler à propos, il faut penser à la fois et sur-le-champ à mille choses. La seule idée de tant de convenances, dont je suis sûr d'oublier au moins quelques-unes, suffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle, car, à chaque mot, il faut passer en revue les gens qui sont là ; il faut connaître tous leurs caractères, savoir toutes leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut faire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues : il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un danger que je trouve pire, la nécessité de parler toujours : quand on vous parle, il faut répondre et, si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Je ne trouve point de gêne plus terrible que celle de parler sur-le-champ et toujours[1]. »

La timidité est donc le manque de présence d'esprit, qui empêche un homme de faire figure dans la société, l'y rend interdit, stupide, incapable de placer un mot, ou l'y fait commettre des impairs et débiter des sottises.

IV

Mais Rousseau a varié dans ses explications de la timidité. La théorie que nous venons d'exposer, et d'après laquelle la timidité serait le défaut de pré-

1. *Confessions*, part. I, liv. III.

sence d'esprit d'un individu devant une foule, ou devant un groupe plus restreint, voire même devant un seul, n'a été admise par lui que pour un temps. Elle est d'ailleurs assez critiquable, et les raisons de la rejeter, sinon comme fausse, du moins comme insuffisante, ne manquent pas. Mais Rousseau fait plus que compléter ou rectifier sa théorie, il l'abandonne pour une autre entièrement nouvelle, et même contraire. Son jugement aussi sur la timidité varie. Il ne dit plus ou ne donne plus à entendre qu'elle peut s'allier à la supériorité intellectuelle, qu'elle peut même être une preuve de réflexion et de clairvoyance, puisque ce serait pour comprendre et sentir trop bien la difficulté ou mieux l'impossibilité d'un véritable échange de sentiments et d'idées entre les hommes qu'on serait timide. Il ne tarde pas à reconnaître que la timidité est en fait beaucoup plus simple et moins glorieuse. Après l'avoir regardée comme une simple lenteur d'esprit, il en vient à la concevoir comme une véritable déformation de l'esprit; il ne l'appelle plus profondeur, mais stupidité. Finalement il ne se fait plus d'illusion sur son état comme timide; il ne se flatte plus, il se peint tel qu'il est, faisant piètre figure dans le monde :

« ... par le peu d'éclat, pour ne pas dire la bêtise de ses entretiens,

« ... pesant à penser, maladroit à dire, se fatiguant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venait jamais....

« ... Ne disant que des choses communes et les disant sans précision, sans finesse et sans force, (il) paraît toujours fatigué, soit de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre, souvent même

n'entendant point, sitôt qu'on dit des choses un peu fines, et n'y répondant jamais à propos... »

Enfin :

« ... Sans prudence, sans présence d'esprit et d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire et, dans sa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui sert et ce qui lui nuit, sans même en sentir la différence[1]. »

Viennent à l'appui cent anecdotes qui, pour être contées de façon piquante dans les *Confessions*, n'en sont pas moins humiliantes et senties comme telles par celui qui en fut le héros ou la victime.

La timidité, ainsi entendue, n'est plus l'intelligence naturellement lente, mais l'intelligence accidentellement frappée de stupeur, paralysée, amoindrie, sinon anéantie. Dès lors il ne suffit plus, pour l'expliquer, de la simple opposition d'un cœur vif et d'un esprit lent, il y faut le conflit de deux natures ou principes, à savoir « de passions très ardentes » et d'une indolence foncière.

« Une âme paresseuse qui s'effraie de tout, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter et sensible à l'excès de tout ce qui l'affecte, semblent, dit Rousseau, ne pouvoir s'allier dans le même caractère; et ces deux contraires, pourtant, composent le fond du mien[2]. »

Voici, dit-il encore, une des singularités de mon caractère :

« J'ai des passions très ardentes et, tandis qu'elles m'agitent, rien n'égale mon impétuosité ; je ne connais plus ni ménagement, ni respect, ni crainte, ni

1. *Dialogues*, II, *passim*.
2. *Lettre à Malesherbes*.

bienséance ; je suis cynique, effronté, violent, intrépide : il n'y a honte qui m'arrête ni danger qui m'effraie ; hors le seul objet qui m'occupe, l'univers n'est plus rien pour moi. Mais tout cela ne dure qu'un moment et le moment qui suit me jette dans l'anéantissement.

« Prenez-moi dans le calme, je suis l'indolence et la timidité même ; tout m'effarouche, tout me rebute ; une mouche en volant me fait peur ; un mot à dire, un geste à faire épouvantent ma paresse ; la crainte et la honte me subjuguent à tel point que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sais que faire ; s'il faut parler, je ne sais que dire ; si l'on me regarde, je suis déconte-nancé[1]. »

Dans les *Dialogues* (II) cette opposition est poussée plus loin encore, définie avec plus de précision et rattachée à son principe. Jean-Jacques, y est-il dit,

« est actif, ardent, laborieux, infatigable ; il est indolent, paresseux, sans vigueur ; il est fier, audacieux, téméraire ; il est craintif, timide, embarrassé ; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté ; il est doux, caressant, facile jusqu'à la faiblesse... En un mot il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité, sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il était l'instant d'auparavant ; et, *pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives*, il est lâche et mou, tant que la seule *raison* l'excite ; il devient tout de feu, sitôt qu'il est animé par quelque *passion*. »

1. *Confessions*, part. I, liv. I.

En d'autres termes, il y a dans le timide deux hommes : celui de la *raison*, atteint d'inhibition ou d'aboulie, et celui de la *passion*, ardent, audacieux, qui ne connaît ni frein ni obstacle.

L'antithèse de la *raison* et de la *passion* est un des thèmes favoris de Rousseau. Mais les mots *raison*, *passion* ont pour lui un sens précis : la passion, c'est le sentiment du moment, le seul, pour lui, qui compte, celui qui occupe sa pensée, s'empare de sa volonté, commande ses actes. La passion, dans la langue de Rousseau, c'est donc le contraire de ce qu'on appelle communément ainsi : c'est le sentiment passager, variable, superficiel et léger, mais qui, tant qu'il dure, se fait illusion à lui-même, se croit fort, profond, définitif, se fait l'effet d'une passion, c'est, d'un mot, l'*émotion*. On ne saurait s'y tromper, quand il écrit :

« Mes passions m'ont fait vivre et mes passions m'ont tué. Quelles passions ? dira-t-on. Des riens, les choses du monde les plus puériles, mais qui m'affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélène ou du trône de l'univers. »

La passion, au sens ordinaire et vrai du terme, a d'autres caractères, on n'en s'aurait parler avec ce détachement ; elle est sérieuse, tragique ; de plus, elle est une, suivie, constante ; ce qu'il plaît à Rousseau d'appeler passion, c'est simplement l'attrait et l'impulsion du plaisir immédiat. Quand cet attrait manque, pour lui, la sensibilité n'est plus ; l'intérêt n'est pas un mobile qui ait une action sur son âme ; sa raison comprend sans doute qu'il doit le suivre, mais il ne se sent pas porté à le suivre, et, en fait, il ne le suit point. Mettons ensemble les

termes *raison*, *intérêt* : la raison est le calcul de l'intérêt, la prévoyance [1]. Dès lors l'opposition de la raison et de la passion revient à celle de l'intérêt et du plaisir, de la morale d'Épicure et de celle d'Aristippe.

Rousseau est un voluptueux, incapable d'agir par intérêt ou par raison ; sa nature y répugne, et c'est en vain qu'il essaie là-dessus de se faire violence ; l'émotion présente le tient tout entier, peut seul le mouvoir, et c'est là ce qu'il appelle être passionné. Quand la passion l'abandonne, il devient timide.

« Incapable d'une prévoyance un peu suivie et tout entier à chaque sentiment qui l'agite, il ne connaît pas même pendant sa durée qu'il puisse jamais cesser d'en être affecté. Il ne pense à son intérêt, c'est-à-dire à l'avenir, que dans un calme absolu ; mais il tombe alors dans un tel engourdissement, qu'autant vaudrait qu'il n'y pensât point du tout [2]. »

D'autre part, comme il faut toujours que Rousseau généralise son cas, justifie ce qu'il éprouve et se donne en exemple, la passion, telle qu'on vient de la définir, sera plus noble que l'intérêt ; s'en inspirer vaudra mieux que suivre la raison ; bien plus, l'homme qui n'est pas un passionné, qui agit froidement, par calcul, lui sera suspect : ce n'est pas à ce faux sage qu'iront ses sympathies ; c'est à lui qu'il applique le mot fameux : L'homme qui pense est un animal dépravé [3].

1. *Dialogues*, II. « Qu'est-ce que la *raison* pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent et passager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands et de plus solides, et qu'est-ce que l'*intérêt*, si ce n'est l'augmentation et l'extension continuelles de ces mêmes moyens ? »

2. *Ibid.*

3. Cette apologie de la passion, qui sera une des thèses fon-

Au contraire, celui que la fatalité de son tempérament rend incapable de se conduire par raison, condamne à agir sous la seule impulsion de la passion, est l'homme naturel et vrai. Tel est précisément le timide, lequel, par définition, perd ses facultés, se montre désorienté, maladroit et stupide, dès qu'il est sans passion. La timidité est donc une aboulie particulière, un anéantissement de la volonté par défaut d'impulsion chez ceux qui n'ont pas d'autre ressort ou motif d'action que la passion, au sens où Rousseau l'entend.

damentales du romantisme, se présente chez Rousseau sous une forme déjà complète. Elle repose sur deux principes :

1° La *passion* au fond est sagesse ; sa satisfaction est réelle, tandis que la poursuite de l'intérêt est un leurre. « La prévoyance ! la prévoyance qui nous porte sans cesse au delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverons point, voilà la véritable source de nos misères. Quelle manie a un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, et de négliger le présent dont il est sûr ! » (*Emile*, II.)

2° Non seulement l'*intérêt* est décevant, mais encore et surtout il est bas ; la passion, au contraire, est noble, légitime. L'homme passionné est bien supérieur à l'homme intéressé : il vit, est heureux ; l'autre remet à vivre, s'interdit de jouir. « L'homme intéressé songe moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'instrument des jouissances. Il n'a point proprement de passions non plus que l'avare, ou il les surmonte et travaille uniquement, par un excès de prévoyance, à se mettre en état de satisfaire à son aise celles qui pourront lui venir un jour. » Cette comparaison dit tout, montre l'aberration de ceux qui sacrifient la passion à l'intérêt. Or cette aberration est courante. « Les véritables passions, plus rares qu'on ne pense parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage ; l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, et la vanité, qui est une bêtise de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. »

La *passion*, c'est enfin le sentiment naturel, vrai ; l'*intérêt*, le sentiment factice. Nous trouvons ici réunies toutes les thèses psychologiques de Rousseau.

V

Cette aboulie, Rousseau s'est appliqué à la décrire, multipliant les traits particuliers, les retouches, apportant à ce travail d'analyse psychologique un souci remarquable d'exactitude, de précision, de vérité, cherchant à pénétrer le mystère de cette paralysie étrange de la volonté, qu'est pour lui l'accès de timidité, soupçonnant, entrevoyant, n'osant pourtant s'avouer à lui-même le caractère morbide de son cas.

Nous avons vu qu'il n'est pas proprement sans volonté, mais qu'il n'a que la volonté impulsive, celle qui agit sous le coup de l'émotion. C'est ce qu'il exprime encore autrement, en disant qu'il est homme de premier mouvement. C'est au point qu'il a peine à comprendre des volontés différentes de la sienne ; les natures froides, réfléchies, pondérées, à la Fontenelle, le dépassent; il ne les croit pas vraies et sincères, il les soupçonne de prendre une attitude, de jouer un rôle, et il pose en principe que l'observation psychologique, pour être fondée, doit épier et saisir « ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le temps de se déguiser et où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion ».

Quant à lui, il est toujours vrai, car il n'a que « des premiers mouvements », et c'est en cela que consiste son tempérament timide ou de là que vient sa timidité. D'une part, il est livré à des impulsions aveugles et violentes, qu'il ne peut retenir ni contenir; de l'autre, il est condamné à n'agir que par

impulsions ; s'il essaie de se conduire par raison, il est sans élan et sans force ou, comme tous ceux qui se font violence et forcent leur nature, maladroit, lourd et emprunté. Sa timidité est ainsi l'explosion, souvent intempestive, toujours à craindre, d'impulsions imprévues et l'inhibition de la volonté réfléchie ou proprement dite. D'un mot, elle est l'aboulie sous ses deux formes, par excès ou par défaut d'impulsion, ensemble ou tour à tour.

L'aboulie par excès d'impulsion, c'est la volonté livrée à elle-même, à sa première inspiration, à son premier élan, explosive, violente; l'aboulie par défaut d'impulsion, c'est la volonté impuissante, paralysée, anéantie. Or, chez Rousseau, quand la volonté n'est pas violente et sans frein, elle est nulle ; il est donc toujours aboulique, soit par impuissance à se dominer, soit par impuissance à agir, et il oscille de l'une à l'autre de ces deux formes de la *voluntas impotens* ; tout au plus, pourrait-on dire que l'état de langueur ou le défaut d'impulsion est chez lui prédominant, puisqu'il n'en sort que par accès et est toujours prêt à y retomber. C'est ce qu'il indique et analyse fort bien.

« Son tempérament ardent, dit-il, lui ôte le pouvoir de réprimer ses premiers mouvements... Il se livre impunément au mouvement dont il est agité, sans en prévoir les effets ou les suites ou sans s'en soucier. S'animer modérément n'est pas une chose en sa puissance ; il faut qu'il soit de flamme ou de glace ; quand il est tiède, il est nul... »

Il suit de là que

« jamais homme ne se conduisit moins sur des principes et des règles, et ne suivit plus aveuglé-

ment ses penchants. Prudence, raison, précaution, prévoyance, tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe ; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. »

Aussi sa conduite, « quelques instants impétueuse », est-elle « presque toujours molle ou nulle ». Si « la force des choses le tire » de son inertie, « son activité même ne tend qu'à l'y ramener ; et, s'il n'était poussé que par son ardent désir, il resterait toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion et moins formé pour l'action[1]. »

Emotivité et aboulie, ou plutôt émotivité conduisant à l'aboulie, telle serait donc la timidité chez Rousseau. Mais l'aboulie elle-même n'est pas, soit le défaut, soit l'excès d'impulsion ; elle est plus exactement le conflit de la volonté impulsive ou de premier mouvement et de la volonté réfléchie, et le triomphe final, assuré, constant de la première sur la seconde.

Les « mouvements naturels » de Jean-Jacques « et ses projets réfléchis ne le menant jamais sur la même ligne, les premiers le détournent à chaque instant de la route qu'il s'est tracée ». S'il veut faire acte de volonté, résister à ses impulsions, il ne réussit qu'à étaler sa maladresse ; il ne saurait contrarier sa nature, forcer son talent ; il est fatalement livré à sa première inspiration, condamné à la suivre. La réflexion ne lui sert qu'à se rendre compte de son impuissance à cet égard ; loin d'y remédier, elle l'aggrave. Sa timidité est donc, en fin

1. *Dialogues*, II.

de compte, la défiance à l'égard du premier mouvement et la nécessité d'y céder. C'est la forme de volonté la plus malheureuse ; elle ne saurait se satisfaire, quoi qu'elle fasse, et même si elle ne fait rien.

« Quel parti prendre? » s'écrie Rousseau. « Comment se conduire, dénué de tout impromptu dans l'esprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdise infailliblement; si je ne dis rien, je suis un misanthrope, un ours[1]. »

La timidité de Rousseau est donc une aboulie ; mais, de plus, elle est une aboulie d'un genre spécial, qui s'exerce surtout, sinon exclusivement, dans l'ordre de la pensée. Rousseau, s'il faut l'en croire, serait un aboulique de l'intelligence.

« Jean-Jacques, dit-il, est indolent, paresseux, comme tous les contemplatifs ; mais *cette paresse n'est que dans sa tête*. Il ne pense qu'avec effort ; il se fatigue à penser, il s'effraie de tout ce qui l'y force, à quelque degré que ce soit, et, s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure, il en sera tourmenté[2]. »

Ainsi il est « vif, laborieux » à sa manière ; et l'oisiveté lui pèse, mais seulement physique. Il faut « que son corps soit en exercice et que sa tête reste au repos ». C'est pourquoi il aime « la promenade ; il y est en mouvement sans être obligé de penser ». Il a toujours prétendu avoir fait violence à sa nature en devenant auteur ; sa destinée, selon lui, était d'être artisan, manœuvre, de mener « une vie presque automate » et, de fait, il ne fut jamais « plus

1. *Confessions*, part. II, liv. x.
2. *Dialogues*, II.

gai, plus content », ne se porta jamais mieux que quand il lui fut donné de mener une telle vie; dans ses dernières années, il se fit copiste de musique et renonça à écrire; on vit là de sa part une attitude théâtrale, une pose ; en réalité, il ne faisait que suivre son goût.

Mais comment expliquer alors son activité intellectuelle, qui fut prodigieuse et lui permit d'accomplir une œuvre considérable ? La contradiction n'est qu'apparente. Il suffit de distinguer avec lui deux sortes de pensée : l'une, machinale, spontanée ; l'autre, réfléchie, volontaire. La première seule est dans ses goûts ; par tempérament, il est un imaginatif qui se plaît à rêver ; la pensée méditée, suivie, le travail de composition lui pèse, il est *rêveur* avec délices, il est *penseur* malgré lui, à son corps défendant. C'est ce qu'il explique ainsi :

« Dans la rêverie, *on n'est point actif*. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil, *sans le concours de la volonté*; on laisse à tout cela suivre sa marche et l'on jouit sans agir. Mais, quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'est autre chose ; on y met du sien. *Sitôt que le raisonnement et la réflexion s'en mêlent, la méditation n'est plus un repos, elle est une action très pénible* ; et voilà la peine qui fait l'effroi de Jean-Jacques, et dont la seule idée l'accable et le rend paresseux[1]. »

En fait, dans l'évolution littéraire de Rousseau, la rêverie prend de plus en plus le pas sur la pensée, et son activité intellectuelle bien analysée confirme ce

1. *Dialogues*, II.

que nous avons dit de son aboulie, de la prédominance en lui de la *passion* sur la *raison*, du premier mouvement sur la réflexion.

Ainsi la pensée, en tant qu'elle ne suit plus son cours naturel et libre, spontané et machinal, mais qu'elle suppose un effort de volonté, de réflexion et de raison, répugne à Rousseau, sous toutes ses formes et à tous les degrés, partant dans les moindres choses, qu'il s'agisse d'une conversation à soutenir, d'un compliment à tourner, d'une réponse à faire, et c'est cette paresse d'esprit, avec les conséquences fâcheuses qu'elle entraîne et qu'on devine, qui constitue sa timidité.

VI

Toutefois la paresse d'esprit, si grande qu'on la suppose, ne paraît pas encore pouvoir engendrer la timidité, à moins qu'il ne s'y joigne une particularité que Rousseau n'avait pas remarquée d'abord, mais que, dès qu'il l'eut reconnue, il signala aussitôt comme essentielle.

« Longtemps, dit-il, je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuais au chagrin de ne pas occuper dans le monde », par manque de présence d'esprit, « la place que j'y croyais mériter. Mais, ajoute-t-il finement, quand, après avoir barbouillé du papier, j'étais bien sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot; quand je me suis vu recherché de tout le monde et honoré de beaucoup plus de considération que ma ridicule vanité n'en eût osé prétendre et

que, malgré cela, j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venait d'une autre cause et que ces espèces de jouissances n'étaient point celles qu'il me fallait.

« Quelle est donc enfin cette cause? Elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation même ne me sont rien[1]. »

Ainsi Rousseau croit trouver le principe de sa timidité dans son horreur de toute gêne, de toute dépendance. Son caractère fier, ombrageux, son esprit républicain, épris de liberté, son âme romaine, formée et développée par la lecture de Plutarque, tout cela, semble-t-il, concorde d'une façon singulière, paradoxale, mais réelle et bien curieuse, avec sa timidité, laquelle serait une révolte instinctive contre toute contrainte et un effroi de la subir. Etre timide, ce serait, par exemple, être incapable de parler, d'agir, de faire quoi que ce soit, exprès, sur commande, c'est-à-dire autrement que de soi-même, de son propre mouvement, de son plein gré. Il suffit qu'une action, la plus simple du monde, soit imposée à Rousseau pour qu'il se trouve hors d'état de l'accomplir, et c'est cette incapacité de se contraindre, d'agir à contre-cœur, qui, selon lui, constitue proprement sa timidité.

« Quand je me passionne, écrit-il, je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire, mais, dans les entretiens ordinaires, je ne trouve rien, rien du tout; ils me sont insupportables, *par cela seul que je suis obligé de parler*[2].

1. *1re lettre à Malesherbes.*
2. *Confessions,* part. I, liv. I.

« Il est déconcerté, en public ; il ne l'est pas moins dans le tête-à-tête » à cause de « *la nécessité de parler toujours* » : quand on vous parle, il faut répondre et, si on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette *insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société.* Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur-le-champ et toujours. Je ne sais si ceci (encore) tient à *ma mortelle aversion pour tout assujettissement* ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement[1]. »

Ce n'est donc pas seulement que la contrainte pèse à Rousseau; mais encore elle lui réussit mal, elle lui ôte ses moyens ; elle le rend stupide et gaffeur.

Il faut noter comme une particularité de son humeur, l'impossibilité de s'astreindre à une obligation quelconque, non pour ce qu'elle a de pénible, mais parce qu'elle est une obligation. Il peut se livrer, en effet, à un travail, même rebutant, ingrat, mais il faut qu'il lui plaise de s'y livrer et qu'il s'y livre quand il lui plaît.

« Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le fasse à son heure, non à celle d'autrui. Il n'a jamais su assujettir (ses idées) ni rien produire qu'à son heure, à son aise et à sa volonté[2]. »

En revanche, il pourra faire et fera volontiers, de

1. *Confessions*, part. I, liv. III.

2. *Confessions*, part. I, liv. I. *Dialogues*, II. — *Confessions*, part. II, liv. IX : « Quoique paresseux, j'étais laborieux cependant, quand je voulais l'être, et ma paresse était moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. »

lui-même, tout ce qu'on ne lui demande pas; la liberté le rend allègre, empressé, heureux.

« Il porte sans peine le joug de la nécessité des choses, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant son temps qu'une simple au moment prescrit.

« A-t-il une affaire, une visite, un voyage à faire? Il ira sur-le-champ si rien ne le presse; s'il faut aller à l'instant, il regimbera[1]. »

Cette incapacité de subir aucune contrainte, et en particulier de « se plier aux volontés des autres », Rousseau la présente comme une sorte de fierté, d'indépendance, de noblesse d'âme; mais on y pourrait voir aussi bien de l'orgueil et de la raideur. Plus simplement, elle est une faiblesse, une puérilité, une manie. C'est un point sur lequel il convient d'insister, pour ne pas être dupe des sophismes et déclamations de Rousseau.

Remarquons d'abord que cette autonomie, que Rousseau revendique avec tant de hauteur, se marque de façon mesquine dans les plus petites choses. Bien plus, l'horreur de Rousseau pour tout assujettissement peut devenir et en fait devient en particulier l'horreur du devoir, conçu comme une sujétion morale. L'aveu est à retenir; il est aussi net et significatif que possible ; on ne sait s'il échappe

1. *Dialogues*, II. Encore se vante-t-il ici, par désir sans doute de se conformer aux préceptes de l'*Emile*. Car il dit ailleurs (6e promenade) : « Que ce soient les hommes, le devoir ou même *la nécessité* qui commandent, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde et je ne saurais obéir ». Entre autres nécessités auxquelles il ne peut se soumettre, il cite celle du temps exactement mesuré : le jour où il vendit sa montre « fut un des plus doux de sa vie. Grâce à Dieu, s'écria-t-il, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ! »

à Rousseau ou s'il est systématique, s'il part chez lui d'une conscience faussée, d'une perversité de jugement. Voici son propre témoignage ; nous le produisons dans son intégralité : le lecteur jugera. Rousseau reconnaît que tout lien, tout engagement lui pèse, qu'une bonne action lui répugne, dès qu'elle se présente à lui comme un devoir.

« J'ai souvent, dit-il, senti le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînaient à leur suite ; alors le plaisir a disparu, et je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avait d'abord charmé qu'une gêne presque insupportable...

« Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire ; mais, quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur pour avoir pris plaisir à l'être, dès lors la gêne commence et le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède est faiblesse et mauvaise honte ; mais la bonne volonté n'y est plus et, loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur... »

Il paraît sans doute injuste et dur de refuser un service en trompant les espérances qu'on a fait naître par des services antérieurs ; mais ce refus « n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime et à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paie une dette, c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne[1]. »

1. *Rêveries*, 6e promenade.

Ainsi c'est pour lui-même, par plaisir, non pour les autres, par devoir, que Rousseau consent à faire le bien. Il est, dans l'ordre moral, un voluptueux et un orgueilleux, qui met son plaisir et son honneur à agir librement, à sa guise. Il le dit sans fard et avec insistance.

« Agir contre mon penchant me fut toujours impossible... En toute chose imaginable, ce que je ne fais pas avec plaisir me fut toujours impossible ; » et il suffit, pour lui gâter son plaisir, d'une atteinte à sa liberté. « La contrainte, d'accord avec mon désir, suffit pour l'anéantir et pour le changer en répugnance, en aversion même... Dès lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, et comme je l'ai dit dans l'*Emile*, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état[1]. »

On comprend qu'étant de cette humeur Rousseau ait pris en grippe à la longue d'abord ses obligés, ensuite ses bienfaiteurs, enfin et en dernier lieu tous les gens avec lesquels il avait des relations suivies : il suffisait, pour l'en détacher, qu'il se sentît quelque obligation envers eux. Par là il était impropre à la vie de société, qui toujours crée des liens et implique des charges ; il le sentait, s'y dérobait d'avance et se réfugiait dans la solitude.

1. *Rêveries*, 6e promenade. — Il est si content de cette image, elle rend si bien sa pensée, qu'il la reproduit ou plutôt qu'il la produit encore dans les *Confessions* (part. I, liv. v) : « En toute chose la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes : je serais un mauvais Turc à ces heures-là. »

Il essayait alors de justifier ses sentiments, il les décorait du nom de liberté, d'indépendance; il essayait ainsi de se faire illusion à lui-même, sans d'ailleurs y parvenir tout à fait, car il reconnaît finalement que c'est son inaptitude sociale, bien plus que sa fierté républicaine, son amour jaloux de la liberté, qui a fait de lui un sauvage.

« Il est certain que cet esprit de *liberté me vient moins d'orgueil que de paresse*, mais cette paresse est incroyable : tout l'effarouche; les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire, *dès qu'il le faut*, sont pour moi des supplices... Voilà pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits; car tout bienfait mérite reconnaissance, et *je me sens le cœur ingrat, par cela seul que la reconnaissance est un devoir.* »

Il en vient à fuir toute action, à ne goûter qu'un bonheur négatif : l'absence de contrainte.

« En un mot, l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi[1]. »

En dernière analyse, la timidité de Rousseau serait donc, si on fait abstraction des beaux noms qu'il lui donne, des excuses qu'il lui cherche et des principes élevés auxquels il la rattache, la simple impossibilité qu'un homme sans volonté éprouve de faire autre chose que « ce qui lui dit ». C'est là ce qu'il faut entendre par son « indomptable esprit de

1. *1re lettre à Malesherbes.*

liberté », sa « mortelle aversion pour tout assujettissement », son horreur de toute gêne, son incapacité de « se plier aux fantaisies des hommes » et à quelque contrainte que ce soit.

VII

Avons-nous réuni tous les traits de la timidité de Rousseau? Nous avons montré que cette timidité est en même temps ou tour à tour une émotivité et une impulsivité particulières, un manque de présence d'esprit, un désaccord de la raison et de la passion, une incapacité d'agir autrement que sous l'action du premier mouvement et en suivant son mouvement propre, c'est-à-dire en toute liberté et indépendance, en un mot, une aboulie nettement caractérisée et de nature spéciale.

Il manque pourtant encore à cette aboulie, pour mériter le nom de timidité, une condition essentielle : c'est qu'elle aille à l'encontre du désir, qu'elle soit une incapacité de vouloir se produisant précisément à l'égard des choses auxquelles on tient le plus, qu'on a le plus à cœur de réaliser et d'atteindre. La timidité est en effet une incapacité d'exercer sa volonté plutôt qu'un manque de volonté proprement dit.

Ainsi le timide fuit le monde, recherche la solitude, non pas par goût, mais au contraire par dépit et à regret. Il se détourne de ce qu'il convoite et ne peut avoir, il boude son plaisir. Rousseau, en particulier, est ou se dit « le plus sociable et le plus aimant des humains », celui dont le cœur est le plus naturellement porté à la bienveillance et a le plus

grand besoin d'affection. Il est « solitaire » sans doute ; mais il ne l'est point, comme Diderot l'en accuse, ou du moins l'en soupçonne, par misanthropie. Le misanthrope fuit les hommes, parce qu'il les hait ; lui les fuit pour se soustraire à leur haine, parce qu'il a peur de les froisser ou d'en être froissé, ou simplement parce qu'il ne sait pas s'ouvrir à eux et gagner leur cœur. La timidité est un besoin de sympathie rentré, qui renonce à se satisfaire ; elle est une misanthropie, si l'on veut, mais apparente, paradoxale, une misanthropie par amour des hommes, comme l'explique si heureusement Platon.

Ainsi Rousseau aime la société sans être apte à y vivre. Ses qualités aussi bien que ses défauts l'en excluent. Sa sociabilité ne peut être satisfaite parce qu'elle est à la fois exigeante et maladroite.

Il a des aspirations trop hautes : il attend trop des hommes, il leur demande trop ; il les voudrait parfaits.

« L'homme vraiment sociable, dit-il, est plus difficile en liaisons qu'un autre ; celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauraient lui convenir... Celui qui ne connaît d'autre société que celle des cœurs n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. » Il haïra « les sociétés ordinaires, où règnent une familiarité apparente et une réserve réelle ».

Il les fuira, non pas seulement parce qu'il les juge indignes de lui, mais encore parce qu'il ne sait pas s'y conduire, étant incapable de feindre des sentiments qu'il n'éprouve pas et de cacher ceux qu'il éprouve. Il faut interpréter comme une disposition naturelle, presque maladive, « l'impossibilité totale où je suis, dit-il, de cacher rien de ce que je sens et de

ce que je pense [1] ». Le vrai nom de cette impossibilité est indiscrétion. Quand même Rousseau ne prononcerait pas ce nom [2], on ne saurait se tromper sur le sens de déclarations aussi nettes et aussi répétées que celles-ci :

« Je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe que je ne la saurais cacher aux moins clairvoyants... Mon cœur, transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié [3]. »

Il sait l'infériorité où le place vis-à-vis des autres hommes « l'impossibilité de farder son langage et de cacher les mouvements de son cœur » Tandis que ceux-ci, « sachant cacher ce qu'ils sentent et ce qu'ils sont, se montrent uniquement comme il convient qu'on les voie [4] », il laisse lire dans ses yeux et sur son visage tous ses sentiments, il se découvre et se trahit. C'est alors que la timidité le saisit rétrospectivement. Il recule, effrayé de son indiscrétion, quand il en voit les suites, et même avant, car il a conscience de sa faiblesse, au moment où il y cède, et des fautes où elles l'entraînent, au moment où il les commet. Sa timidité est le mouvement effarouché d'une âme qui livre son secret et se laisse surprendre dans sa nudité.

Comme il est incapable de retenir l'expression de ses sentiments, Rousseau est incapable, par un autre effet de son tempérament émotif, de rester

1. *Confessions*, II, XII.
2. « Mon naturel aussi ardent qu'*indiscret*. » (*Dialogues*, II.)
3. *Confessions*, II, IX.
4. *Dialogues*, II.

insensible à l'expression des sentiments d'autrui. Il se laisse prendre aux impressions sensibles, en particulier aux attitudes, aux gestes, aux mouvements du visage : « facile et mou », il ne résiste point aux démonstrations d'amitié, « aux caresses qu'il croit sincères, et se laisse subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas [1] ». Cette facilité à l'attendrissement est d'ailleurs, il le reconnaît, superficielle, passagère et purement physique.

« Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions et, tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause [2]. »

La moindre apparence d'amour ou de haine « l'affecte violemment ». A la fin de sa vie, hanté d'idées noires, il voit partout des ennemis acharnés à sa perte ; son imagination prend feu sur un indice, sur « quelque atteinte sensible : un geste, un regard sinistre que j'aperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveillant que je rencontre, suffit, dit-il, pour me bouleverser ». Plus jeune, il subissait d'autres impressions, aussi peu fondées : un regard sympathique, un mot affectueux étaient interprétés par lui comme preuves d'amitié. Mais, quand on est de cette humeur, on ne peut s'empêcher de sentir, au moment même où on s'y abandonne, *a fortiori* par la suite, quand on en a vu les effets, tout ce qu'elle a de superficiel, de factice et de décevant. Or la défiance à l'égard des sentiments qu'on

1. *Dialogues*, II.
2. *Rêveries*, 8e promenade.

éprouve, c'est encore une forme de la timidité.

Rousseau est donc un maladroit en affection, qui a conscience de sa maladresse et qui en souffre. Il n'a jamais su bien placer son amitié.

« Il passa sa vie à jeter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait et à se désabuser [1]. »

Mot cruel, le plus profond, le plus vrai, qui ait été prononcé sur lui. En amitié, comme en amour, il n'a que des aventures de cœur. Il s'éprend du premier qui se rencontre sur son chemin, de Bâcle, de Venture, puis les oublie, dès qu'il les a quittés. Au fond de ces emballements il y a l'ennui d'un cœur vide [2], qui se remplit comme il peut et sans trop y regarder.

Mais la tendance à l'illusion n'est-elle pas après tout un don heureux ? Oui, quand l'illusion est complète ; mais la facilité avec laquelle Rousseau revient de ces engouements prouve combien ils sont superficiels, et il est permis de supposer que, pendant qu'ils durent, il a conscience de leur fragilité et se rend bien compte qu'ils ne valent pas une bonne et solide amitié. Les esprits faux ont le sentiment vague de leur fausseté et en éprouvent une inquiétude, un malaise. Au fond de la timidité de Rousseau est la conscience qu'il a de la misère de son cœur romanesque, fait pour être trompé et se tromper.

La timidité est, dans l'ordre du sentiment, la

1. *Dialogues*, II.

2. On sait la définition profonde que Mme du Deffand a donnée de l'ennui : « La privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer ».

souffrance de ne pas rencontrer dans la société des hommes la sympathie qu'on voudrait obtenir et qu'on croit mériter. Elle est, dans l'ordre intellectuel et moteur, le principe qui fait trouver et mettre en œuvre tous les moyens par lesquels on essaie de réagir contre cette souffrance. Ainsi Rousseau se crée des goûts, s'invente des occupations pour remplir la solitude à laquelle sa timidité le condamne : il s'adonne à la botanique, s'enchante des spectacles de la nature ; il cherche une diversion à ses besoins de sympathie. Plus à l'aise et plus heureux parmi les hommes, il eût moins aimé la nature.

Sans doute « la contemplation de la nature eut toujours, écrit-il, un grand attrait pour son cœur, il y trouvait un supplément aux attachements dont il avait besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avait eu le choix, et il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec les humains [1] ».

La botanique ne fut donc pour lui qu'un pis-aller. Rousseau ne se serait même jamais consolé d'avoir perdu « les douceurs de la société humaine », s'il n'avait trouvé les moyens de la remplacer, se créant dans la solitude une société idéale, dans laquelle il s'épanouissait librement et goûtait les joies qui lui étaient refusées dans la société réelle. Loin des hommes, il refaisait le monde à sa guise, le peuplait de ses fictions, le parait de toutes les vertus, le rendait digne d'être aimé. Le rêve idyllique d'une société parfaite où tous les hommes sont bons,

1. *Dialogues*, II.

vivent selon leurs instincts, demeurent tels qu'ils sont sortis des mains de l'auteur de la nature, c'est, chez Rousseau, la revanche du timide, dépaysé dans la vie réelle. Il y a un rapport certain entre les utopies sociales et pédagogiques de Rousseau, sa réforme de l'État, sa réforme de l'individu par l'éducation et son propre caractère, à lui : il construit en idée une société qui lui eût fait sa place et eût donné satisfaction aux besoins de son cœur. Que dis-je ? cette société, il croyait y être, il s'y installait d'emblée, il « se réfugiait dans les régions éthérées et y vivait heureux en dépit des hommes », et « ces visions avaient pour lui plus de réalité peut-être que tous les biens apparents dont les hommes font tant de cas ».

« Si l'on vous disait qu'un mortel, d'ailleurs très infortuné, passe régulièrement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumières, doux avec de grandes vertus ; de femmes charmantes et sages, pleines de sentiment et de grâce, modestes sans grimace, badines sans étourderie... ; que ce mortel, connu, estimé, chéri dans ces sociétés d'élite, y vit, avec tout ce qui les compose, dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité ; qu'il y trouve, à son choix, des amis sûrs, des maîtresses fidèles, de tendres et solides amies qui valent peut-être encore mieux : pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne rachèterait pas bien les peines de l'autre moitié ?... Et croyez-vous qu'à tout prendre, l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de moments aussi doux ?...

Hé bien, tel est l'état de Jean-Jacques au milieu de ses afflictions et de ses fictions [1]. »

L'esprit romanesque de Rousseau, qui se traduit ici en termes lyriques, est lié à sa timidité : c'est pour s'éloigner des froissements et des heurts de la vie réelle qu'il se réfugie dans le rêve. La timidité sans doute ne lui eût pas donné la faculté d'illusion, s'il ne l'avait pas reçue de la nature ; mais elle a dû certainement la développer en lui. Le fonds était riche : Rousseau fut toujours un sentimental et un rêveur, à cent lieues de la réalité ; il portait son bonheur ou son malheur en lui ; il ne le tirait point des événements.

« En méditant sur les dispositions de mon âme dans toutes les situations de ma vie, je suis, dit-il, extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée et les sentiments de bien ou de mal dont elles m'ont affecté. »

Il se sent inondé de joie dans les pires moments de sa vie, et il soutient ce paradoxe que, pour goûter le bonheur, il a besoin de ne le sentir qu'en lui, de ne point le tirer du dehors.

« Dans toutes les misères de ma vie, je me sentais constamment rempli de sentiments tendres, touchants, délicieux, qui, versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, semblaient convertir la douleur en volupté et dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvais en même temps. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence, que j'ai

1. *Dialogues*, II.

réellement plus vécu quand mes sentiments, resserrés pour ainsi dire autour de mon cœur par ma destinée, n'allaient point s'évaporant au dehors sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes, et qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux [1]. »

On voit, dans les *Confessions*, Rousseau jeté à la rue, sans ressources aucunes et sans chances de s'en procurer, s'enivrer, l'esprit plein de visions charmantes, du plaisir de la promenade dans un beau pays. Son imagination suit son cours, sans s'embarrasser des événements. Il fut toujours ainsi, mais le devint de plus en plus par l'effet d'une timidité, qui était chez lui constitutionnelle et alla s'aggravant avec les années. Cette timidité l'éloignait des hommes et l'enfermait en lui.

VIII

Nous touchons au terme de la timidité de Rousseau et pouvons l'étudier sous sa forme définitive et complète.

Rousseau de plus en plus se détache du monde, s'enfonce dans une sauvagerie farouche, mène une vie solitaire, vide, machinale et pourtant heureuse : il réalise ainsi, selon lui, le vœu de sa nature ; il se met hors d'état de souffrir du contact des hommes, il ne connaît plus alors les tortures et les affres de la timidité ; enfin il atteint la sagesse, qui se présente à lui sous la forme de la paix orientale, de l'indifférence absolue, du quiétisme vrai et naturel.

1. *Rêveries*, 8e promenade.

Il renonce à vouloir, et par là il s'affranchit de toute peine, ce qui est une façon d'être heureux. Son abdication de la volonté est complète ; il quitte l'une après l'autre toutes les formes de l'action.

Il se libère d'abord des devoirs de la vie sociale ; c'étaient ceux qui lui coûtaient le plus ; il nie qu'ils soient des devoirs ; il affecte de les mépriser pour avoir le droit de ne pas les remplir.

« Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité, que je ne pouvais vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte ; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savais pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissait dans mon âme, y prenait l'intrépidité de la vertu ; et c'est, j'ose le dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus longtemps qu'on n'aurait dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel [1]. »

Orgueil et faiblesse, l'un déguisant l'autre, c'est là tout Rousseau. Quand plus tard il se fait une loi de ne suivre d'autre volonté que la sienne, de ne relever que de lui-même, sous couleur de s'attacher à des principes, il ne fait qu'obéir encore aux suggestions de sa timidité, relevée alors à ses yeux, décorée du beau nom d'indépendance.

Pour se ramasser en soi, pour se dégager de

1. *Confessions*, II, VIII.

'opinion et des préjugés, sa volonté n'en est pas
)lus forte. Elle ne vise qu'à se restreindre, qu'à
imiter son action. Mais, au reste, elle n'a ni décision,
ni énergie, ni persévérance ; elle se dépense toute
en projets vagues et chimériques ; elle s'épuise en
ntentions, s'arrête aux obstacles, s'y brise et fina-
ement, soit dégoût, lassitude ou paresse, renonce
à ses projets, n'aboutit point. En s'analysant, Rous-
seau a tracé une magistrale peinture de l'aboulie.

« Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à
résoudre ; il n'en a plus pour l'exécution.

« Que si, par intervalles, quelque projet de gloire
ou d'ambition pouvait l'émouvoir, il le suivrait
l'abord avec ardeur, avec impétuosité ; mais la
noindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêterait,
e rebuterait, le rejetterait dans l'inaction. La seule
ncertitude du succès le détacherait de toute entre-
)rise douteuse. Sa nonchalance lui montrerait de la
olie à compter sur quelque chose ici-bas, à se tour-
nenter pour un avenir si précaire, et de la sagesse
renoncer à la prévoyance, pour s'attacher unique-
nent au présent qui, seul, est en notre pouvoir. »

Ce qui manque à Rousseau, c'est la volonté « tran-
itive », celle qui passe à l'acte. Le rêve lui suffit :
forge, il rumine des projets dans sa tête ; il
rouve plus de joie à les concevoir qu'il n'en aurait
les réaliser. C'est un contemplatif. Or, comme il
e remarque :

« La vie contemplative dégoûte de l'action. »
Quand « une âme est enivrée des charmes de la
ontemplation, tous les soins fatigants de la vie
ctive lui deviennent insupportables et lui semblent
uperflus ; et pourquoi se donner tant de peines de

l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on *peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie, jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la jouissance et le besoin ?* »

La volonté de Rousseau, toujours dirigée vers la volupté, se détourne de l'action, dès que celle-ci implique l'effort ou la peine. Elle n'a qu'une force, la force d'inertie, ce que Rousseau exprime ainsi :

« Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance (entendez : la résistance aux impulsions ou motifs venus du dehors) : toutes les puissances de l'univers ne feraient pas fléchir un instant les directions de sa volonté » (allusion à la fierté indomptable de Rousseau, à son âme romaine. Nous savons ce qu'il faut entendre par là). Sa faiblesse, bien plus apparente, se caractérise ainsi :

Elle « ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre, et à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez, conclut Rousseau, si ces dispositions le rendaient propre à faire son chemin dans le monde, où l'on ne marche que par zigzags [1] ».

Raideur et faiblesse, tels sont les caractères de la volonté de Rousseau, et du timide en général. Il ne sait pas se plier aux circonstances, s'adapter aux conditions physiques et sociales d'où dépend le succès, et alors il renonce à l'atteindre, cesse de le poursuivre, abandonne la partie. Non seulement il lui en coûte d'agir, de lutter contre les obstacles, de subir la volonté des autres, mais encore il lui en

1. *Dialogues*, II.

oûte de *vouloir*, sous quelque forme que ce soit, le prendre un parti, de former un vœu, d'avoir un aprice.

« S'il se plie avec peine aux fantaisies des autres, e n'est pas qu'il en ait beaucoup de son chef » ; our en avoir, il est, non pas trop raisonnable, mais rop paresseux, « car les caprices sont des secousses e la volonté dont il craindrait la fatigue. Rebelle à oute autre volonté, il ne sait pas même obéir à la ienne, ou plutôt *il trouve si fatigant de vouloir* u'il aime mieux, dans le courant de la vie, suivre ne impulsion purement machinale qui l'entraîne, ans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme e porta plus pleinement, et dès sa jeunesse, le oug propre des âmes faibles et des vieillards, avoir celui de l'habitude.

« ... Il est incroyable à quel point cette *paresse de ouloir* le subjugue. Cela se voit jusque dans ses romenades. Il répétera toujours la même jusqu'à e que quelque motif le force absolument d'en chan- er. Il aime à marcher toujours devant lui parce ue cela se fait sans avoir besoin d'y penser. Il irait e cette façon, toujours rêvant, jusqu'à la Chine, ans s'en apercevoir ou sans s'ennuyer. Voilà pour- uoi les longues promenades lui plaisent[1]. »

L'aboulie semble revêtir ici sa forme extrême. ousseau devait cependant la pousser plus loin ncore ; il décrit, dans les *Rêveries*, avec un bonheur 'expression, un accent de vérité qu'il n'a atteints ou urpassés dans aucun autre ouvrage, le charme de existence nue, sans aucun sentiment de plaisir ni

1. *Dialogues*, II.

de peine, de désir ni de crainte, où l'on ne jouit « de rien d'extérieur à soi, de rien, sinon de soi-même et de sa propre existence », et où l'on ne laisse pas de goûter un bonheur, non pas relatif, mais « suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir ». Ce bonheur-là est celui qui convient à « un infortuné », que sa timidité « a retranché de la société humaine, et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi ».

C'est au nirvâna, à l'anéantissement de toute volonté, de tout désir, de toute pensée que Rousseau aboutit par la fatalité de son tempérament. Tout l'y prédispose et tout l'y conduit. L'évolution de son génie est un acheminement à ce terme prévu. Son œuvre, si grande et admirable qu'elle soit, ne représente que les rêves d'une imagination qui se développe en marge de la vie et de l'action ; elle porte la marque d'une construction idéale, utopique, chimérique, qui se juge et se donne elle-même comme telle ; et dans le détail de chacune de ses théories nous avons vu poindre l'arrière-pensée d'un tempérament timide, lequel s'excuse, se justifie, se magnifie, ou au contraire lutte contre lui-même, cherche à se donner le change, à faire diversion. Enfin Rousseau se désintéresse à la longue de son œuvre, de la société, de la vie, et se réduit à une existence machinale, qu'il déclare la plus heureuse, comme la plus conforme à sa nature. La résignation, l'abdication totale du vouloir nous apparaît chez lui comme la conséquence naturelle, logique d'une timidité qui a conscience d'elle-même et se juge irrémédiable.

La timidité est, au résumé, le trait essentiel du caractère de Rousseau ; c'est celui qui fait le mieux comprendre l'évolution de son génie et la marche de sa destinée ; c'est aussi, et par là même, celui qui permet de porter sur lui le jugement le plus équitable et le plus vrai. Il faut le croire, non quand il se proclame « le meilleur des hommes », mais quand il écrit de lui-même : « C'est un homme sans malice plutôt que bon, une âme saine, mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guère[1] ». Au plus fort de ses arrogantes tirades, peut-être n'a-t-il jamais voulu dire autre chose que ceci : A aller au fond des âmes, à ne tenir compte que des intentions et à faire abstraction des actes, jamais homme ne fut plus vertueux, c'est-à-dire plus romanesquement épris de vertu que Jean-Jacques, ce qui est exact, ou du moins soutenable, et n'a rien de choquant. Mais, à tenir compte des actes et à juger sévèrement les défaillances de la volonté, ce qui est aussi un point de vue moral, il est également vrai que jamais homme ne tomba plus bas que lui, non sans doute par méchanceté noire ou perversité, mais par timidité ou faiblesse. Il l'a d'ailleurs reconnu avec autant de loyauté que de clairvoyance.

« Le seul (penchant) qui l'eût pu mener au mal est la mauvaise honte, contre laquelle il a lutté toute sa vie avec des efforts aussi grands qu'inutiles, parcequ'elle tient à son humeur timide qui présente un obstacle invincible aux ardents désirs de son cœur

1. *Dialogues*, II.

et le force à leur donner le change en mille façons souvent blâmables [1].»

Il explique encore que toutes ses fautes ont été des « péchés d'omission », qu'il s'est abstenu souvent de faire le bien, par timidité, pour ne pas avoir l'air de s'afficher, et que ce qu'on a pris chez lui pour « une horrible dépravation de cœur et de goût » n'était que « des singularités d'un tempérament ardent, retenu par un naturel timide ».

Enfin il en est venu à se faire une morale selon son caractère.

« Sa morale est moins une morale d'action que d'abstinence ; *sa paresse la lui a donnée* et sa raison l'y a souvent confirmé : ne jamais faire le mal lui paraît une maxime plus utile, plus sublime et beaucoup plus difficile que celle même de faire du bien... et, selon lui, le meilleur régime, tant moral que physique, est un régime purement négatif. »

Ainsi, en toute chose, et dans la spéculation comme dans l'action, le dernier mot de Rousseau est : abstention, renoncement. Sa psychologie explique sa morale comme elle explique sa politique, sa philosophie en général, sa conception de la société, du monde et de la vie. Le fond de son caractère est la timidité et le dernier terme de la timidité est, chez lui, l'aboulie.

Qu'un homme, à ce point dénué de volonté, dans des circonstances aussi défavorables, tant de l'ordre extérieur ou social que personnel et intime, ait accompli une si grande œuvre, exercé une telle action, qu'il ait révolutionné le monde et enfiévré

1. *Dialogues*, II.

les esprits, c'est ce qui constitue peut-être, du point de vue historique, un paradoxe assez fort, mais ce que rendent psychologiquement explicable : d'une part, l'accent de vérité humaine qu'on sent à travers ses idées et son œuvre, sans parler de la profondeur de l'analyse qu'il a lui-même donnée de ses sentiments et de son âme ; de l'autre, la nature particulière des esprits sur lesquels il agit et la nature même de son action ; c'est ce que ferait comprendre encore et confirmerait, au besoin, l'exemple de tant d'autres écrivains également prenants qui furent comme lui des timides : Chateaubriand, Stendhal.

Quant aux explications que Rousseau donne de la timidité, on peut bien en contester la portée générale, mais non la vérité par rapport à lui ; il suffit, en effet, qu'il se découvre ou s'invente des raisons d'être intimidé pour qu'il le soit en effet ; il est un malade qui s'intoxique de ses propres idées ou suggestions. Et, s'il ne s'en tient pas à une explication unique, s'il en essaie plusieurs dont on ne voit pas l'accord, ou même dont on voit clairement qu'elles ne s'accordent pas entre elles, on peut regarder ces explications comme se complétant l'une l'autre, chacune ayant sa vérité partielle, ou mieux encore on peut admettre que Rousseau a passé en fait par des formes de timidité diverses. En effet, dans le principe, il lutte et se raidit contre la timidité, considérée par lui comme une faiblesse ; il se la déguise à lui-même ; il se drape dans une attitude de fierté, d'indépendance, de hauteur vis-à-vis des autres ; il veut faire la preuve de son mérite réel en dépit des apparences contraires : de

son attitude gauche, de ses dehors honteux [1] ; plus tard, au contraire, en possession de la gloire, quand il n'éprouve plus le besoin de se faire valoir, il s'abandonne à sa timidité, il renonce à la combattre, il la juge d'ailleurs invincible, il la tient pour le fond de sa nature et sa « maîtresse forme », comme dirait Montaigne : à ce moment il ne songe plus qu'à vivre loin des hommes, oisif et heureux. Il a donc évolué de la tension volontaire, pour ne pas dire de l'attitude théâtrale, à l'aboulie.

Sa doctrine suit la même évolution, qu'il est permis d'appeler en un sens un progrès : il passe du moralisme à l'amoralisme, de la morale à la physique des mœurs. Il avait projeté d'écrire (c'eût été son dernier, et peut-être son meilleur ouvrage, j'entends le plus philosophique, le plus vrai) un livre qu'il eût intitulé : la *Morale sensitive* ou le *Matérialisme du sage*. Il y eût prouvé, surtout par son exemple, que les théories sont vaines, en tant qu'elles prétendent dicter des lois à l'homme, car elles ne font jamais que traduire indirectement, et sous une forme générale et abstraite, le tempérament individuel de leur auteur, en sorte que la sagesse est, pour chacun, d'avoir une morale à son usage et ses forces.

Il y a ainsi un parallélisme entre l'évolution du caractère de Rousseau et celle de ses doctrines. Nous avons invoqué ses théories pour expliquer sa

1. « J'aimerais la société comme un autre, dit-il, si je n'étais sûr de m'y montrer, non seulement à mon désavantage, mais tout autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher était précisément celui qui me convenait. Moi présent, on n'aurait jamais su ce que je valais. »

timidité ; on pourrait aussi bien, par une méthode inverse, expliquer ses théories par sa timidité, et cela même justifierait notre thèse, en serait la contre-épreuve. Nous devons seulement apporter un correctif ou du moins une atténuation à cette thèse : nous ne prétendons pas que, la timidité de Rousseau étant posée, toutes ses théories, toutes ses idées morales et autres s'en déduisent, comme de la définition d'une courbe sortent toutes ses propriétés ; la méthode géométrique de Spinoza n'est point ici de mise ; la timidité de Rousseau éclaire seulement ses théories comme elle est éclairée par elles ; elle est le terrain où germent et lèvent naturellement les idées que nous avons rencontrées ; mais, si ces idées sortent de la timidité, c'est à la façon dont les formes vivantes sortent d'un type donné, dans la théorie de l'épigénèse ; elles se greffent sur la timidité, mais elles n'y sont pas contenues et données toutes faites. On comprend que la timidité pourrait revêtir d'autres formes que celles qu'elle a chez Rousseau, quoiqu'elle doive, chez lui, revêtir et revête naturellement ces formes.

CHAPITRE II

BENJAMIN CONSTANT

La timidité de Benjamin Constant est constitutionnelle. Elle se produit sans raison ou pour des raisons purement physiques. Elle a été favorisée et développée par son éducation : absence de foyer, froideur, ironie de son père, cynisme de ses maximes. La timidité et la clairvoyance dans ses sentiments à soi et dans l'hypocrisie du monde. Juste Constant était timide et a communiqué sa timidité à son fils. Caractères propres à la timidité de B. Constant : ironie, sensibilité refoulée, sautes d'humeur, personnalité étrangère à ses actes, s'analysant avec lucidité, se jugeant sans complaisance ni partialité. Esprit supérieur, volonté faible.

Benjamin Constant est le type du timide complet. Il réunit les traits de sauvagerie, de « rétractilité » les plus étranges et les plus disparates, à la fois les plus bouffons, les plus poussés à la charge et qui ne prêtent qu'à rire, et les plus douloureux, les plus tragiques.

Il est timide physiquement, par tempérament, par hérédité ; il l'est, moralement, sans aucune raison de l'être, et avec toutes les raisons de ne l'être pas. On comprend Rousseau fuyant le monde, parce qu'il est, à l'ordinaire, lourd, gauche et sans esprit. Mais Constant avait toutes les qualités mondaines : le trait, l'éloquence, la grâce ; c'était un causeur étincelant. Pourquoi donc, au moment même où il s'abandonnait à la verve de son esprit, éprouvait-il « cette angoisse intérieure, cette sorte de défaillance, d'évanouissement qu'est la timidité [1] » ?

Il écrit dans son *Journal intime :*

« A dîner il y avait beaucoup de monde : j'étais triste et j'ai beaucoup plaisanté. Cette réunion de deux choses si différentes m'est ordinaire. »

Et encore :

« Je passe la journée chez Mme Récamier. Il paraît que j'y ai été très aimable, car on m'en a fait compliment. C'est un chef-d'œuvre de mon esprit, car *j'étais fort mal disposé* [2]. »

De même, quand il devrait se fondre de tendresse, pourquoi se trouve-t-il sec et glacé ?

« Clotilde, écrit-il à sa tante de Nassau, m'a reçu à bras ouverts et avec une cordialité dont je ne me faisais pas d'idée. Je voudrais secouer cette timidité qui me donne un air de froideur que vous m'avez souvent reproché et qui fait tort à mes sentiments, lors même qu'au fond du cœur ils sont tout composés de reconnaissance et d'affection [3]. »

1. G. Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, p. 133, Paris, A. Colin, 1909.
2. *Ibid.*, p. 134, n. 1 et 2.
3. *Ibid.*, p. 134, n. 2.

Il a des accès de timidité comme il aurait des accès de fièvre, et ces accès le prennent, quand il s'y attend le moins, sans vraisemblance ni raison tirée des circonstances. Ainsi, quand les gens ne sont pas faits pour l'intimider, il s'intimide alors pour eux et à leur place.

« Dîner ridicule chez Mme D..., et moi, timide au milieu de tout cela, comme si de me trouver au milieu de gens médiocres était une infériorité. Mais la timidité a cela de mauvais qu'elle vous ôte tout sentiment de votre propre valeur [1]. »

Benjamin Constant ne tire donc pas sa timidité du dehors ; il la porte en lui; il l'éprouve gratuitement, sans raison; mais il en souffre autant que si elle était fondée ; non seulement elle lui ôte, comme il dit, le sentiment de sa valeur propre, mais encore elle lui retire momentanément cette valeur même ; elle empoisonne sa vie, elle pervertit ses facultés, elle gâte ou annihile ses dons. Elle n'entame point, semble-t-il, son esprit ; encore le paralyse-t-elle parfois et l'empêche-t-elle souvent d'en faire un emploi judicieux. Enfin elle fausse son caractère et ses sentiments. Elle est la forme morbide, la tare ou le vice caché de cette nature par ailleurs si heureusement douée.

Ce qui montre à quel point la timidité de Benjamin Constant est constitutionnelle, c'est un trait qu'il rapporte de son impressionnabilité nerveuse. Il parle de l'effroi que cause à Adolphe « la figure humaine » ; cet effroi est purement physique, c'est un état morbide, une phobie.

1. *Journal intime*, p. 67.

« Je ne me trouvais à mon aise que tout seul, dit-il, et tel est, même à présent, l'effet de cette disposition d'âme que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, *la figure humaine me trouble et mon mouvement naturel est de la fuir* pour délibérer en paix [1]. »

Trait morbide ou enfantillage, cette particularité est commune à tous les timides. « Tel Rousseau, dit très bien Rudler, s'esquivant avec son chien, et pétillant de joie, et respirant, et se sentant sauvé, quand il avait passé un certain coin [2]. »

Cependant, si elle est physique, héréditaire ou innée, la timidité de Benjamin Constant ne s'explique pas moins aussi par des raisons psychologiques ; elle lui paraît à lui-même, et elle est en effet acquise ; les circonstances extérieures, une éducation déplorable, l'ont en tout cas développée, accrue.

Tout d'abord il a manqué à Benjamin Constant une famille, un milieu de tendresse, ce foyer dont la chaleur est nécessaire à l'éclosion des sentiments. Son père était incapable de l'élever et n'y songeait guère ; il l'abandonnait à des précepteurs indignes, ne s'intéressait à lui que de loin ; il avait uniquement le souci de son instruction ; il était fier de sa précocité intellectuelle, des « succès qui l'avaient distingué de ses compagnons d'études » ; il fondait sur lui de grandes espérances ; mais cela même le rendait « indulgent pour ses fautes » ; il lui pardonnait son caractère en faveur de son esprit [3].

1. *Adolphe*, ch. I.
2. G. Rudler, *op. cit.*, p. 133.
3. *Adolphe*, init.

Il ne voyait pas que « cet esprit dont on est si fier ne sert ni à trouver du bonheur ni à en donner », et que « le caractère, la fermeté, la fidélité, la bonté sont les seuls dons qu'il faut demander au ciel [1] ».

Si encore Juste Constant n'avait péché dans l'éducation de son fils que par ignorance et omission, s'il n'avait fait qu'exalter son amour-propre, que le « nourrir de vanité », s'il n'avait que manqué à former ou laissé éteindre, s'il n'avait pas déformé les sentiments de Benjamin par son persiflage et ses railleries ! Mais il a flétri de son expérience désabusée une âme jeune, naturellement ouverte à des sentiments généreux.

« Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune et lui inspirent le dédain de tous les objets qui l'environnent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. »

C'est là une accusation vague, générale ; Benjamin Constant la précise, l'appuie d'un trait particulier, typique : Juste Constant parlait légèrement, cyniquement devant son fils de l'engagement le plus grave, aussi bien en lui-même que par ses conséquences, de celui qui lie l'homme à la femme.

« Il avait pour principe qu'un jeune homme doit éviter avec soin ce qu'on nomme une folie, c'est-à-dire de contracter un engagement durable avec une

1. *Adolphe*, sub fine.

personne qui ne fût pas parfaitement son égale pour la fortune, la naissance et les avantages extérieurs ; mais, du reste, toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient sans inconvénient pouvoir être prises, puis être quittées ; et je l'avais vu sourire, avec une sorte d'approbation, à cette parodie d'un mot connu : *Cela leur fait si peu de mal et à nous tant de plaisir !*

« L'on ne sait pas combien, dans la première jeunesse, les mots de cette espèce font une impression profonde et combien, à un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfants s'étonnent de voir contredire, par des plaisanteries que tout le monde applaudit, les règles directes qu'on leur a données. Ces règles ne sont plus, à leurs yeux, que des formules banales que leurs parents sont convenus de leur répéter pour l'acquit de leur conscience, et les plaisanteries leur semblent renfermer le véritable secret de la vie[1]. »

On ne saurait analyser avec plus de profondeur la démoralisation causée par des « propos légers ». Cette démoralisation ne vient pas tant des maximes adoptées, si choquantes qu'elles soient, que de l'ébranlement, sinon de l'écroulement, de toutes les bases morales de la conduite opéré, à cette occasion, dans une conscience jeune, enthousiaste et ardente.

C'est une forme de la timidité, si ce n'en est pas le principe ou l'essence même, d'abord de douter de soi, ensuite d'étendre et généraliser ce doute, de ne pas croire non plus aux autres, de se défier de la

1. *Adolphe.*

vie et du monde, de ne savoir où se prendre, à quoi se fixer, d'être sans principes, autant dire sans lest et sans boussole. Le blasé, le libertin ou le roué pourrait bien être, en dépit des apparences, un timide, d'une espèce sans doute paradoxale, mais avérée, authentique, bien plus, radicale, foncière. En effet, quand on n'est dupe de rien, ni de soi ni des autres, quelles raisons n'a-t-on pas d'être défiant, craintif ! Le scepticisme apparaît comme la justification théorique de la timidité, justification qui vient sans doute le plus souvent après coup et ainsi procède de la timidité, mais ne laisse pas aussi de l'engendrer quelquefois et l'aggrave toujours.

Le desséchement de l'analyse est en fait un facteur de la timidité. Benjamin Constant note en lui une disposition singulière à douter de la vérité et de la sincérité de ses sentiments au moment même où il les éprouve.

« J'ai des qualités excellentes, dit-il, — fierté, générosité, dévoûment, — mais *je ne suis pas un être tout à fait réel*. Il y a en moi deux personnes, dont l'une observe l'autre, sachant fort bien que » tous ses « mouvements... doivent passer. Ainsi, dans ce moment, je suis triste, mais, si je voulais, je serais, non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle[1]. »

Le dédoublement à ce degré, s'ajoutant à l'absence de toutes croyances, de tous principes, n'est-ce pas une cause de désenchantement, de défiance de soi, une forme raffinée d'*auto-timidité* ?

1. *Journal intime*, p. 24.

D'autre part, Juste Constant, cet esprit fort, qui démoralisait son fils et par là, sans y penser, déposait en lui le germe de la timidité, était lui-même un timide. Si l'on s'en tient au témoignage d'*Adolphe*, ce roman vécu où les événements sont arrangés, mais la peinture des sentiments fidèle, historiquement et psychologiquement exacte, il aurait communiqué, indirectement par ses leçons, et directement par l'exemple, sa forme de timidité à Benjamin, il l'aurait contagionné. Non seulement il n'aurait pas su ouvrir l'âme de son fils, non seulement il aurait contribué à la fermer, en la rebutant, la glaçant par son ironie, mais encore il lui aurait appris la contrainte, révélé la gêne intérieure, car cela aussi s'apprend et, Dieu merci ! n'est pas entièrement naturel, ne viendrait peut-être pas de soi-même à un enfant.

Juste Constant était contraint avec son fils au point de ne communiquer avec lui que par à-coups, par rencontres, j'allais dire par chocs, jamais de façon suivie.

« Je ne me souviens pas, dit Adolphe, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui (mon père)... A peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. *Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité* (la voilà ! la révélation dont nous parlions), cette souffrance intérieure, qui nous poursuit dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche

tout ce que nous essayons de dire et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide et que, souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelque témoignage d'affection que sa froideur apparente semblait lui interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas[1]. »

« Etre timide avec son fils, s'écrie Rudler, quelle atroce profondeur d'infirmité ! ». Le cas, cependant, est loin d'être unique ; il n'est pas même exceptionnel et rare, si ce n'est sous cette forme et à ce degré. Sous cette forme ! Elle est en effet singulière et unique, cette timidité qui se communique du père au fils et qui est, au reste, un trait de famille, la marque des Constant. Elle est faite de dépit, d'irritation contre soi ; elle éclate en paroles ironiques et mauvaises, elle s'en prend aux sentiments éprouvés, se retourne contre eux, les déguise, les dénature, les fausse, en tarit la source et en détourne le cours, leur ôte leur puissance d'action, les rend cérébraux, romanesques et factices, enfin les pervertit, les aigrit, change l'amour en haine, l'enthousiasme en dégoût.

Mais comment une pareille timidité est-elle contagieuse ? Il semble qu'elle devrait inspirer plutôt une sorte de répulsion, qu'on devrait naturellement

1. *Adolphe*, I.

s'en défendre. Aussi est-ce, à proprement parler, la gêne produite par la timidité qu'on observe chez les autres, avant de l'éprouver en soi-même, qui est communicative, et chacun réagit de son mieux contre cette gêne, selon son caractère et avec ses moyens. Cette réaction devient à son tour une cause de trouble ; elle est l'élément moteur, regardé avec raison comme essentiel, qui déclenche, pour ne pas dire qui suscite, la timidité. Mais la réaction émotive contre la gêne dont on est témoin et qui est dans l'air, est différente en chacun. Ainsi la timidité de Benjamin Constant n'est pas exactement celle de son père, quoiqu'elle en provienne par le double effet de l'éducation et de l'hérédité. Benjamin a beau dire qu'il tient sa timidité de son père, de ses maximes, de son exemple, du tempérament émotif qu'il lui a légué ; cette timidité n'en a pas moins sa forme propre ; elle est bien sienne et n'appartient qu'à lui. C'est ce qu'il ne manque pas de remarquer lui-même. Il analyse fort bien la façon particulière qu'il a de subir l'influence des autres et de s'en défendre.

« Ma contrainte avec lui (mon père) eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais *plus agité parce que j'étais plus jeune*, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune et de l'animer alors par une plaisanterie

perpétuelle qui me la rendait moins fatigante et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence d'abandon, qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté de causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter[1]. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à l'aise que tout seul... (phrase citée plus haut). Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraissait annoncer: tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité[2]. »

Tous les traits du caractère timide sont ici rassemblés: nature fermée, incapable de s'ouvrir, s'abritant sous un masque d'ironie, férue d'indépendance, trop détachée de soi pour être égoïste, insociable avec des besoins d'affection, d'une sensibilité refoulée, latente, mais d'ailleurs exquise, profonde et grave; en un mot, une personnalité qui avorte avec tous les dons. Ce sont là les traits per-

1. Cf. *Journal intime*, p. 67. « Sismondi me reproche de ne jamais parler sérieusement. C'est vrai, je mets trop peu d'intérêt aux personnes et aux choses, dans les dispositions où je suis, pour chercher à convaincre. Je me borne donc au silence ou à la plaisanterie. Elle m'amuse et m'étourdit. La meilleure qualité que le ciel m'ait donné, c'est celle de m'amuser de moi-même. »

2. *Adolphe*, I.

manents, les éléments statiques du caractère qu'on serait tenté de croire, sinon essentiels, au moins dominants. Mais il faut tenir compte également, et au même degré, des traits passagers, des éléments mobiles ou, mieux, des aspects divers, des sautes du caractère; surtout il faut tenir compte du tempérament que cette diversité, cette incohérence ou cette instabilité même révèlent.

« Le trait saillant, dominateur de Benjamin Constant, dit Gustave Rudler, celui que nos documents (le style des lettres compris) établissent avec le plus de certitude et qu'il faut toujours garder présent à l'esprit, c'est la puissance et bientôt le dérèglement du système nerveux... Benjamin a une ardeur, une fougue, une agitation qui se dépense en sauts, gambades, mouvements, idées, sentiments, travaux de tout ordre, railleries, violences: rien ne se fait avec calme, tout finit par prendre l'allure d'une sarabande. C'est une mobilité et une tension perpétuelles, un tourbillon ». Le même « fonds d'énergie vitale », le « même vouloir-vivre intense » se retrouve chez Chateaubriand, Byron et tant d'autres timides. Chez tous, c'est « la même force rebondissant sous les découragements faciles, le même ressort qui les redresse toujours, faux blasés, pour de nouvelles expériences. Benjamin est un violent (à froid) qui cherche la passion et, à son défaut, la sensation effrénée et multiple[1] ». On ne saurait mieux dire, s'il ne s'agit que de caractériser la nature mobile, impressionnable du timide. Mais il faut bien distinguer la mobilité et « la puissance » du système ner-

1. G. Rudler, *op. cit.*, p. 102.

veux, qui se trouvent ici accidentellement jointes. Le premier caractère seul relève de la timidité. Le timide a un tempérament convulsif ou spasmodique ; il procède par bonds, il est voué aux extrêmes, aux hauts et bas perpétuels ; il a, en général, plus de violence que de force, plus d'émotivité que de passion. Il unit les contraires : l'indifférence et la fougue, la tiédeur et la passion, ou plutôt il oscille de l'une à l'autre et sa loi est de passer de la dépression à l'exaltation, sans connaître jamais l'équilibre. Ce rythme a reçu en pathologie un nom : il s'appelle la cyclothymie.

Le timide a ses périodes d'atonie, d'indifférence et de griserie, de verve et d'entrain. Incapable de réagir normalement aux influences extérieures, de s'adapter au milieu social, il suit son humeur, se renferme en lui-même, il garde un silence maussade ou, au contraire, se livre trop, se montre indiscret, et toujours il se fait mal juger et méconnaître.

Ainsi Adolphe, introduit à la cour, paraît bouder le monde brillant qui l'accueille avec sympathie ; il ne profite pas de l'obligeance qu'on lui témoigne, il préfère « la solitude aux plaisirs insipides qu'on l'invite à partager » ; il blesse les gens par son « indifférence », qu'on attribue « à la malveillance et à l'affectation » ; il se réfugie « dans une taciturnité profonde », qu'on prend « pour du dédain ». Il n'y avait pourtant de sa part que désintérêt ou atonie ; mais les hommes ne veulent pas croire qu'on s'ennuie avec eux « naturellement ».

Sort-il de son indifférence ? Il prend alors aux plaisirs de la société et de la conversation un goût trop vif qui ne lui fait pas moins de tort.

« D'autres fois, dit-il, lassé moi-même de mon silence, je me laissais aller à quelques plaisanteries et mon esprit, mis en mouvement, m'entraînait au delà de toute mesure. Je révélais en un jour tous les ridicules que j'avais observés pendant un mois. Les confidents de mes épanchements subits et involontaires, ajoute-t-il finement, ne m'en savaient aucun gré et avaient raison; car c'était le besoin de parler qui me saisissait, et non la confiance [1] ».

Comme il passe du silence farouche au bavardage effréné, le timide passe de l'aboulie à l'agitation. Il est dans sa nature de ne pouvoir agir que par impulsion ou sous le coup d'une émotion. Indifférent, il ne lèverait pas le doigt ; mais, quand il prend intérêt à une chose, il se dépense sans compter.

« Il y a en moi un point mystérieux, écrit Benjamin Constant à Mme Récamier. Tant qu'il n'est pas touché, mon âme reste immobile. Si on le touche, tout est décidé. » (3 septembre 1814.)

De même, il dit dans le *Cahier rouge :*

« J'ai une telle paresse et une si grande absence de curiosité que je n'ai jamais de moi-même été voir un monument, ni une contrée, ni un homme célèbres. Je reste où le sort me jette jusqu'à ce que je fasse un bond qui me jette dans une tout autre sphère. » (P. 96.)

Même oscillation dans les sentiments. Adolphe amoureux est, loin d'Ellénore, machiavélique à froid et, en sa présence, respectueux et attendri.

« Ma timidité me quittait dès que je m'éloignais d'Ellénore ; je reprenais alors mes plans habiles

1. *Adolphe,* I. Sur la même incontinence de langue, cf. *Le Cahier rouge,* p. 24-25.

et mes profondes combinaisons ; mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle que je me sentais de nouveau tremblant et troublé. Quiconque aurait lu dans mon cœur, en son absence, m'aurait pris pour un séducteur froid et peu sensible ; quiconque m'eût aperçu à ses côtés eût cru reconnaître en moi un amant novice, interdit et passionné. L'on se serait également trompé dans ces deux jugements ; il n'y a point d'unité complète dans l'homme et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi [1]. »

Aussi le timide paraît-il mystérieux, déconcertant. Il est toujours incompris : on lui attribue des sentiments qu'il n'a pas, « la malveillance, l'affectation ou le dédain » ; on le croit raisonnable et sage, quand il n'est qu'indifférent ou sans passion ; que ce soit en bien ou en mal, on est toujours à côté dans les jugements qu'on porte sur lui. Et cela est inévitable, car il est la contradiction même, ou plutôt il est, d'un moment à l'autre, différent de lui-même, étant à la merci de ses impressions. C'est un Protée ; quand vous croyez le saisir, il vous échappe, il s'échappe à lui-même, il dément ou contredit sa nature.

Ajoutez qu'il se connaît, s'analyse et se juge. Il est mécontent de lui-même ; il souffre de ses inconstances, de ses contradictions ; il souffre d'être, à cause d'elles, inconnu et méconnu ; il souffre de son caractère, parce qu'il l'empêche d'être heureux.

« Vous connaissez, dit Adolphe, ma situation, ce caractère qu'on dit bizarre et sauvage, ce cœur

1. *Adolphe.*

étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes et qui souffre pourtant de l'isolement auquel il est condamné. »

Mais surtout il souffre de son caractère pris en lui-même ou tel qu'il est, et d'abord de ne le point sentir stable et sûr. Il est agité, inquiet. Incapable de se fixer, de se donner tout entier, sérieusement, à l'heure présente, d'être pleinement ce qu'il est, il aspire à ce qu'il n'est pas et, l'imagination aidant, il se voit tel qu'il rêve d'être ; il croit se connaître, il se suggestionne et se devine ; il s'enivre de ses désirs qu'il prend pour la réalité, alors qu'ils ne répondent même pas à ses goûts véritables et ne sont que des impulsions passagères.

« On a défini Benjamin Constant un cérébral sensible » ; Rudler propose de l'appeler « un sensible cérébralisé ». Dans tous les cas, la « sensibilité », chez lui, « se réfracte à travers l'intelligence » ; il ne se contente pas de percevoir simplement les choses, il les sent avec son cerveau et ses nerfs, et plus avec son cerveau et ses nerfs qu'avec ses sens. En cela il est un romanesque ou un imaginatif.

Il paraît insensible. En réalité, il a une sensibilité nuancée, délicate, malaisée à satisfaire, qui l'expose aux chocs et aux blessures de la part des autres.

« On me querelle, dit Benjamin Constant, sur mon peu de sensibilité. Non, je n'ai pas peu de sensibilité ; mais elle est susceptible, et jamais celle des autres ne lui convient parfaitement. Elle me paraît toujours trop lourde ou trop légère et me heurte. Je n'y trouve rien de juste ni de très profond ; je n'y vois qu'un moyen de se débarrasser de la dou-

leur qui me paraît ignoble. En un mot, ma sensibilité est toujours blessée de la démonstration de celle des autres[1]. »

Donc, quand la sensibilité des autres s'étale, il renferme la sienne par pudeur.

En général, on appelle sentiments forts ceux qui sont tout d'une pièce, qui excluent le raisonnement et l'analyse. Ainsi le républicanisme consisterait à prendre la Révolution « comme un bloc », le romantisme, à admirer Shakespeare « comme une bête ». Benjamin Constant n'a point ces partis pris, ces opinions sans nuances. Il pense, il réfléchit ses admirations, ses amours, ses haines. Il n'a point de sentiments qui revêtent une forme absolue, intangible.

Il n'est pas non plus voué à un sentiment unique ; tout l'attire, lui fait envie : « tantôt le mariage, tantôt la solitude ; tantôt l'Allemagne, tantôt la France, hésitant sur tout, dit-il dans une formule heureuse, parce qu'au fond je ne puis me passer de rien[2] ».

Le timide est donc un sensitif, mais condamné par l'excès même et la mobilité de ses sentiments, par leur diversité et complexité, à manquer sa vie affective, à ne goûter que des satisfactions idéales ou romanesques.

Mais il est aussi le contraire d'un romanesque, à savoir un analyste. Il en doit être et il en est naturellement ainsi. Le romanesque s'enchante de ce qui le soustrait à lui-même ; il faut donc qu'il soit capable de s'abstraire de sa vie, de s'en détacher comme d'une chose étrangère, indifférente et de ne

1. *Journal intime*, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 56.

la considérer plus que comme un spectacle. Se regarder vivre, au lieu de se laisser naturellement vivre, c'est en quoi consiste l'analyse. Elle suppose le désintérêt de soi ou plutôt le manque d'intérêt à soi, état d'esprit qui peut s'aggraver, devenir le dégoût de soi, et se traduire par la dépréciation, la raillerie vis-à-vis de soi-même.

C'est ce qu'on observe chez Constant. L'ironie est une forme de son esprit. Il l'applique à toutes choses, aux événements, aux personnes, aux autres et à lui-même. Mais l'ironie elle-même est une des formes ou aspects de la timidité. Le timide va au-devant de la raillerie qu'il redoute en se raillant lui-même ; il détourne ainsi et prévient les coups. D'autre part, il éprouve du dépit contre lui-même ; il s'en veut d'être ce qu'il est ; il se raille donc et s'en prend à sa nature ; il s'acharne contre elle avec toutes les ressources de son esprit. Enfin l'ironie est un effet du dédoublement, lequel est un trait de sa nature. « Cette portion de nous, qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre », prend plaisir à se distinguer de cette autre, à se montrer aussi vive, alerte et lucide que cette autre est gauche, empêtrée et aveugle. Dans l'ironie qu'il exerce sur lui-même, le timide trouve à la fois un plaisir d'orgueil et une consolation amère. Il lui semble qu'analyser son trouble, c'est le dominer en quelque façon ; que se faire honte à lui-même de sa lâcheté et de sa bêtise, s'en rendre compte, les juger, c'est les rejeter loin de soi. Il goûte aussi le plaisir de déployer son esprit d'une façon vive, brillante et aisée, au moment même où il est comme paralysé et anéanti. Il y a comme un dédoublement de son être et une scission

anormale de ses facultés : l'activité cérébrale entre en jeu, se déclenche, quand la sensibilité se glace et la volonté s'atrophie.

Ce dédoublement caractérise Benjamin Constant comme tous les timides. Il y revient souvent, il s'en étonne, il s'en vante comme d'une singularité et d'un privilège de sa nature. On l'a déjà vu plaisantant, quand il est triste, et remarquant à cette occasion : « Cette réunion de deux choses si différentes m'est ordinaire ». Le dédoublement est ici coexistence ; en d'autres cas, il sera succession de deux états contraires. Parlant de ses peines, Benjamin Constant écrit : « Ce n'est pas seulement la force qui m'aide à les supporter, c'est la *mobilité* ». Plus exactement, c'est le sentiment qu'il a, dans le moment présent, de pouvoir être autre qu'il n'est ou la conscience de ses virtualités dans son être actuel qui opère en lui le dédoublement. Même il s'attribue la faculté de se dédoubler à volonté, dans le curieux passage cité plus haut ; pour cesser de souffrir, il n'aurait qu'à se regarder souffrir. « Ainsi en ce moment, je suis triste, mais, si je voulais, je serais non pas consolé, mais tellement distrait de ma peine qu'elle serait comme nulle. »

Le dédoublement n'est pas, chez Benjamin Constant, une simple particularité psychologique ; il paraît jouer dans sa vie un grand rôle, et notamment il explique comment cet homme d'esprit et de sens a pu commettre, presque de sang-froid, du moins sans l'emportement de la passion, les pires folies. Ses fautes de jeunesse seraient inexplicables et sans excuse s'il n'y était resté, pour ainsi dire, étranger. Cela se passait en dehors de lui, était

comme extérieur à son caractère. Pour les mêmes raisons, ses infortunes ne le touchent point; ce n'est rien moins qu'un stoïque, et pourtant rien ne l'abat. Aucune expérience non plus ne l'instruit ou du moins ne lui sert ; il traverse la vie impunément et reste toujours un impulsif, dominé par ses nerfs.

Les succès qu'il obtient ne le réconfortent pas davantage. On dirait qu'il n'y est pour rien ; ils ne la rassurent pas sur lui-même. « Ni les plus beaux dons d'esprit et de monde, ni les plus flatteurs succès de salons et de dîners, ni ses éclatants triomphes féminins, dit Rudler, ne purent rien sur sa timidité. A quarante-quatre ans, en famille, dans un cercle de gens cordiaux,... il se repliait et se renfermait encore... A vingt ans, quand il rencontra Mme de Trevor, il n'était plus un novice ; il avait eu des filles en nombre, et pourtant il se conduisit comme un sauvageon qui ne sait rien de la femme ni de l'amour, et qui en a horreur et peur [1]. »

Cette disposition étrange, facile à illustrer, malaisée à définir, sorte de faiblesse que Benjamin Constant ne surmontera jamais, nous paraît tenir à ce que sa personnalité ne s'intègre pas à sa vie, ne s'engage pas dans ses actes, reste en dehors des événements qui l'atteignent, est trop délicate, trop nuancée et trop subtile pour prendre forme, pour s'organiser, se constituer d'une façon arrêtée et précise, pour avoir foi en elle-même et s'affirmer au dehors par des actes qui comptent et qui durent. Avec cela, il a une conscience aiguë de son infirmité profonde ; dans ses meilleurs moments, il a le

1. *Op. cit.*, p. 134.

pressentiment de ses défaillances et de ses chutes, comme, dans ses plus mauvais, il a celui de ses relèvements possibles ; toujours ce qui domine en lui, c'est le sentiment de son instabilité foncière, de son impulsivité momentanée et, dans ses impulsions actuelles elles-mêmes, de leur inactualité et, si on peut dire, de leur extranéité ; d'où une tendance à se dérober sans cesse, à fuir ce qui pourrait l'engager malgré lui, à se retrancher dans la solitude, alors qu'elle lui pèse.

« La solitude, écrit-il, est mon élément... Qui peut nier que je sois fait pour vivre seul ? C'est aussi à quoi tendent tous mes vœux.

« ... Quand je dis seul, ce n'est pas que quelquefois je n'espère voir ceux que j'aime,... mais je veux et j'ai besoin de pouvoir me retirer sans que personne s'en étonne et s'en formalise et même sans qu'on le remarque, car, avec mon étrange faiblesse de caractère, qui me rend intolérable la physionomie de désapprobation, quand je vois quelqu'un qui se tait, mais qui me trouve capricieux ou ingrat, je ne puis le supporter[1]... »

Voilà l'homme, avec ses besoins de sympathie qu'il renonce à satisfaire, fuyant tout contact avec la vie, parce qu'il s'y sent étranger et s'y croit impropre, voulant tout au moins être sûr d'avoir toujours un refuge loin des hommes, un coin où se cacher. Quelle est cette sauvagerie farouche chez un être de séduction et de charme, né, semblait-il, pour le monde et qui, en fait, se mêle au monde, mène une vie active, joue un rôle brillant, glorieux, prodigue

1. Cité par Rudler, *op. cit.*, p. 433.

ses talents, déploie dans tous les ordres et en tous sens ses merveilleuses facultés? Elle consiste et se marque en ceci, que B. Constant accomplit son œuvre, sans s'y donner tout entier, sans se perdre en elle, mettant sa personnalité à part, gardant le secret de sa vie intime et profonde. Il livre son génie, non sa personne. Bien plus, on dirait qu'il n'est pas maître de son génie lui-même, qu'il se laisse emporter par sa fougue, qu'il a la jouissance, non la propriété de ses dons. C'est pourquoi il se montre supérieur dans toutes les tâches impersonnelles, comme celles de la politique, de la pensée pure, philosophique. C'est pourquoi encore il est supérieur dans toutes les œuvres qui procèdent, non de la volonté, mais de l'automatisme du génie, c'est-à-dire de la spontanéité, de l'inspiration et qui ne demandent que l'élan, la flamme et le naturel. Mais il n'a pas su conduire sa vie, ordonner et mener à bout une œuvre durable ; il n'a rien bâti ou fondé. Il lui a manqué en tout la volonté, le caractère. Il a prodigué son génie ; il ne l'a pas su faire fructifier ou produire. Le dernier mot sur lui a été dit par Thérèse Huber : « Un être manqué, brisé par la vie, mais dont les dons sont si beaux que jamais le sceau de la divinité n'a été complètement effacé [1]. »

Ce n'est pas précisément que la vie l'ait brisé ni que les circonstances lui aient manqué ; c'est plutôt lui qui a manqué aux circonstances. La fatalité dont il est victime est tout intérieure. Lui-même l'a dit avec sa clarté souveraine :

« Adolphe a *été puni de son caractère par son*

1. Cité par Rudler, *op. cit.*, p. 434.

caractère même; il n'a suivi aucune route fixe, rempli aucune carrière utile; il a consumé ses facultés *sans autre direction que le caprice*, *sans autre force que l'irritation*... Les circonstances sont bien peu de chose; *le caractère est tout*; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer[1]. »

Ce qui a fait le tourment de Constant, c'est l'instabilité ou, comme il dit, la « mobilité » de sa nature, l'incapacité de maîtriser ses impressions, d'y échapper, d'user de sa volonté, d'être soi; ce qui fait sa grandeur, c'est la sûreté avec laquelle il analyse son cas et se juge lui-même. Il a su vraiment se détacher de soi et s'observer comme il eût fait d'un autre. De là le caractère d'impersonnalité et de grandeur d'*Adolphe*, donné avec raison comme « une histoire assez vraie de la misère du *cœur humain* »; de là la portée morale, philosophique de ce roman.

« Il prouve que cet esprit dont on est si fier ne sert ni à trouver le bonheur ni à en donner; il prouve que le caractère, la fermeté, la fidélité, la bonté sont les dons qu'il faut demander au ciel; et je n'appelle pas bonté cette pitié passagère qui ne subjugue point l'impatience et ne l'empêche pas de rouvrir les blessures qu'un moment de regret avait fermées. La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le

1. *Adolphe*, sub fine.

cœur qui l'aimait. Je hais, d'ailleurs, cette fatuité d'un esprit qui croit excuser ce qu'il explique ; je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. Je hais cette faiblesse qui s'en prend toujours aux autres de sa propre impuissance et qui ne voit pas que le mal n'est pas dans ses alentours, mais qu'il est en elle[1]. »

Benjamin Constant n'a plus ici en vue la timidité, mais la faiblesse de la volonté, dont la timidité dérive ou dont elle est une forme. Il dépasse donc la question que nous avions posée ; il la généralise, l'élève, mais par là même nous met en état de la mieux comprendre. Il n'a ni partialité ni complaisance pour cette faiblesse qui est la sienne ; il en parle avec un accent grave, ému, qui ne lui est pas habituel, dont il n'abuse pas, qu'il importe d'autant plus de relever comme son accent vrai, personnel, intime et profond. Avant et après lui, J.-J. Rousseau, Chateaubriand peignent la timidité, ou plus généralement « la misère du cœur humain » sous d'autres couleurs; ils appellent sur elle la sympathie et la pitié; ils la rendent attendrissante et aimable, voire même pittoresque et piquante. Ils ne la tiennent pas pour un mal desséchant, qui fait autant ou plus de ravages qu'une passion, qui brise les ressorts de l'âme ou la livre à toutes les impulsions. Au contraire, Benjamin Constant a l'air de prévoir, réfute d'avance tous les sophismes par

1. *Adolphe*, sub fine.

lesquels on tentera de faire l'apologie ou, tout au moins, de plaider les circonstances atténuantes de la faiblesse du caractère; il dresse contre celle-ci en général, et contre la timidité en particulier, le réquisitoire le plus fort et le plus complet; il en fait la dissection la plus savante et la plus implacable. Je ne sais pas de plus bel exemple d'analyse impartiale et de meilleure preuve que l'introspection n'exclut point l'objectivité.

Mais la timidité n'est qu'un symptôme, un aspect particulier ou une forme du mal de René; ce mal, auquel il convient de la rattacher, l'intelligence supérieure de Benjamin Constant en a fixé les traits, déterminé la nature, démêlé les causes, aperçu les effets et les suites, avant que le romantisme l'eût célébré, magnifié, pris pour thème de déclamations lyriques, l'eût par là même compliqué, obscurci et défiguré. C'est jusqu'à lui qu'il faut remonter pour en avoir une conception sobre, sévère, scientifiquement exacte, en même temps qu'une appréciation morale, juste et fondée. L'étude de la timidité de B. Constant nous conduit donc à celle de la sensibilité romantique, dont elle présente un cas particulier, concret, pouvant faire et ayant fait l'objet d'une analyse rigoureuse, précise, par là même d'une réelle portée psychologique et d'une haute signification morale.

CHAPITRE III

CHATEAUBRIAND

La timidité de Chateaubriand s'explique par son éducation, l'humeur de ses parents, son caractère orgueilleux, son imagination érotique. Sa timidité auprès des femmes. Sa timidité dans le monde : une présentation au roi à Versailles, une chasse à Saint-Germain. Comment Chateaubriand déguise sa timidité. Son style. Nature faite de contrastes, personnages divers qui combattent en lui, manque d'unité, telles sont les causes profondes de sa timidité. Comment, par suite, il s'est fait méconnaître : on le croit romanesque et il est positif, mais il est détaché, indifférent, ne tient profondément à rien. La timidité devenue le mal de René.

> Un de mes défauts est d'être renfermé en moi-même et de ne m'être jamais montré à qui que ce soit.
> CHATEAUBRIAND

Chateaubriand timide ! Qui l'eût cru ? Mais c'est lui qui le déclare, et il ne se serait pas gratuitement chargé d'un ridicule ou d'une inélégance. Sa timidité d'ailleurs est relative : d'abord il n'en laisse voir que ce qui lui fait honneur, que ce qui forme un piquant

contraste avec ses qualités brillantes, sa renommée établie, sa gloire, que ce qui accuse ou révèle le côté naïf et bon enfant de sa nature; ensuite, cette timidité avouée (et dont l'aveu même marque la belle assurance d'un homme qui peut tout oser et n'a rien à perdre) a d'éclatantes revanches, est compensée par ce qu'on appellerait chez tout autre un magnifique aplomb. Cependant la timidité de Chateaubriand est réelle et, pour l'établir, les preuves qu'il donne peuvent amplement suffire.

Son éducation l'eût rendu timide, s'il n'avait pas été enclin à l'être par tempérament. On sait qu'il eut une enfance malheureuse, contrainte. « Le caractère de mon père, dit-il, un... des plus sombres qui aient été, a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse... Taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte [1]. » Sa mère était plus tendre, mais c'était comme si elle ne l'avait pas été. Elle apportait « chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours; mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau. »

Il n'y a qu'un enfant timide, fermé, pour arranger ainsi ses parents. Sa timidité fait encore qu'il s'aigrit, se croit persécuté, méconnu. Comme on n'entre pas dans ses sentiments, on ne sait pas juger ses fautes,

1. Toutes les citations, sauf indications contraires, sont extraites des *Mémoires d'outre-tombe*.

en démêler les motifs vrais, les réduire exactement à ce qu'elles sont. Je passais, dit-il, « pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes et des querelleurs. Tout enfant que j'étais, *le propos de mon père me révoltait* ; quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère, qu'elle appelait un Caton, un héros, *je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi.* » Ces révoltes d'un cœur ulcéré doivent être mises sur le compte de la timidité : l'enfant ne sait pas s'ouvrir, est mal jugé, pris à rebours ; traité injustement, il devient injuste, boude ses bons sentiments, pervertit sa nature.

Quand une tête travaille ainsi et se monte, si on ne sait pas détourner et diriger le cours de ses pensées, il faut l'occuper. Or « on me livra, dit Chateaubriand, à une enfance oisive... Je croissais sans étude dans ma famille. » Cette vie aurait dû lui convenir, étant celle des enfants de son âge. En fait, il polissonna avec délices. Cependant il souffrait de n'être qu'un polisson ; il s'en sentait humilié ; cela le déclassait. Chateaubriand n'est pas pour donner tort à ceux qui font dériver la timidité de l'amour-propre. Il fut un gamin plein d'orgueil. Il voulait bien frayer avec les petits voyous de Saint-Malo ; il avait leurs goûts, il partageait leurs jeux ; mais il n'eût pas voulu être confondu avec eux par la mine et l'habit ; il prétendait rester M. le Vicomte.

Ecoutons-le :

« Les polissons de la ville étaient devenus mes

plus chers amis... Je leur ressemblais en tout; je parlais leur langage; j'avais leur façon et leur allure; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombaient en loques; je n'avais jamais une paire de bas qui ne fût largement trouée; je traînais de méchants souliers éculés, qui sortaient à chaque pas de mes pieds; je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange que ma mère, au milieu de sa colère, ne pouvait s'empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

« J'aimais pourtant et j'ai toujours aimé la propreté, même l'élégance. La nuit, j'essayais de raccommoder mes lambeaux; la bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. *J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leurs broderies.* »

De beaux habits et de l'argent ! Voilà ce que Stendhal demandait pour n'être pas timide. C'est précisément ce qui a manqué à Chateaubriand et ce qui l'a rendu de bonne heure fier et ombrageux. Il fuyait les « assemblées » ou pardons. « J'étais, dit-il, le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. *J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux.* Évitant le mépris qui s'attache à la mauvaise honte, je m'asseyais loin de la foule auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes,

à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. » Déjà ! La mélancolie, la rêverie seraient-elles donc liées à la timidité, et ces songeries au bord de la mer, loin des flonflons d'une fête de village, d'un enfant boudeur et honteux, feraient-elles pressentir le mal de René, en seraient-elles les premières atteintes et la première forme ? Je le crois.

En tout cas, il est certain que, dans la timidité de Chateaubriand, entre et domine l'orgueil, orgueil mesquin, puéril, qui tire vanité de beaux habits [1], orgueil de caste, morgue de gentilhomme, enfin et surtout orgueil de tempérament et de race. N'a-t-il pas écrit : La « hauteur était le défaut de ma famille ; elle était odieuse dans mon père ; mon frère la poussait jusqu'au ridicule... Je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie toujours soigneusement cachée. »

Cet orgueil, je ne dis pas commun à tous les timides, mais qui se rencontre chez beaucoup, lui vient de l'idée ou lui suggère l'idée qu'il est un être à part, singulier, unique. Au lieu de se plaindre de son éducation, il lui sait gré d'avoir sauvegardé ou assuré son originalité, de lui avoir donné des sentiments qui n'appartiennent qu'à lui. « J'ignore si la dure éducation que je reçus est bonne en principe... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées

1. Chateaubriand relève comme une marque de l'ardeur de sa foi que, le jour de sa première communion, il ne sentit pas ses « *petites humiliations accoutumées ; mon bouquet et mes habits étaient moins beaux que ceux de mes compagnons ;* mais, ce jour-là, tout fut à Dieu et pour Dieu ».

moins semblables à celles des autres hommes; ce qu'il y a de sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. » Comment, ayant conscience de différer à ce point des autres et de n'en pouvoir être compris, n'eût-il pas été timide?

Mais la timidité peut être le caractère des êtres d'exception. On peut donc l'avouer, même en tirer orgueil. Ce que fait Chateaubriand. Aussi bien peut-il parler de ses timidités. Elles lui ont bien passé ! Et il s'étonne de les avoir eues ! Il était bien bon de les éprouver ! Il jouit par souvenir d'en être délivré, et de sentir à quel point il avait tort de s'y laisser aller, combien il était jeune, naïf et fou en ce temps-là ! Il prend sa revanche de ses humiliations passées, en les racontant, d'autant qu'il y trouve matière à de beaux récits amusés et attendris, où le pittoresque et la drôlerie de la scène sauvent le ridicule de l'acteur. Il y a aussi une façon de présenter les circonstances où le timide s'est couvert de confusion, comme autant d'occasions où il n'eût tenu qu'à lui de se couvrir de gloire et de s'emparer de la fortune qui venait à lui tout droit, les mains pleines et ouvertes. Cependant, l'art de Chateaubriand nous rassure contre les mensonges où l'exposerait sa vanité. Cet art lui permet d'être vrai et lui commande de l'être. Il saura tout faire entendre en ne disant que ce qu'il veut. Il nous fera connaître sa timidité d'une façon précise, avec son caractère et ses nuances propres.

Il la présente sous deux aspects : galant et mondain, dans ses rapports avec les femmes et dans les relations de société. La supposition de Pierre Mille,

que « presque toujours la timidité a des origines sexuelles », paraît vraie de Chateaubriand. Chateaubriand a la hantise et l'effroi de la femme. « Ma timidité, dit-il, déjà excessive avec tout le monde, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme. Elle n'était pas plus tôt partie que je la rappelais de tous mes vœux. »

On sait, par les *Mémoires*, ce que fut chez lui la crise de la puberté. Elle dura deux années, deux années de délire, à la suite desquelles il tente de se tuer, tombe malade, est six semaines en danger, puis guérit. Son imagination romanesque, ses lectures, l'influence de sa sœur Lucile, sa malheureuse amie, névropathe et voyante, l'éveil de l'amour, tout alors le trouble, l'exalte et l'affole. Ses pensées prennent un cours presque morbide. Dans la troisième année de son séjour au collège de Dol, le hasard ayant fait tomber entre ses mains un *Horace* non châtié et une *Histoire des confessions mal faites*, ses idées furent bouleversées par ces deux livres ; il lut encore le IVe livre de l'*Enéide* et le *Télémaque*, les sermons de la *Pécheresse* et de l'*Enfant prodigue* de Massillon, trouvant là un aliment à ses rêveries érotiques. Une aventure banale acheva de lui tourner la tête. Un jour, à Combourg, une jolie femme, qui ne le voyait pas, voulant aller à une fenêtre, se pressa contre lui. Là-dessus le voilà parti. « L'ardeur de mon imagination, ma *timidité*, la solitude firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du cœur

humain offre un autre exemple de cette nature. » Cette dernière remarque pourrait faire sourire; il faut la prendre au sérieux; elle revient sans cesse, dans *René* et ailleurs ; le « fantôme » de la femme, fantôme né de son imagination, poursuivra Chateaubriand (le roman de la Floridienne), se mêlera à ses amours vraies. Ses plus belles amours, ses pires débauches furent toujours en imagination.

Je ne parlerai que de sa timidité amoureuse. Ce qu'il veut bien nous en apprendre se réduit à des enfantillages charmants en eux-mêmes ou par le récit qu'il en fait.

Sa première aventure ou mésaventure est avec Mme Rose, amie d'un de ses parents de Rennes, qu'on lui donna comme compagne de route, quand il quitta Combourg pour aller rejoindre son régiment de Cambrai. Mme Rose était une « marchande de modes, leste et désinvolte, qui se prit à rire en me regardant... A minuit les chevaux arrivèrent et nous partîmes. Me voilà dans une chaise de poste, seul avec une femme, au milieu de la nuit. Moi, qui de ma vie n'avais regardé une femme sans rougir, comment descendre de la hauteur de mes songes à cette effrayante vérité ? Je ne savais où j'étais, je me collais dans l'angle de la voiture, de peur de toucher la robe de Mme Rose. Lorsqu'elle me parlait, je balbutiais sans lui pouvoir répondre. Elle fut obligée de payer le postillon, de se charger de tout, car je n'étais capable de rien ! Au lever du jour, elle regarda avec un nouvel ébahissement ce nigaud dont elle regrettait de s'être emberloquée... Au matin, quand je me vis dans un pays nouveau, je tombai dans un abattement profond, ce qui augmenta le

mépris que Mme Rose avait de moi. Je m'aperçus du sentiment que j'inspirais, et je reçus de ce premier essai du monde une impression que le temps n'a pas complètement effacée. J'étais né sauvage et non vergogneux ; j'avais la modestie de mes années, je n'en avais pas l'embarras. Quand je devinai que j'étais ridicule par mon bon côté, ma sauvagerie se changea en une timidité insurmontable. Je ne pouvais plus dire un mot : je sentais que j'avais quelque chose à cacher et que ce quelque chose était une vertu ; je pris le parti de me cacher moi-même pour porter en paix mon innocence...

« Enfin nous entrâmes dans Paris. Je trouvais à tous les visages un air goguenard : comme le gentilhomme périgourdin, je croyais qu'on me regardait pour se moquer de moi. Mme Rose se fit conduire rue du Mail, à l'*Hôtel de l'Europe*, et s'empressa de se débarrasser de son imbécile. A peine étais-je descendu de voiture qu'elle dit au portier : « Donnez une chambre à ce monsieur ; — Votre servante », ajouta-t-elle en me faisant une révérence courte. Je n'ai, de mes jours, revu Mme Rose. »

Voilà la moins glorieuse posture dans laquelle Chateaubriand consente à se montrer. Si lestement qu'il conte l'anecdote, on sent qu'il a eu la sueur froide à l'écrire. Comme il a souffert dans son amour-propre de ce « mépris de Mme Rose » Comme il en souffre encore et voudrait s'en laver, distinguant la « sauvagerie » et la honte, la « modestie » et « l'embarras », parlant des bons côtés, de la vertu, que sa timidité cache ! Comme il en veut toujours à Mme Rose de l'avoir méconnu, de n'avoir pas deviné en lui le futur don Juan du siècle,

le grand tombeur de cœurs ! On remarquera que cette page de Chateaubriand paraît être détachée des *Confessions* de J.-J. Rousseau. C'est le même ton, le même esprit, la même déclamation et la même grâce, parce que c'est le même sentiment qui l'inspire.

Chateaubriand s'étend avec complaisance sur un autre accès de timidité dont finalement il triomphe et se tire à son honneur. A son arrivée à Paris, on l'emmène chez une certaine « Mme de Chastenay... Elle me reçut bien, tâcha de me mettre à l'aise, me questionna sur ma province et sur mon régiment. Je fus gauche et embarrassé ; je faisais des signes à mon cousin pour abréger la visite. Mais lui, sans me regarder, ne tarissait point sur mes mérites, assurant que j'avais fait des vers dans le sein de ma mère et m'invitant à célébrer Mme de Chastenay. Elle me débarrassa de cette situation pénible, me demanda pardon d'être obligée de sortir, et m'invita à revenir le lendemain matin avec un ton de voix si doux que je promis involontairement d'obéir.

« Je revins le lendemain seul chez elle ; je la trouvai seule, couchée dans une chambre élégamment arrangée .. Je me trouvai pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'était ni ma mère ni ma sœur. Elle avait remarqué la veille ma timidité ; elle la vainquit au point que j'osai m'exprimer avec une sorte d'abandon. J'ai oublié ce que je lui dis ; mais il me semble que je vois encore son air étonné. Elle me tendit son bras demi-nu et la plus belle main du monde, en me disant avec un sourire : « Nous vous apprivoiserons ». Je ne baisai pas même cette belle main ; je me retirai tout troublé.

Je partis le lendemain pour Cambrai. Qui était cette dame de Chastenay ? Je n'en sais rien ; elle a passé comme une ombre charmante dans ma vie. »

Ne nous y trompons pas ! Cette histoire, que Chateaubriand rapporte d'un air détaché, sans en omettre pourtant aucun détail glorieux ou flatteur, est à ses yeux un de ses plus beaux triomphes. Comme il sait gré à cette bonne et belle Mme de Chastenay, qu'il n'a jamais revue, dont il n'a retenu que le nom, d'avoir pris de lui une opinion si avantageuse : « Nous vous apprivoiserons ! » Il a été pour elle l'humble « passant », mais le passant qu'elle a remarqué, qui sait ? dont elle s'est peut-être secrètement éprise, dont elle aura gardé au moins un souvenir attendri : Zanetto ! « Elle a *passé* comme une ombre charmante dans ma vie ! »

Chateaubriand est tenté de bénir sa timidité, lorsqu'elle ne fait, comme ici, qu'attendrir les femmes sur son compte et lui fournir l'occasion d'un succès... d'estime. Il la regarde encore comme un bienfait en tant que préservatif contre la débauche. « J'étais trop timide d'un côté, trop exalté de l'autre pour me laisser séduire à des filles de joie. » Il rêve de romans de cape et d'épée, d'aventures à la Bassompierre et se console par là de n'avoir point d'amours vulgaires.

Nous en aurons fini avec ses confidences d'amoureux timide, quand nous aurons rapporté encore les deux traits suivants :

A Fougères, « une agréable laide attira mes admirations : je n'aurais pas été assez téméraire pour élever mes vœux jusqu'à la beauté ; ce n'est qu'à la faveur des imperfections d'une femme

que j'osais risquer un respectueux hommage[1] ».

« Respectueux hommage » est d'une délicieuse ironie.

Voici qui est plus innocent : aussi l'objet des hommages est-il nommé.

« M. Monet, directeur des mines, et sa jeune fille venaient quelquefois troubler ma sauvagerie : Mlle Monet se plaçait sur le devant de la loge ; je m'asseyais, moitié content, moitié grognant, derrière elle. Je ne sais si elle me plaisait, si je l'aimais ; mais j'en avais bien peur. Quand elle était partie, je la regrettais, en étant plein de joie de ne la voir plus. Cependant j'allais quelquefois, à la sueur de mon front, la chercher chez elle, pour l'accompagner à la promenade : je lui donnais le bras, et je crois que je serrais un peu le sien »

Chateaubriand paraît ici, comme Rousseau et tant d'autres, avoir la coquetterie de sa timidité : il sent qu'elle est une grâce, une sorte de pudeur, qu'elle est faite pour toucher, pour inspirer à ceux et surtout à celles qui ont bon cœur l'idée d'aller à son secours, de la rassurer ; qu'elle peut d'ailleurs être

1. Pierre Mille cite (chronique du *Temps*, 15 mars 1913) un trait analogue :

« Je me souviens d'une femme qui n'était point des plus jolies et qui fut épousée sans dot. Au déclin de ses jours, heureuse, entourée d'enfants, reposée, elle dit à son mari avec reconnaissance, comme étonnée elle-même des faveurs de la vie :

— Ah ! comme je voudrais savoir pourquoi c'est moi, entre toutes, que vous avez choisie !

— Je vais vous le dire, répliqua-t-il franchement. Je vous ai demandée parce que je n'eusse jamais osé en demander une autre...

Et il y a beaucoup d'hommes comme celui-là : mais n'est-ce point un bienfait de la Providence ? »

interprétée comme le discret hommage d'un cœur épris, violemment troublé. En fait, elle n'est pas (Chateaubriand lui-même l'a prouvé) un obstacle au succès.

Elle est bien pourtant aussi une infirmité gênante, et n'a pas non plus toujours les vertus qu'on lui prête. Ainsi la timidité amoureuse, en particulier, peut fort bien être une réserve suspecte : celui qui l'éprouve est parfois un polisson qui se connaît et se juge, qui a le sentiment de son indignité ; l'âge même n'est pas ici une garantie d'innocence, exemple : Chérubin ; timidité n'est pas synonyme de pudeur, mais plutôt d'impudeur, au moins en pensée, d'impudeur consciente, qui se trahit par le soin même qu'elle met à se cacher.

Quand la timidité ne viendrait que d'une préoccupation constante, exclusive, d'une hantise de l'amour, elle serait déjà déplacée et morbide, et il y a de cela dans celle de Chateaubriand et de Rousseau. Chateaubriand, par exemple, fourre l'amour partout, où l'on s'attend le moins à le voir, et il a une façon bien étrange de le concevoir.

Dans *le Génie du Christianisme* trouve place l' « examen de la virginité dans ses rapports poétiques ». Dieu même est « vierge » et appelé comme tel « le grand solitaire de l'Univers, l'Éternel célibataire du monde », mauvais goût relevé par Guinguené dans sa critique du *Génie du Christianisme*, et que Chateaubriand a fait disparaître dans les éditions corrigées.

Sainte-Beuve, à qui j'emprunte ces détails, remarque que Chateaubriand et Rousseau n'ont pas « le sentiment du ridicule », ce sentiment « que

possédait jusqu'au bout des ongles, dit-il, ce libertin de Voltaire[1] ».

C'est justement pourquoi, dirons-nous, ils ont si fort la peur du ridicule : ils n'ont pas les moyens de l'éviter, ne le voyant pas où il est. Leurs sentiments sont faux, raffinés, chimériques; ils le sentent vaguement, et c'est la raison pour laquelle ils s'en défient et n'osent les suivre. Là est la tare des timides ; là est aussi l'origine et la signification, j'allais dire : la justification, de la timidité. Si l'amour du timide était sain, naturel et vrai, surtout sincère et profond, il aurait sans doute sa pudeur, mais il n'aurait pas cette pudeur inquiète, affolée, maladive, qui s'appelle la timidité amoureuse.

Chateaubriand aurait pu nous dire comment on guérit de cette timidité par le succès, par une représentation plus saine, une mise au point plus juste, des choses de l'amour, mais il ne lui a pas plu de nous faire là-dessus ses confidences. Sur ce chapitre il est resté secret par une sorte de timidité ou de gêne persistante sans doute.

Car la timidité était le fond de sa nature. Il était timide en tout, et non pas seulement en amour. Il l'était avec tout le monde : il n'y avait que sa sœur Lucile qu'il crût capable de le comprendre et à laquelle il s'ouvrit. Le mal de René, la « solitude », c'est la timidité. Son orgueil, c'est sa façon de la dissimuler et de s'en défendre. Il est distant : quand il arriva au régiment, on ne se risqua pas à user envers lui de brimades. « Je ne sais pourquoi, on

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 5e leçon, p. 148.

n'osa pas se livrer avec moi à ces enfantillages militaires. »

Il raconte avec beaucoup de grâce et d'esprit les tours que lui joua sa timidité à la cour, et il analyse son émotion avec une grande finesse psychologique.

Son frère, qui lui avait fait obtenir « le rang de capitaine de cavalerie, rang honorifique et de courtoisie », voulait le présenter à la cour. Il lui écrivit à ce sujet en Bretagne, où il était retourné après la mort de son père.

Ce fut « comme un coup de foudre : retourner à Paris, être présenté à la cour, — et je me trouvais presque mal quand je rencontrais trois ou quatre personnes dans un salon ! Me faire comprendre l'ambition, à moi qui ne rêvais que de vivre oublié !

« J'écrivis pour refuser, mais on m'arracha ma lettre et, toujours faible quand il s'agit de moi, je mandai à mon frère que j'allais partir.

« Je partis en effet : je partis pour être présenté à la première Cour de l'Europe, pour débuter dans la vie de la manière la plus brillante, et j'avais l'air d'un homme que l'on traîne aux galères ou sur lequel on va prononcer une sentence de mort.

« D'abord on gagna du temps. Mon frère, soit qu'il fût embarrassé de mes manières, soit qu'il eût pitié de ma timidité, ne me mena point dans le monde et ne me fit faire connaissance avec personne.

« Mais enfin le jour fatal arriva ; il fallut partir pour Versailles plus mort que vif... Je me rendis seul au château... La chose alla bien tant que je n'eus qu'à traverser les salles des gardes : l'appareil

Universitas
BIBLIOTHECA

militaire m'a toujours plu et ne m'a jamais imposé. Mais, quand j'entrai dans l'OEil-de-Bœuf et que je me trouvai au milieu des courtisans, alors commença ma détresse. On me regardait ; j'entendais demander qui j'étais. Il faut se souvenir de l'ancien prestige de la royauté pour se pénétrer de l'importance dont était alors une présentation. Une destinée mystérieuse s'attachait au débutant... Qui sait si ce débutant ne deviendra pas un favori du maître ?

« Lorsqu'on annonça le lever du roi, les personnes non présentées se retirèrent; je sentis un mouvement de vanité : je n'étais pas fier de rester, j'aurais été humilié de sortir. La chambre à coucher du roi s'ouvrit; je vis le roi, selon l'usage, achever sa toilette, c'est-à-dire prendre son chapeau de la main du premier gentilhomme de service. Le roi s'avança, allant à la messe ; je m'inclinai ; le maréchal de Duras me nomma : « Sire, le chevalier de Chateaubriand ». Le roi me regarda, me rendit mon salut, hésita, eut l'air de vouloir s'arrêter pour m'adresser la parole. J'aurais répondu d'une contenance assurée : ma timidité s'était évanouie. Parler au général de l'armée, au chef de l'État me paraissait tout simple, sans que je me rendisse compte de ce que j'éprouvais. Le roi, plus embarrassé que moi, ne trouvant rien à me dire, passa outre.

« ... Nous courûmes à la galerie pour nous trouver sur le passage de la reine, lorsqu'elle reviendrait de la chapelle. Elle se montra bientôt, entourée d'un radieux et nombreux cortège ; elle nous fit une noble révérence ; elle semblait enchantée de la vie...

« Si mon frère avait obtenu de moi un sacrifice, il ne dépendait pas de lui de me le faire pousser plus

loin. Vainement il me supplia de rester à Versailles, afin d'assister le soir au jeu de la reine. « Tu seras, me dit-il, nommé à la reine et le roi te parlera. » Il ne pouvait pas me donner de meilleures raisons pour m'enfuir. Je me hâtai de venir cacher ma gloire dans mon hôtel garni, heureux d'avoir échappé à la Cour, mais voyant encore devant moi la terrible journée des carrosses du 19 février 1787. »

Ce joli récit, évocateur d'une société et d'une époque, dans lequel Chateaubriand a mis tout l'esprit qu'il aurait voulu avoir, le jour de l'événement qu'il détaille, a une suite : après la présentation à la Cour à Versailles, vint une chasse à Saint-Germain avec le roi.

« Le duc de Coigny me fit prévenir que je chasserais avec le roi dans la forêt de Saint-Germain. Je m'acheminai de grand matin vers mon supplice en costume de *débutant*... On bat aux champs : mouvement d'armes, voix de commandement. On crie : *Le roi !* Le roi sort, monte dans son carrosse, nous roulons dans les carrosses à sa suite... Nous arrivâmes au point de ralliement. Là, spectacle pittoresque : carrosses arrêtés, gardes, chiens, chevaux, bruit des cors. Vient la chasse. J'étais trop plein de mes lectures pour ne pas voir partout des comtesses de Chateaubriand, des duchesses d'Étampes, des Gabrielle d'Estrées, des La Vallière, des Montespan. Mon imagination prit cette chasse historiquement et je me sentis à l'aise : j'étais d'ailleurs dans une forêt, j'étais chez moi.

« On me donne une jument ombrageuse qui s'em-

balle. Je faillis renverser une femme. » Première aventure. Un coup de fusil part. Ma bête tourne court « et me porte juste à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu : le roi paraît... Je saute à terre, d'une main poussant en arrière ma cavale, de l'autre, tenant mon chapeau bas. Le roi regarde et ne voit qu'un débutant arrivé avant lui aux fins de la bête; il avait besoin de parler, il me dit avec un ton de bonhomie et un gros rire : « Il n'a pas tenu longtemps. » C'est le seul propos que j'aie jamais obtenu de Louis XVI. On vint de toutes parts ; on fut étonné de me trouver *causant* avec le roi. Le débutant Chateaubriand fit du bruit par ses deux *aventures*; mais, comme il lui est toujours arrivé depuis, il ne sut profiter ni de la bonne ni de la mauvaise fortune.

« ... On reprit le chemin de Versailles. Nouveau désappointement pour mon frère : au lieu d'aller m'habiller pour me trouver au débotté, moment de triomphe et de faveur, je me jetai au fond de la voiture et rentrai dans Paris plein de joie d'être délivré de mes honneurs et de mes maux. Je déclarai à mon frère que j'étais déterminé à retourner en Bretagne.

« On me demandera ce que devint l'histoire de ma présentation. Elle resta là. Vous ne chassâtes donc plus avec le roi ? — Pas plus qu'avec l'Empereur de la Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à Versailles ? — J'allai deux fois jusqu'à Sèvres ; le cœur me faillit et je revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun parti de votre position ? — Aucun. — Que faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne sentiez aucune ambition ? — Si fait : à force

d'intrigue et de soucis, j'arrivai à la gloire d'insérer dans *l'Almanach des Muses* une idylle dont l'apparition me pensa tuer d'espérance et de crainte. J'aurais donné tous les carrosses du roi pour avoir composé la romance : *O ma tendre musette !* ou : *De mon berger volage.*

« Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi : me voilà ! »

Il ne faut pas accepter sans critique les conclusions de Chateaubriand sur sa timidité, sur les torts qu'elle lui cause et les vertus qu'elle lui donne ; il faut se défier de ses jugements comme de ses récits. Tout timide, — et lui plus qu'un autre, — est tendancieux, plaide sa cause. Il est comme le chauffeur, qui avoue ses ratés ou ses pannes, mais en les justifiant, en les mettant sur le compte des circonstances : il reconnaît le fait, non la faute, ou, s'il avoue la faute, il l'excuse et sauve l'honneur.

Surtout il ne faut pas généraliser le cas de Chateaubriand. Sa timidité est très spéciale, mais elle n'en est que plus significative. D'abord elle est inattendue, stupéfiante. S'il est une faiblesse dont il semblait que dussent l'exempter ses qualités brillantes, son éloquence, tous les dons de son esprit, c'est celle-là. Ses défauts mêmes, par exemple son orgueil, ne l'annoncent point. Son style, — autant que le style, c'est l'homme, — en écarte l'idée ; il a toutes les hardiesses, voire toutes les témérités. Mais le même raisonnement s'applique à Rousseau, autre timide avéré. En fait les apparences ici sont trompeuses. Le style pompeux, solennel, guindé, dénote la timidité, loin de l'exclure. On se crée une manière, un genre, pour mieux déguiser

sa nature ou pour se donner le courage de la montrer à travers ce déguisement. On ne livre pas sa pensée ; on la découvre de façon indirecte, par allusion. « La plupart de mes sentiments, dit Chateaubriand, sont demeurés au fond de mon âme ou ne se sont montrés dans mes ouvrages, qu'appliqués à des êtres imaginaires. » De même on adopte le style impersonnel, pour livrer le moins possible de sa personne, ou le plus contraire à son caractère, pour mieux donner le change. Ainsi, plus un homme est grave dans son attitude et ampoulé dans son style, « plus il a de chances, comme dit Taine, de contenir un gamin ». Le gamin persistait chez l'auteur du *Génie du Christianisme*, et celui-ci en était gêné, en avait honte, s'appliquait à le cacher.

La timidité de Chateaubriand s'explique en partie par la diversité des personnages qu'il prétend soutenir et n'arrive pas à accorder. Il ressemble au sujet de Morton Prince, la sage et modeste Miss Beauchamp, qui porte en elle je ne sais combien de personnalités différentes, entre autres, un démon, Sally, toujours prêt à la compromettre par les écarts imprévus, les impulsions et explosions de sa nature espiègle ; il a, lui aussi, plus d'un rôle à jouer, plus d'un tempérament à satisfaire et d'un instinct à combattre, et il vit dans l'appréhension et la répression continuelles de ses propres mouvements. C'est un être très compliqué, que le public connaît mal, qu'il ne soupçonne, n'entrevoit même pas, que peu d'intimes seulement ont « bien connu et pénétré sous sa triple et quintuple peau de serpent, *clipei septemplices orbes* [1] ». C'est un libertin et un dévot. « Il y

1. Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 396.

avait un Chateaubriand secret, aussi lâché et débridé de ton que l'autre l'était peu. » C'est un grand homme solennel et un joyeux vivant, un « bon garçon » aimant les enfantillages et les farces d'écolier. « En 1812, quand on allait le surprendre à son ermitage de la Vallée-aux-Loups, il quittait aussitôt son travail, fourrait sa plume sous son papier ou sous un certain coussin de canapé, comme un écolier qu'on délivre (il n'avait pas encore de secrétaire), et faisait gaiment, le reste du jour, des promenades où il se montrait tout à fait *bon garçon* [1]. » A Champlâtreux, « Chateaubriand jouait quelquefois comme un écolier ; le soir, en montant se coucher, c'étaient des cris dans les corridors, des combats à la porte des chambres, on se jetait des pots à l'eau à la tête. Chateaubriand et un M. Julien étaient les boute-en-train [2]. » Mais Chateaubriand redoutait les excès de sa nature impétueuse et ne s'y livrait jamais entièrement, sans arrière-pensée. C'est en cela que consistait sa timidité. Sainte-Beuve a bien démêlé ces oscillations qui ont l'air de contradictions. « Quelle *manière* gâtait tout cela ! Comme il arrivait vite à se guinder ! Et puis il redevenait enfant, naïf par moments ; et puis tout aussi il s'apercevait qu'il l'était et il affectait de l'être [3]. » En somme, il avait beaucoup de peine à être naturel : il avait trop à faire pour être lui-même, étant trop complexe.

Si encore, à chacun de ses avatars, il avait réussi à être lui, il aurait réalisé au moins, comme tant d'autres, des personnalités momentanées et succes-

1. Sainte-Beuve, *op. cit.*, t. II, p. 385.
2. *Ibid.*, t. II, p. 396.
3. *Ibid.*

sives. Mais non ! il était l'instabilité même, « capricieux, mobile, prompt au dégoût,... étalant ses ennuis, dévorant ses plaisirs, moins sensible à ce qui doit le combler qu'à ce qui peut lui déplaire et, à peine arrivé, ne visant qu'à repartir [1] ».

Enfin la vanité complique et aggrave ces faiblesses humaines. Il dissimule aux autres, il ne veut pas s'avouer à lui-même les infirmités de sa nature. Il a senti ce qui lui manque : l'unité. « Il s'est dit : *Je veux avoir de l'unité,* et il en a eu, mais toute d'affiche et de montre,... une unité d'artiste, unité factice,... faite de pièces et de morceaux, une vraie marqueterie. Républicain, royaliste, pêle-mêle et tour à tour, il est féal et rebelle, champion de l'autel, champion du trône, aidant à le renverser et, quand il l'a mis à bas, lui demeurant fidèle ; le tout selon que l'occasion, le talent et le cœur l'y poussent...

« O l'unité en effet unique et singulière !... Ce n'est pas là l'unité vraie ; celle-ci est une harmonie qui naît du fond même et qui sort de l'ensemble d'une vie et d'une âme, qui s'y répand insensiblement et le revêt d'une égale lumière [2]. »

La timidité ne serait-elle pas précisément la conscience de la difficulté qu'une personnalité éprouve à se constituer, à réaliser son unité, à organiser ses tendances, ou simplement à les suivre, à accepter sa nature ? Ne proviendrait-elle pas d'une imagination inquiète, qui ne sait où se prendre, où se fixer, dépassant toujours le désir, déconcertant la volonté, détachée du présent, redoutant l'avenir et regrettant le passé ? Ne serait-elle pas, en un mot, l'impossi-

1. Sainte-Beuve, t. I, p. 388.
2. *Ibid., op. cit.*, t. II, p. 396.

bilité d'être, à aucun moment, pleinement soi-même et le dépit qu'on en éprouve ? Telle paraît être, en tout cas, la timidité de Chateaubriand, liée à son caractère et à son génie, qu'elle éclaire, qu'elle aide à comprendre, comme la maladie décèle le tempérament.

Cependant, d'autre part, sa timidité fait tort à Chateaubriand ; elle le déguise, le complique, l'empêche d'être et de se montrer tel qu'il est ; il s'en rend compte, il en souffre, mais il s'y résigne ; il l'accepte finalement comme son lot, comme une fatalité de sa nature. Il se montre réservé et distant. Comment pourrait-il être compris ? Aussi ne prétend-il point l'être.

« En aucun temps il ne m'a été possible, dit-il, de surmonter cette espèce de retenue et de solitude intérieure qui m'empêche de causer de ce qui me touche... Sincère et véridique, je manque d'ouverture de cœur : mon âme tend incessamment à se fermer ; je ne dis point une chose entière et je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces *Mémoires*. »

Par suite, il pourra être célèbre, il restera inconnu ; il sera même méconnu, incompris, non seulement de la foule, mais de ses amis ; il sera jugé sur les apparences, d'après son attitude ; on se méprendra sur ses opinions, sur ses sentiments, sur son caractère, et il ne pourra s'en prendre aux autres, des illusions qu'il produit ; elles s'expliquent par les contradictions de sa nature ; d'ailleurs, il ne fera rien pour les dissiper.

« Qu'ai-je gagné, dit-il, à ma nature réservée ? D'être devenu, parce que j'étais impénétrable, je ne

sais quoi de fantaisie qui n'a aucun rapport avec la réalité. Mes amis mêmes se trompent sur moi, en croyant me faire mieux connaître et en m'embellissant des illusions de leur attachement. Toutes les médiocrités d'antichambre, de bureaux, de gazettes, de cafés m'ont supposé de l'ambition et je n'en ai aucune. Froid et sec en matière usuelle, je n'ai rien de l'enthousiaste et du sentimental : ma perception distincte et rapide traverse vite le fait et l'homme, et les dépouille de toute importance. Loin de m'entraîner, d'idéaliser les vérités applicables, mon imagination ravale les plus hauts événements, me déjoue moi-même; le côté petit et ridicule des objets m'apparaît tout d'abord ; de grands génies et de grandes choses, il n'en existe guère à mes yeux. Poli, laudatif, admiratif pour les suffisances qui se proclament intelligences supérieures, mon mépris caché rit et place sur tous ces visages enfumés d'encens des masques de Callot. En politique, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités. Aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé ; androgyne bizarre, pétri des songes divers de ma mère et de mon père.

« Les portraits qu'on fait de moi, hors de toute ressemblance, sont principalement dus à la réticence de mes paroles. La foule est trop légère, trop inattentive pour se donner le temps, lorsqu'elle n'est

pas avertie, de voir les individus tels qu'ils sont. Quand, par hasard, j'ai essayé de redresser quelques-uns de ces faux jugements dans mes préfaces, on ne m'a pas cru. En dernier résultat, tout m'étant égal, je n'insistais pas ; un *comme vous voudrez* m'a toujours débarrassé de l'ennui de persuader personne ou de chercher à établir une vérité ; je rentre dans mon for intérieur comme un lièvre dans son gîte ; là, je me mets à contempler la feuille qui remue ou le brin d'herbe qui s'incline[1]. »

Page admirable d'une psychologie aussi pénétrante que sincère ! Notons le dernier trait : c'est par timidité encore que Chateaubriand subit sans protester l'affront (car c'en est un) des jugements faux que sa timidité lui attire. Par timidité ! N'est-ce pas plutôt par indifférence et dédain ? Ou encore par attitude ? Il affecterait de dédaigner ce qu'il ne peut pas obtenir. Hé bien, non ! La timidité, celle de Chateaubriand du moins, est, au fond, détachement, désabusement, scepticisme, paresse. Son dernier mot, son expression juste est : Qu'importe ! Comme vous voudrez ! Tout m'est égal ! Chateaubriand consent à être méconnu, non pas par orgueil, par mépris philosophique, transcendant, de l'opinion et de la gloire, mais simplement parce qu'il ne tient fortement à rien ; la tare, l'infirmité ou le vice de sa nature est là. C'est pourquoi, chez lui, les dons, les facultés supérieures avortent ; c'est pourquoi encore il se défie de lui-même, il n'est pas sûr de ses goûts, il ne peut répondre de ce qu'il est, encore moins de ce qu'il sera ; il n'est rien pleinement,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, III.

ni homme d'action ni homme de rêve, ni sentimental ni sceptique ; il est tout cela, mais en passant et tour à tour ; il se prête à tout, sans se donner à rien, et c'est le sentiment de cette infirmité foncière, de cet avortement fatal qui constitue sa timidité.

Ce n'est pas parce qu'il a des talents contraires, inconciliables, que Chateaubriand échoue dans ses entreprises, mais parce qu'il n'entreprend rien à fond, avec la volonté d'aboutir ; parce qu'il se dégoûte bientôt des desseins qu'il forme.

« Je me reconnais effrontément, dit-il, l'aptitude aux choses positives, sans me faire la moindre illusion sur l'obstacle qui s'oppose en moi à ma réussite complète. Cet obstacle ne vient pas de la muse ; il *naît de mon indifférence à tout*. Avec ce défaut, il devient impossible d'arriver à rien d'achevé dans la vie pratique[1]. »

Ce n'est pas seulement dans la vie pratique, c'est dans la vie en général que le désenchantement est une cause de faiblesse et d'impuissance, quand il est, comme chez Chateaubriand, profond, constitutionnel.

« La faute en est à mon organisation, dit-il ; je ne sais profiter d'aucune fortune ; je ne m'intéresse à quoi que ce soit qui intéresse les autres. Hors en religion, je n'ai aucune croyance. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de mon sceptre ou de ma houlette ? Je me serais également effrayé de la gloire et du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. Tout me lasse : je remorque avec peine

1. *Mémoires*, IX.

mon ennui tous les jours, et je vais partout bâillant ma vie[1]. »

Avec ce tempérament, le sentiment aigu qu'il en a, et des suites qu'il engendre, comment Chateaubriand n'aurait-il pas cette défiance de soi qui s'appelle la timidité, et cette réserve vis-à-vis des autres qui naturellement en découle? La timidité en pareil cas paraît justifiée ; mais, ne le fût-elle pas, Chateaubriand l'éprouverait encore ; car il ne l'a pas, parce qu'il sent qu'il doit l'avoir, il l'a naturellement, et il l'aurait encore, quand il voudrait ne pas l'avoir, et chercherait à s'en défendre. Il ne se fait pas, de sa timidité, un mérite ; il ne s'en vante pas, il ne se la reproche pas non plus ; il la constate comme un fait naturel, comme une fatalité. Il voit le tort qu'elle lui a fait et devait lui faire ; il comprend que des hommes d'un tempérament différent l'aient mal jugé.

« Je ne me fais pas une vertu de ma circonspection invincible autant qu'involontaire ; si elle n'est pas une fausseté, elle en a l'apparence ; elle n'est pas en harmonie avec des natures plus heureuses, plus aimables, plus faciles, plus naïves, plus abondantes, plus communicatives que la mienne[2]. »

On ne saurait mieux conclure, et sur un mot plus juste.

La timidité de Chateaubriand, si elle n'est pas la maladie de René, est liée du moins à cette maladie, en est une forme et un symptôme.

1. *Mémoires*, II.
2. *Ibid.*, III.

CHAPITRE IV

STENDHAL et MÉRIMÉE

I. — Stendhal est timide par nature, par instabilité d'humeur et complexité de goûts. Il a une âme jeune, ardente, une impressionnabilité d'enfant. Il n'apprécie rien tant que le *naturel* : son idéal serait de suivre toujours ses inspirations ou impulsions spontanées, le *premier mouvement* : mais la timidité s'y oppose ; il faut donc vaincre sa timidité. Deux sens du mot *naturel* : 1° le naturel, c'est d'être soi dans ses bons moments ; 2° d'être soi sous tous les aspects et avec toutes les contradictions de sa nature changeante. Dans le premier sens, être soi, ce sera s'affranchir de toute gêne, de toute contrainte, fuir les ennuyeux, ceux qui déplaisent ou à qui on risque de déplaire, fuir les gens polis, cérémonieux, solennels, consentir à paraître romanesque et même ridicule, pour suivre les élans d'une sensibilité généreuse, ardente et folle, comme *Fabrice del Dongo*. Dans le deuxième sens, être soi, ce sera se défier de ses emballements, s'appliquer à n'être point dupe, se montrer plus fort que les autres, ne pas les craindre, les mépriser, se défier d'eux, les prendre comme ils sont, ménager leur vanité, avoir du bon sens, avoir du caractère, c'est-à-dire du sang-froid, suppléer au sentiment qui manque par la résolution de faire son *devoir*, c'est-à-dire de suivre son intérêt ; en un mot, c'est ne pas se trahir, s'annihiler soi-même par timidité, c'est se conduire comme *Julien Sorel*.

Stendhal, c'est à la fois Fabrice et Julien Sorel, c'est le timide qui triomphe toujours de sa timidité, soit que le *sentiment* chez lui l'emporte, soi que le *devoir* y supplée, le devoir au sens stendhalien du mot.

Le cas Stendhal expliqué par la timidité (G. Rageot). Opposition entre le caractère de l'homme et le caractère de l'œuvre. Stendhal est timide, en amour, — devant l'action, — devant la renommée. Il s'intéresse à ce qui lui manque et se fait le peintre de l'énergie.

II. — Mérimée se ferme et se déguise par timidité. Il se raidit contre l'émotion qu'il épouve par ménagement pour la sensibilité des autres, par pudeur, par orgueil, enfin par système. Il dénature ses sentiments par la violence qu'il leur fait subir. Il paraît blasé, cynique, alors qu'il était, au fond, et se montrait, dans l'intimité, sentimental et tendre.

I. — *Stendhal.*

Stendhal s'est appliqué à se connaître en vue de se rendre maître de sa nature et de se corriger de ses défauts, particulièrement de sa timidité. Il part donc de cette question :

« Quel homme suis-je ? En vérité, dit-il, je n'en sais rien[1]. » Mais d'où vient qu'il s'échappe ainsi à lui-même ? Selon nous, c'est qu'il n'est rien à fond, qu'il n'a que des modalités changeantes et contraires. La complexité, les antinomies de sa nature font son tourment ; il en prend conscience et devient timide.

La timidité, chez lui, procède du tempérament ; l'éducation l'a développée, non créée. Dans une autre famille, dans un autre milieu, sa sensibilité eût été touchée à vif, exaspérée, froissée, se fût changée en une humeur farouche, sauvage, en une instinctive méfiance. Ni son père, ni sa tante Sophie, ni les gens de Grenoble ne sont spécialement responsables

1. *Souvenirs d'égotisme,* p. 2.

de sa timidité, quoiqu'il s'en prenne à eux de tant d'injustes humiliations qu'il a subies et de nobles sentiments qu'il a refoulés.

Stendhal est timide parce qu'il ne sait pas ce qu'il veut vraiment. Sa timidité est défiance de lui-même, de sa propre nature ; il ne sait ni prévoir, ni régler et diriger ses mouvements ; il vit dans l'attente inquiète des sautes de son humeur, dans la crainte des mauvais tours qu'elle peut lui jouer. Aussi aspire-t-il à se connaître, parce qu'il croit, s'il se connaissait, qu'il arriverait à se dominer et qu'il ne lui manquerait plus rien alors pour être heureux[1]. Mais, pour se connaître, il faudrait *être*, et il n'*est* pas, il *devient*. Aussi aspire-t-il à se faire, à se constituer un caractère ; mais là encore il échoue ; son idéal change sans cesse ; tout le tente, l'attire, mais bientôt le déçoit. Il ne sait pas se fixer. Voilà le secret de sa maladie.

Cette maladie même, il l'ignore. S'il la connaissait, il pourrait en guérir, ou au moins s'y résigner, en prendre son parti. Il est destiné à en souffrir, et il en souffre d'autant plus qu'il la connaît moins. Ce n'est pas qu'il manque à l'analyser ; au contraire, il la scrute sans cesse, mais il ne fait ainsi que l'entretenir, la retourner en tous sens, l'aviver et l'enfoncer en lui plus avant. La timidité est un supplice, et le timide est, à lui-même, son bourreau.

Passons en revue ses aspirations. Nous verrons qu'elles se contredisent et se combattent et que

1. « *Nosce te ipsum*. Je crois avec Tracy et la Grèce que c'est le chemin du bonheur. Mon moyen, c'est ce *Journal*. » — « Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour moi. » (*Journal*. p. 388, 389.)

chacune d'elles, prise en soi et à part, est vaine, inconsistante et condamnée d'avance à un échec certain.

Stendhal est l'homme de tous les contrastes. Ainsi il est simple, naturel, enthousiaste, naïf, et il est compliqué, raffiné, retors, desséché, blasé. Aucune de ses formes ne l'exprime et cependant il est tout entier en chacune; aucune ne le satisfait, et cependant, au moment où il en revêt une, il s'y complaît entièrement.

Etudions-le sous ces aspects divers. Reprenons, un à un, tous ces traits.

Il est naïf et spontané, tout au sentiment présent ou, comme il dit, à la « sensation ». « J'ai toujours plus *senti* que *perçu*, ce qui me rend neuf comme un enfant[1]. » Une âme d'enfant, voilà ce que Stendhal s'est toujours attribué et ce qu'un de ses récents critiques, M. Léon Blum, lui a aussi reconnu. Il a, de l'enfant, l'impressionnabilité impétueuse, étourdie et naïve; il en a les élans inconsidérés et un peu fous, l'enthousiasme débordant, l'ardeur indiscrète. Il décrit à merveille cette forme de sensibilité; il la retrouve, il la rend avec bonheur, il en donne l'illusion, par exemple, quand il dit :

« J'étais bien enfant dans ce temps-là; j'étais tout âme; je ne concevais pas la vanité... Je me bourrais de café, je ne comptais, pour heureux, que les instants d'érectisme moral. Cela tendait, je pense, à me faire devenir fou[2]. »

Il écrit au même temps dans son *Journal* :

1. *Journal*, p. 202.
2. *Ibid.*, p. 288.

« Je me couche en bénissant le Ciel d'avoir une âme qui sent tant [1]. »

Il revient sans cesse sur sa sensibilité :

« J'étais constamment, profondément ému.

« La moindre chose m'émeut, me fait venir les larmes aux yeux ; sans cesse la *sensation* l'emporte sur la perception...

« Je me crois extrêmement sensible ; c'est là le *trait marquant*. Cette sensibilité est portée à des excès qui, racontés, seraient inintelligibles à tout autre qu'à Félix [2]. »

Ce n'est pas seulement sur la vivacité et la chaleur de ses sentiments que Stendhal insiste, c'est encore sur leur qualité : élévation, noblesse d'âme, sincérité absolue, fierté, tels seraient les traits de sa sensibilité, qui sont aussi ceux de l'enfance ou de la jeunesse.

Toutefois, par cela seul qu'il relève ainsi sa facilité à s'attendrir et la bonté de son cœur, Stendhal ne manque-t-il pas à cette naïveté et sensibilité d'enfant qu'il prétend être sa marque ? N'est-il pas contradictoire qu'il mette tant d'esprit à analyser ainsi son « âme » ? Ce qui nous rend suspects ses « souvenirs d'égotisme », c'est qu'ils sont, chez lui, le point de départ ou l'occasion d'une théorie ; c'est que la réflexion s'y ajoute, les raffine, les transforme.

Ainsi il est bien vrai que Stendhal est un émotif, un tendre, un enthousiaste, d'un mot, un jeune ; mais il est vrai aussi qu'il tient la jeunesse d'âme pour

1. *Journal*, p. 210.
2. *Vie de Henri Brulard*, II, 88 ; *Journal*, 173-174, 420-421.

une qualité précieuse, qu'il s'en fait une grâce, une parure, qu'il songe à en tirer parti ou, mieux, qu'il la cultive en lui, qu'il s'applique à l'acquérir et à la garder.

C'est ce que j'appellerai sa prétention au naturel. Le naturel n'est pas seulement, chez Stendhal, une disposition, un état d'esprit ; c'est une marotte, un idéal dont il s'enchante, un modèle qu'il se trace à lui-même, qu'il se propose de suivre et de réaliser. Mais le mot *naturel* demande explication. Stendhal n'arrive pas à le définir nettement. Etre naturel, c'est être soi-même. Peut-on, dès lors, proposer cela comme une règle à observer, ou doit-on le poser simplement comme un fait, qui ne peut manquer de se produire ? En d'autres termes, est-on naturellement soi-même ou doit-on s'appliquer à le devenir ? Cette embarrassante question peut être ramenée à une autre : Etre soi-même, est-ce être l'homme d'instinct ou de premier mouvement ? Est-ce se conduire avec réflexion ou par raison ? Stendhal semble adopter d'abord la première hypothèse, mais il n'est pas sûr, comme on verra, qu'il s'y tienne et la suive jusqu'au bout.

En tout cas, on peut se demander s'il est dans son caractère de suivre son premier mouvement ou s'il le suit parce qu'il s'est persuadé qu'il est bien de le suivre. Il est certain que, s'il est naturellement lui-même, il l'est aussi volontairement, systématiquement et par principes. La réflexion, chez lui, s'ajoute à la nature et la confirme ; il n'y a point là de contradiction.

Etre naturel, ce sera donc, selon Stendhal, suivre son instinct, en sachant, par surcroît, que c'est

là la sagesse. De là ces règles, ce programme :

« Dire tout bonnement ce qui me viendra ; le dire simplement et sans aucune prétention...

« Ne pas me donner le temps de la réflexion : si je le prends, je suis perdu.

« Exécuter une chose, pendant que j'en suis amoureux ; sans amour je ne vaux rien[1]. »

L'art, le grand art, tend à s'effacer, à disparaître : la réflexion ne doit que préparer les voies au naturel, à l'inspiration. C'est ce qui apparaît dans l'esprit de société, dans la conversation.

« Rien d'agréable au fond, à mes yeux, que l'esprit *naturel*, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation... Voulez-vous donc avoir de l'esprit? (Apprenez tous les esprits appris, pratiquez-les pour avoir le droit de les mépriser), travaillez votre caractère et dites, dans chaque circonstance, ce que vous penserez. Voilà le véritable esprit, celui qu'eut Matta (des *Mémoires* de Grammont), à ce qu'il paraît, celui de La Fontaine et, à ma connaissance, celui de Marigner.

« ... Ce genre d'esprit est invisible aux sots; il faut avoir une âme très sensible ou infiniment d'esprit soi-même pour le sentir[2]. »

Est-il besoin de remarquer qu'être naturel, c'est cesser d'être timide ? Tout homme serait lui-même s'il n'était empêché, par la crainte des autres, de se montrer tel qu'il est. La timidité est le grand, le seul obstacle à l'éclosion du moi. « Etre naturel, ou être soi-même » n'est donc pas un précepte vain et

1. *Journal*, pp. 77, 296, 422.
2. *Ibid.*, p. 204.

inutile ; il faut lui donner ce sens précis : « Vaincre sa timidité. » C'est ce que Stendhal dit nettement : me défaire « de ma timidité, chose absolument nécessaire pour que je paraisse moi-même ; jusque-là on verra un être gouverné et factice qui est presque entièrement l'opposé de celui qu'il cache[1] ».

Mais que faut-il pour être naturel ? Se persuader qu'on n'a pas à redouter de l'être. Autrement dit, il suffit, pour vaincre sa timidité, de faire appel à la réflexion et au raisonnement pour se démontrer qu'on est fort, par cela seul qu'on croit l'être, ou plutôt qu'on se rend fort par la croyance en sa force. Ne pas s'effrayer, par avance, du parti à prendre, se fier à l'inspiration du moment, c'est ce qui s'appelle être naturel ou n'être pas timide.

« Je sens que, dans les choses de ma vie où je sens ma force, je suis disposé à ne point prendre de parti d'avance. Je suis sûr que, dans la circonstance, je ferai ce qu'il y aura de mieux.

« Je suis d'avis que c'est là le caractère de la force, parce que, dans les choses où je suis faible, je n'ai jamais fait assez de résolutions d'avance.

« Je suis donc d'avis que le caractère de la force est de se f... de tout et d'aller de l'avant[2]. »

Est-ce à dire qu'il suffit de se croire fort pour l'être ? Non ; la théorie de l'idée-force ou de l'illusion bienfaisante est étrangère à Stendhal, mais il s'agit, selon lui, d'opposer à l'illusion désastreuse du timide, qui se défie de lui-même et doute de ses forces, avant de les avoir essayées, un acte de foi en soi-même légitime, fondé, qui est, en même temps,

1. *Journal*, p. 117.
2. *Ibid.*, p. 228.

un acte de courage, et qui appelle le succès. Ne pas se soustraire au risque, consentir à courir sa chance, se faire crédit à soi-même et ne pas s'annihiler par un excès de prudence, de réserve, voilà le programme de Stendhal. Il ne faut pas dire qu'il consiste à combattre l'illusion du timide par une autre illusion; il fait, au contraire, exclusivement appel au sang-froid et à la raison.

Le secret, pour n'être pas timide, est donc d'être naturel ou de se laisser aller à sa nature. Faut-il entendre par là qu'on puisse et qu'on doive s'abandonner à tous ses mouvements, suivre toutes ses impulsions, même contraires? Stendhal n'est pas loin de le penser. Le naturel, à ses yeux, est la grâce souveraine ; il s'impose à tous, en toutes circonstances ; il lui suffit de se montrer, pour se faire accepter, quel qu'il soit. Il a toutes les vertus ; il dispense de toute autre qualité. C'est ainsi qu'il est, chez la comtesse Pietranera, qui possède toutes les qualités, la qualité supérieure :

« Sa beauté est son moindre charme : où trouver ailleurs cette âme toujours sincère, qui jamais n'agit avec prudence, qui se livre tout entière à l'impression du moment, qui ne demande qu'à être entraînée par quelque objet nouveau? (*La Chartreuse de Parme.*)

Il suffirait donc d'être naturel, c'est-à-dire d'être soi-même, quel qu'on fût d'ailleurs, pour être d'abord content de soi, pour se rendre ensuite digne de la sympathie des autres, *a fortiori* pour n'avoir pas à redouter leur présence, à être intimidé par eux.

Mais est-il vrai que, pour se faire bien voir, il

suffit de se montrer tel qu'on est? Quand Stendhal prétend que le naturel est le charme souverain, auquel personne ne résiste, ou il a en vue la sensibilité naïve, expansive, pouvant revêtir toutes les formes, même brutale, grossière, et qui serait tenue seulement d'être vraie, ou il entend, sans le dire, la sensibilité prise dans ses bons moments, dans ses inspirations heureuses, en un mot, une sensibilité de choix.

Or la timidité, croyons-nous, a précisément pour cause une sensibilité impulsive, fougueuse, incapable de contenir son élan, en même temps diverse, subtile et nuancée, mécontente d'elle-même, parce qu'elle se critique et se juge, toujours inquiète et préoccupée de retenir l'expression de ses mouvements intempestifs et fâcheux. Quand donc le timide veut se vaincre et s'exhorte, s'applique à être naturel, c'est-à-dire à se laisser aller à ses mouvements spontanés, c'est qu'il a foi alors en ses mouvements, qu'il les croit heureux, et non pas seulement qu'il se sent emporté par eux, enclin à les suivre. Le « naturel » doit être conçu, par suite, comme un état, non pas constant, mais accidentel, bien plus, exceptionnel, un état de grâce, si on peut dire.

Le timide, en vertu de son tempérament, passe par des états contraires : il a de bons et de mauvais moments, il oscille de l'exaltation à la dépression ; la cyclothymie est la forme de sa sensibilité. Etre naturel, pour lui, ce sera donc se montrer exclusivement l'homme des bons moments.

Stendhal paraît l'entendre autrement : être naturel, pour lui, c'est se montrer tel qu'on est, c'est-à-dire soi-même, à chaque moment. Mais nous allons

voir qu'en fait, les deux sens du mot « naturel » se sont présentés successivement à son esprit, et qu'il a varié dans son opinion, hésité entre eux.

En effet, longtemps, pendant toute sa jeunesse, Stendhal eut pour maxime de ne pas forcer son talent, tourmenter sa Minerve, mais d'attendre, pour écrire ou pour faire quoi que ce soit, que le moment fût venu, qu'il se sentît en verve. Sa timidité consistait donc en ceci : n'être jamais prêt à agir, s'en croire incapable et remettre à plus tard :

« Pour écrire, j'attendais toujours, dit-il, le moment du génie. Je n'ai été corrigé de cette manie que bien tard... Cette sottise a beaucoup nui à la quantité de mes travaux[1]. »

A l'époque dont il parle, Stendhal se donnait l'illusion de croire qu'il assurait la réussite de ses projets, en ne précipitant rien, en se réservant pour « le grand jour », dont le timide toujours attend la venue. Plus tard il reconnut que c'est une faiblesse d'attendre ainsi le moment favorable, qu'il faut, au contraire, saisir le moment qui passe et se le rendre, — à tout prix, — favorable.

Quand il change ainsi d'opinion et semble se contredire, Stendhal reste pourtant fidèle à son caractère : il fait la part de ses faiblesses, il s'y prête, il s'y accommode ; il renonce à se montrer sous son plus beau jour et dans ses moments glorieux ; il lui suffit d'être tel qu'il est, ou le mieux qu'il puisse être, à chaque moment ; il consent, en un mot, à faire la monnaie de son esprit, de son caractère, au lieu de réunir et de dépenser en une fois la somme totale qu'ils représentent.

1. *Vie de Henri Brulard*, I, p. 203.

Un des préceptes du beylisme est que chacun est et doit accepter d'être un Protée, un être à changements et à facettes :

« L'homme du meilleur esprit est inégal ; il entre en verve, mais il en sort ; alors, (s') il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer, — ses plus grands efforts ne seraient que des réminiscences, — ni à plaire par des traits brillants — il serait gauche. *Il doit alors conformer sa parade, son maintien, ses propos à l'état où il se sent.* Ce jour-là il doit aller voir des hommes ou des femmes de sa connaissance qu'il sait aimer la tranquillité et le genre uni[1]... »

Ainsi donc, après s'être placé dans une attitude intransigeante, après avoir dit : « Je ne serai rien plutôt que d'être inférieur à moi-même », le timide paraît se départir de sa raideur ; il se soumet, s'adapte aux circonstances et consent à se montrer dans son « à tous les jours », pour parler comme Montaigne. Il ne modifie pas pourtant, autant qu'il semble, son point de vue, sa conception première, il ne passe pas de l'absolu au relatif : il prétend toujours être lui-même, l'homme de son caractère, en se tenant à son rang, à sa place, à savoir celle que lui assigne, que lui impose ou que lui dicte son inspiration ou son humeur changeante.

Mais il va plus loin encore et finalement s'avise qu'il y a deux façons d'être soi-même : l'une, qui est de se laisser aller à sa nature ou de la suivre, l'autre, qui est de la dominer ou de la faire ; l'une,

1. *Journal*, p. 10. Le texte porte : *alors il est sage*. Mais il est clair que la phrase n'a pas de sens, si l'on n'ajoute *s'* comme je le propose ici, et si l'on ne change la ponctuation.

qui est de respecter le jaillissement spontané, l'expression naïve de ses sentiments, l'autre, qui est de se surveiller, de se contraindre, de se rendre maître de soi et de tous ses mouvements. Poussons à l'extrême ces deux tendances ; nous dirons que le timide a le choix entre rester un naïf ou devenir un roué. Nous allons voir qu'en fait il ne choisit pas et qu'il est tour à tour ou tout ensemble l'un et l'autre.

Stendhal, en particulier, est cet être double et contradictoire, qui s'est peint lui-même, sous les traits de Fabrice del Dongo et de Julien Sorel, qui, ne pouvant être le premier de ces personnages, se rabat sur le second, ou plutôt qui alterne entre les deux et, quand il joue l'un, laisse encore percer l'autre. On peut se représenter sa vie comme une lutte contre la timidité, laquelle refoule en lui une sensibilité naturellement vive, ardente, portée à l'enthousiasme, mais aussi ombrageuse, irritable, facile à froisser. Cette sensibilité heurtée, méconnue, se retourne contre elle-même, se dépite, se dessèche et s'aigrit d'autant plus que, dans sa forme première, elle s'est montrée plus confiante et plus naïve. De là, le passage de l'enthousiasme débordant ou de « l'espagnolisme » à la sécheresse voulue, non sans retour de l'une à l'autre. Stendhal a dit de lui-même :

« Je suis vif, passionné, fou, sincère à l'excès en amitié et en amour jusqu'au premier froid.

« Alors, de la folie de seize ans je passe, en un clin d'œil, au machiavélisme de cinquante et, au bout de huit jours, il n'y a plus rien que glace fondante, froid parfait[1]. »

1. *Souvenirs d'égotisme,* ch. VIII, p. 89.

C'est dans ses lettres à sa sœur Pauline qu'il se livre le plus complètement et se définit le mieux : il s'y montre tout ensemble féru de beaux sentiments et railleur, sceptique, résolu, dans la vie, à n'être point dupe. N'être point dupe ! Ce sera à la fin sa préoccupation dominante. Dominante, non pourtant exclusive. Stendhal n'arrivera jamais à tuer entièrement en lui le vieil homme : l'être confiant. Il se fera plus noir qu'il n'est ; il voudra donner le change, il prendra les apparences du blasé, tout en restant, au fond, un sentimental et un tendre. Edouard Rod a bien démêlé cette complication.

Stendhal, dit-il, « voulait *paraître* sec, c'est vrai ; pour y parvenir, il se fit un masque d'ironie, d'âpreté, d'égoïsme, il se ceignit d'une cuirasse d' « homme fort », de roué, dont il laisse rarement voir les défauts. Mais en même temps, il entendait conserver toute sa sensibilité, il la soignait, il la ménageait, il en était fier : à chaque instant il s'élève contre les préjugés, les habitudes, les exigences de la vie civilisée qui émoussent et refrènent la passion, contre la France et Paris qui l'ignorent, contre le XIXe siècle qui ne lui est pas propice. En revanche, il l'admire et il l'exalte partout où il la trouve ; c'est parce que la passion y est libre qu'il aime tant l'Italie [1]. »

Mérimée, de même, avait dit déjà :

« M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle : l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce mal-

1. E. Rod, *Stendhal*, p. 56.

heur. De là cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble[1]. »

Nous allons étudier les deux aspects de la timidité de Stendhal, mais nous remonterons d'abord à l'origine de cette timidité, nous en suivrons l'évolution, nous passerons en revue les différentes causes auxquelles lui-même l'attribue, en allant des causes extérieures et superficielles aux causes intimes et profondes.

Stendhal a une impressionnabilité ou nervosité extrême qui revêt toutes les formes et se manifeste à propos de tout et de rien. Il est surtout irritable, facile à choquer et ne sait rien supporter de ce qui lui déplaît : « Ce qui ne fait qu'effleurer les autres, dit-il, me blesse jusqu'au sang. » Ses antipathies sont aussi imprévues que vives : ainsi il n'aime pas les airs guindés, mais il s'offense des propos trop libres, quand ils sont en français et que ce n'est pas lui qui les tient. « J'adore ce genre de conversation en italien, dit-il,... (mais) j'ai en horreur les propos libertins français ; le mélange de l'esprit à l'émotion crispe mon âme, comme le liége que coupe un couteau offense mon oreille. »

Il semble difficile de dire ce qu'il aime et n'aime pas. Pourtant on peut établir au moins quelles sont ses antipathies et, parmi celles-ci, démêler les plus caractéristiques. Il ne supporte aucune gêne, mais la gêne qui lui est le plus insupportable, c'est l'ennui.

1. P. Mérimée, *H. B.*

« L'esprit indépendant ou, si l'on veut, vagabond de Beyle se refusait, dit Mérimée, à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme... Ses jugements sur les hommes et les choses lui étaient dictés, le plus souvent, par le souvenir de l'ennui ou du plaisir qu'il en avait éprouvé. Il ne pouvait endurer l'ennui... Il n'est sorte d'exagération que sa mauvaise humeur ne lui suggérât contre les livres ou les gens qui avaient eu le malheur de le faire bâiller. »

Dans « les réunions intimes et peu nombreuses,... entouré d'amis,... il s'abandonnait à toute la gaîté de son caractère. Toujours en verve, parfois un peu fou, voire même inconvenant, il faisait rire... » Mais « la présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps passé à bâiller ne se retrouve plus [1]. »

Il comprenait, parmi les ennuyeux, tous ceux qui n'étaient pas à son ton et troublaient le cours de ses pensées ou de ses rêveries.

« Une rêverie tendre en 1821 et plus tard philosophique et mélancolique... est devenue pour moi un si grand plaisir que, quand un ami m'aborde, je donnerais un boulet pour qu'il ne m'adressât pas la parole. La vue seule de quelqu'un que je connais me contrarie. Quand je vois un tel être de loin et qu'il faut que je pense à le saluer, cela me contrarie cinquante pas à l'avance. »

1. P. Mérimée, *H. B.*

Il était loin d'être insociable, mais il lui fallait des sociétés à son goût, à son heure :

« J'adore rencontrer des amis le soir en société, le samedi chez M. Cuvier, le dimanche chez M. de Tracy, le mardi chez Mme Ancelot, le mercredi chez le baron Gérard, etc.[1]. »

Enfin il était, comme il l'a dit de Fabrice, « un de ces cœurs de fabrique trop fine qui ont besoin de l'amitié de ce qui les entoure ». Désireux de plaire, tourmenté de la crainte de déplaire, il n'avait jamais et ne pouvait avoir l'esprit en repos, d'autant qu'il jugeait les autres aussi impressionnables, aussi faciles à indisposer que lui-même et qu'il avait conscience d'être trop différent d'eux, je ne dis pas pour leur plaire, mais pour ne pas les choquer. De là une raison trop fondée d'être timide. Mais il était timide aussi sans raison, par accès ou par crises de faiblesse nerveuse. Il était donc toujours et partout au supplice.

« Au collège, dit-il, j'étais timide envers le professeur ; un mot de reproche contenu et dit par hasard par ce petit bourgeois pédant avec un accent juste me faisait venir les larmes aux yeux. A Paris, dans le salon des Daru, je n'ouvrais pas la bouche. Je mourais de contrainte, de désappointement, de mécontentement de moi-même[2]. »

Stendhal se rendait compte de son trouble et y ajoutait en en prenant conscience, en l'analysant, en se l'expliquant à lui-même.

Il le rapportait à trois causes principales : à son

1. *Souvenirs d'égotisme*, ch. V, p. 34.
2. *Vie de Henri Brulard*, I, p. 148 ; II, p. 108.

ignorance de la politesse, à son manque d'argent et à ce qu'il appelait son « espagnolisme », c'est-à-dire à l'exaltation de ses sentiments, à son esprit romanesque, gâté par les lectures, à son imagination échauffée.

Sur le chapitre de la politesse, Stendhal, — comme tous les timides, La Rochefoucauld, Rousseau, par exemple, — s'étend longuement et à maintes reprises tant dans ses romans que dans ses écrits autobiographiques (*Souvenirs d'égotisme*, *Journal*, *Vie de Henri Brulard*). Il semble que la politesse ait été son tourment, sa bête noire.

« Le Dauphinois timide et vaniteux, dit François de Nion (*Préface* du *Journal*), est visiblement gêné dans ce monde divers (de l'époque napoléonienne) ; il y cherche sa place, se préoccupe de sa tenue ; il éprouve un certain malaise, qu'il semble avoir gardé toute sa vie, à entrer dans un salon ; tout au moins songe-t-il à la manière dont il y entrera. Ces hésitations, ces craintes, ce sont exactement les émotions hargneuses de Julien Sorel à ses premiers pas dans le salon du marquis de la Môle. »

Stendhal avoue sa gaucherie ; l'usage lui manque et les moyens d'y suppléer.

« Je manque d'imagination sur tout ce qui est de politesse... ; les trois quarts du temps, j'ignore les usages et ne trouve rien d'aimable.

« La quantité de personnes auxquelles il fallait demander de leurs nouvelles en entrant dans un salon me décourageait tout à fait.

« En ce temps-là, j'étais gauche à plaisir et même un peu en ce temps-ci[1]. »

1. *Souvenirs d'égotisme*, ch. V, p. 47, 48.

Bien plus, le mot politesse résume tout ce qui est antipathique à Stendhal : la froideur, la gêne, la contrainte, l'hypocrisie, le manque de naturel.

« Le genre poli, cérémonieux, accomplissant scrupuleusement toutes les convenances, me glace, dit-il, et me réduit au silence. Pour peu qu'on y ajoute la nuance religieuse et la déclamation sur les grands principes de la morale, je suis mort. »

Les gens qui le mettent le plus mal à l'aise sont les personnages graves, solennels, à qui un surcroît de politesse est due ; tel M. Daru :

« Le seul aspect d'un personnage si imposant et qui faisait trembler tout le monde devant lui, à commencer par sa femme et son fils aîné, me parlant tête-à-tête et la porte fermée, me mettait dans l'impossibilité de dire deux mots de suite. Je vois aujourd'hui que cette figure de M. Daru père, avec un œil un peu de travers, était exactement pour moi

« *Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.*

« Ne pas la voir était le plus grand bonheur qu'elle pût me donner [1]. »

Cependant Stendhal a beau s'en défendre, la politesse lui impose, quand ce ne serait que comme un art qui le dépasse, auquel il désespère d'atteindre. De plus, alors qu'il juge la politesse, qu'il sent combien elle est extérieure, vaine et méprisable, il ne laisse pas de reconnaître qu'elle classe les gens autrement et mieux, je veux dire plus sûrement, que des qualités plus fondamentales et plus réelles, comme l'intelligence, le talent ou le

1. *Vie de Henri Brulard*, II, 108.

courage, et qu'ainsi elle est une marque de supériorité que les esprits les plus libres de préjugés jalousent, en dépit qu'ils en aient, et échangeraient volontiers contre un mérite plus grand et des qualités plus solides. Stendhal a beau dire encore que la politesse ôte à l'esprit ses grâces et rend tous les hommes pareils, solennels et guindés [1], il s'incline à la fin sous son joug et en reconnaît la nécessité : il conclut, comme Pascal, qu'il faut avoir sa « pensée de derrière » et parler comme le peuple. Son dernier mot sera : « Ne laissons pas prendre aux autres une supériorité sur nous, même apparente ; acquérons l'usage du monde, sans lequel on n'est rien. »

S'il y a de l'exagération et un peu d'enfantillage dans les tirades de Stendhal contre la politesse, il y en a plus encore dans son éternel refrain : « Ah ! si j'étais riche ! » Il croit que l'argent lui donnerait l'assurance, la confiance qui lui manquent, lui procurerait, avec les avantages matériels, les vertus morales qui assurent le succès.

« Un habit et de l'argent !... Il me faut ça, à moi, pour n'être pas timide, et la timidité paralyse tous mes moyens.

« Mon peu d'assurance vient de l'habitude où je suis de manquer d'argent.

« Quand j'en manque, je suis timide partout ; comme j'en manque souvent, cette mauvaise dispo-

1. Voir *Journal*, p. 332 : « Tout le monde fait de la dignité dans ce pays... Cela m'ennuie et surtout dans les jeunes. Les écureuils, un jour, renoncèrent à leurs grâces et à folâtrer sur les branches des arbres : ils descendirent à terre et prirent la démarche grave des moutons qu'ils voyaient paître. En Angleterre, on écrit que le bon ton est à Paris et ici, pour être bien, il faut avoir l'air froid et impassible d'un Anglais. »

sition de tirer des raisons d'être timide de tout ce que je vois, est devenue presque une habitude pour moi.

« Il faut absolument m'en guérir, le meilleur moyen serait d'être assez riche pour porter, pendant un an au moins, chaque jour, cent louis en or sur moi. Ce poids continuel, que je saurais être d'or, détruirait la racine du mal... [1]. »

L'argent serait donc un talisman. Si Stendhal a eu de l'aplomb, a montré de l'esprit en telle circonstance, c'est qu'il était en fonds, qu'il était bien mis ; il ne lui en fallait pas plus pour être lui-même et se montrer dans son beau jour.

« Jamais je n'ai été si brillant ni si bien rempli mon rôle. J'étais en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit (bronze cannelle), une cravate très bien mise, un jabot superbe. »

On lui fit compliment sur sa tenue.

« J'y répondis avec une gaîté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême [2]. »

Dans ses romans, Stendhal multiplie les traits de ce genre : Julien Sorel souffre de ses habits grossiers, mal coupés, à son arrivée chez Mme de Renal. Le luxe qui l'entoure l'éblouit moins qu'il ne l'humilie, ne le couvre de confusion.

« Il avait peur de Mme de Renal à cause de sa robe si jolie. »

A l'hôtel de la Môle, il serait à l'aise sans les splendeurs du mobilier.

« Il eût joui de tout son sang-froid si la salle à manger eût été meublée avec moins de magnificence.

1. *Journal*, p. 117, 332, 57.
2. *Ibid.*, p. 175.

C'étaient dans le fait deux glaces, de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait quelquefois son interlocuteur..., qui lui imposaient encore. »

A ces détails, où se complaît l'imagination de Stendhal, on peut juger de la force des impressions réelles qu'ont faites sur lui les humiliations extérieures. En fait, on sait combien il a désiré la richesse et en a voulu à son père de l'avoir empêché, par avarice, de tenir son rang. Toutefois, s'il a envisagé la richesse comme un moyen de se guérir de la timidité, il n'ignorait pas combien ce moyen ne peut être qu'accessoire et indirect.

La timidité, en effet, a des causes plus profondes, toutes morales et internes. Elle est une forme du sentir. Stendhal se rend compte que ce qui l'isole des autres, ce qui l'en fait méconnaître, ce qui le met lui-même mal à l'aise avec eux, c'est son humeur, qu'il ne saurait contraindre, ce sont ses sentiments dont il ne veut rien retrancher, et que, le voulût-il, il ne saurait dissimuler.

Il a un goût, un besoin de sincérité absolue. « Avant tout, je veux être vrai[1] », dit-il. La vérité qu'il poursuit est la vérité psychologique. Il en pousse si loin le culte que toute passion, même basse ou mesquine, est, je ne dis pas excusée, mais justifiée à ses yeux, par cela seul qu'elle jaillit du fond humain et rend un son vrai, et inversement, que les maximes morales les plus hautes lui sont suspectes, si elles semblent venir d'un système, non du cœur, et sonnent creux.

1. *Souvenirs d'égotisme*, ch. V, p. 52.

Si Stendhal s'est épris de l'Italie, la regarde comme sa patrie morale et s'intitule *Beyle Milanais*, c'est que l'Italie est le seul pays où un homme passionné n'est jamais ridicule, c'est qu'il y règne une liberté de mœurs et d'opinion, autorisant l'expression de tout sentiment vrai, excluant l'hypocrisie. Dans cette espèce de géographie morale que Stendhal a fondée, l'Italie et l'Espagne s'opposent à la France, où l'esprit de société fait sentir aux individus le despotisme le plus dur, où il leur impose toutes les contraintes, celle de l'opinion et des préjugés, celle de la mode, du bon goût et des convenances, où il écrase et fait périr sous le ridicule tous ceux qui s'écartent de quelqu'une des conventions établies. En Italie, la plante humaine produit et étale librement sa beauté et ses laideurs, ses parfums et ses poisons, ses vertus et ses vices. En France, on s'offusquerait de cette luxuriance; on refoule d'abord tous les sentiments bas, ou plutôt on en retient l'expression, on les couvre du masque de l'hypocrisie; puis on s'en prend aux sentiments naturels, comme l'amour, on ne les tolère que sous une forme consacrée et admise; enfin on sourit, on s'offense des sentiments nobles, généreux, chevaleresques, comme empreints d'exagération, contraires au bon goût. En un mot, qu'on ne soit qu'un pauvre homme ou qu'on soit un héros, on craint et on a lieu de craindre, en France, d'être ridicule en suivant son caractère. Le malheur de Stendhal est donc de vivre en France, d'être sensible au ridicule et de s'y voir exposé par sa passion du vrai, son espagnolisme, sa pudeur instinctive, son tour d'esprit romanesque.

Ce qu'il appelle son « espagnolisme », c'est d'abord une aversion profonde et hautaine pour tout ce qui est bas ou simplement vulgaire.

« J'étais fou, dit-il ; mon horreur pour le vil allait jusqu'à la passion, au lieu de m'en excuser, comme je fais aujourd'hui.

« J'avais une horreur presque hydrophobique à l'aspect de tout être grossier. La conversation d'un gros marchand de province grossier m'hébétait et me rendait malheureux pour tout le reste de la journée, par exemple le riche marchand Charles Durand, de Grenoble, qui me parlait avec amitié[1]... »

Stendhal sent bien qu'un esprit supérieur et une belle âme, professant ce dédain à l'égard des natures moyennes et communes, encourront à leur tour le dédain de ces dernières, et auront à souffrir d'être raillés pour la noblesse même des sentiments dont ils ont la fierté et l'orgueil. Il dira que la supériorité morale est celle qu'il faut se faire pardonner le plus, le plus dissimuler. De là une timidité particulière à laquelle il donne le nom de pudeur dans les sentiments.

« Je suis comme une femme honnête qui se ferait fille ; j'ai besoin de vaincre à chaque instant cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi[2]. »

Il rougit de ce qu'il y a de meilleur en lui, il craint de le montrer, justement parce que c'est ce à quoi il tient le plus, et sur quoi il entend le moins raillerie.

1. *Souvenirs d'égotisme*, V, p. 34 ; VIII, p. 67.
2. *Ibid.*, VIII, p. 91.

Peut-être cette supériorité morale, que Stendhal s'attribue, serait-elle moins farouche, si elle était plus sûre d'elle-même, si elle n'avait pas besoin d'être confirmée par la sympathie d'autrui. Les passions dont on se pique le plus ne sont-elles pas souvent les plus superficielles, les moins personnelles, les plus promptes à passer et les plus suspectes d'exagération puérile? Qui peut répondre de ses propres sentiments, quand il est, comme Stendhal, de nature impressionnable et changeante et traite d'illusions ses sentiments d'autrefois ?

« J'étais trop sujet à respecter dans ma jeunesse. Quand mon imagination s'emparait d'un homme, je restais stupide devant lui : j'adorais ses défauts...

« Ayant une imagination très sympathique, je lisais la description bien faite du caractère d'un guerrier, je me croyais appelé à la guerre... Lisais-je Retz? J'étais conspirateur. Saint-Simon? Courtisan ambitieux. Tout cela est mauvais[1]. »

Avec une tête si prête à se monter, qui se gave de romans et s'en grise, comment ne paraîtrait-on pas aux autres, romanesque et un peu fou ; comment ne le serait-on pas à ses propres yeux : comment, dès lors, ne serait-on pas timide, si la timidité est précisément une défiance de soi et une crainte de déplaire, tirée de la nature des sentiments qu'on éprouve, de la conscience qu'on a que ces sentiments ne sauraient, en raison de leur caractère personnel, singulier et à part, trouver un écho sympathique dans l'âme des autres ?

1. *Souvenirs d'égotisme*, ch. IV, p. 31. — *Correspondance*, t. I, p. 204.

Le timide, par définition, est et se sent, d'une part, étranger à la vie, de l'autre, incapable de faire accepter sa vie.

« Je n'avais jamais vu le monde, dit Stendhal, pas le plus petit bout; mais, en revanche j'avais senti tous les romans possibles et entre autres l'*Héloïse*. Je crois que dans ce temps j'avais lu les *Liaisons dangereuses* et j'y cherchais des émotions[1]. »

Avoir ainsi les idées les plus fausses du monde et de la vie, le sentir vaguement ou plutôt le savoir fort bien, mais n'en pas convenir, même avec soi, s'entêter dans ces idées, vouloir qu'elles soient vraies et déclarer fausses les idées contraires, voilà l'état d'âme du timide orgueilleux et romanesque, à la façon de Rousseau, de Stendhal et de tant d'autres.

La timidité, ainsi définie, offre cette particularité de n'être point tenue pour une infirmité et une disgrâce, mais d'être regardée comme une faiblesse touchante, ou mieux comme une distinction morale, puisqu'elle est liée à la délicatesse et à la noblesse de sentiments. Il s'ensuit qu'elle se complaît en elle-même et ne veut pas guérir. Le timide peut souffrir de son caractère, en déplorer les effets ; il ne voudrait pas, pour tous les succès du monde, devenir un effronté, c'est-à-dire un goujat. Stendhal se démontre ainsi qu'il ne doit pas éprouver de la « jalousie » pour les caractères *forward* :

« Je jouis par la sensibilité ; tout ce que je fais volontairement tend à augmenter cette sensibilité,

1. *Journal*, p. 392.

c'est le genre opposé au caractère de Machiavel B... par exemple.

« J'ai donc tort de sentir quelque jalousie des succès que je ne voudrais pas, à charge de prendre le caractère qui les procure...

« Il est clair que Machiavel B... ne se serait pas conduit comme moi auprès de Marie, hier. Mais eût-il eu le plaisir que m'ont donné ses regards et ses moindres actions ?

«... Une sensibilité qui tient au bon goût m'empêchait de prendre le temps au collet.

« J'ai trop de sensibilité pour avoir jamais de talent dans l'art de Lovelace[1]. »

Sachons gré à Stendhal et faisons-lui honneur de penser et de sentir ainsi. Certes, il lui arrivera de tenir le langage contraire et de se poser en roué, mais ce ne sera que momentanément et par accès. Dans sa « chasse au bonheur », la timidité a été pour lui l'ennemie ; cependant il va jusqu'à se réconcilier avec elle, en tant qu'elle fait partie de sa nature, qu'elle est sa forme de sentir et qu'il ne pourrait s'en défaire qu'au prix d'une lâcheté, en reniant son caractère, son idéal, c'est-à-dire sa notion même du bonheur. Il sent bien qu'il ne serait plus lui-même s'il cessait d'être timide, s'il n'avait plus cette naïveté, cette spontanéité et ce trouble des émotions, dont est faite la sensibilité des jeunes. Témoin cette épigraphe qu'il donne à un chapitre de *Le Rouge et le Noir* :

« Souvenir ridicule et touchant ! Le premier salon où, à dix-huit ans, l'on a paru seul et sans appui !

1. *Journal*, p. 65-68.

Le regard d'une femme suffisait pour m'intimider. Plus je voulais plaire, plus je devenais gauche. Je me faisais, de tout, les idées les plus fausses : ou je me livrais sans motifs ou je voyais dans un homme un ennemi, parce qu'il m'avait regardé d'un air grave. Mais alors, au milieu des plus affreux tourments de la timidité, qu'un beau jour était beau ! » (Kant.)

La timidité ainsi se confond avec la jeunesse et se fait regretter comme elle ; elle est, comme elle, en dépit de tout, un charme ; on en sourit, mais on l'interprète comme l'indice d'une belle âme, on y compatit, on l'aime.

De là ce paradoxe: la timidité gagne les cœurs, peut être un attrait. Julien Sorel n'est jamais plus séduisant que quand il croit ne pas l'être, que la timidité le fige et l'anéantit.

« C'était précisément comme jeune ouvrier, rougissant jusqu'au blanc des yeux, arrêté à la porte de la maison et n'osant sonner, que Mme de Renal se le figurait avec le plus de charme. » (*Le Rouge et le Noir*, ch. XIII.)

« Il fut gauche et s'exagéra sa gaucherie. Mme de Rénal la lui pardonna bien vite. Elle y vit l'effet d'une candeur charmante. » (Ch. XIV.)

La timidité est si peu nuisible qu'il peut être habile de la laisser paraître. Ainsi, dans la *Chartreuse de Parme*, le comte Mosca, amoureux de Mme Pietranera, devient timide comme un enfant et n'ose entrer dans sa loge au théâtre. Enfin il se décide:

« Et, profitant, en homme d'esprit, de l'accident qui lui arrivait, il ne chercha point du tout à montrer de l'aisance ou à faire de l'esprit en se jetant dans

quelque récit plaisant; il eut le courage d'être timide, il employa son esprit à laisser entrevoir son trouble sans être ridicule. »

C'est le comble de l'art, en effet, de se montrer vrai à ce point. S'avouer timide, c'est triompher de la timidité : laisser voir ses ridicules, c'est ne plus être ridicule. Ainsi Julien Sorel remporte un succès à l'hôtel de la Môle en racontant avec naturel ses mésaventures de cavalier novice.

Non seulement la timidité ne fait pas toujours tort, mais encore elle n'est pas en soi un pur tourment. Elle a ses répits ; elle triomphe d'elle-même, et ses triomphes sont une joie enivrante. Stendhal nous montre Julien Sorel « avec le sourire caressant de la timidité heureuse ».

Il se peint lui-même avec attendrissement tel qu'il fut « à Milan, dans les mois qui suivirent la bataille de Marengo : dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu ». Jamais il ne fut plus heureux qu'à ce moment. Il avait dix-huit ans ; il manquait d'argent, il n'avait « qu'un habit, quelquefois un peu décousu par-ci, par-là » ; il ignorait tout du monde et de la vie ; il était sans préjugés, il ne croyait pas à la vertu des femmes ; il s'était épris de Mme P..., mais fût mort plutôt que de déclarer sa flamme :

« N'étant de rien à Milan, chez M. et Mme P..., et ayant trop d'orgueil pour faire des avances, je passais mes journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie.

« Je voyais les autres réussir, faire des choses que je sentais pouvoir faire mieux ; ils étaient heureux, avaient des maîtresses. Je ne me remuais point. J'attendais de quelque hasard romanesque comme

le brisement d'une voiture, etc., que le sort fît connaître mon cœur par quelque âme sensible. »

Que ne fût-il pas devenu, s'il eût alors rencontré ce sort dont il se sentait digne, s'il eût eu des maîtresses, comme les autres! Mais

« personne n'eut pitié de moi et ne me secourut d'un conseil charitable...

« Si j'eusse eu un ami, il m'eût mis dans les bras d'une femme. Heureux, j'aurais été charmant, non pas par la figure assurément et par les manières, mais, par le cœur, j'eusse pu être charmant pour une âme sensible ; elle eût trouvé en moi une âme romaine pour les choses étrangères à l'amour ; elle eût eu le plaisir de former les manières de son amant, qui se sont formées depuis, à force d'être heurtées par l'expérience, et pas trop mal.

« J'ai aimé depuis, et vivement ; mais quelle différence de ce que j'ai senti dans la rue *Sainte* à ce que j'eusse éprouvé lorsque je logeais à la *Casa Bovara sul Corso di porta Orientale* !

« Certainement, si j'eusse été aimé à Milan, mon caractère serait très différent. Je serais beaucoup plus homme à femmes et je n'aurais pas ce culot de sensibilité *che piu servir mi pel arte*...

« Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passés en Italie, sans femmes, sous ce climat, à cette époque de ma vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui, aujourd'hui, à vingt-huit ans, me fait sentir tout et dans les moindres détails, fait que je pourrais dicter cinquante pages d'observations d'artiste sur le passage des montagnes en deçà d'Izèle, par exemple.

« Je compare cette sensibilité actuelle à une liqueur qui suffit pour pénétrer dans les plus petites veines, d'un coup que l'on injecte. Elle suffit à tout, abonde partout.

« A la grâce près, j'étais donc à Milan, en 1800, je crois, dans la position de Chérubin, mais probablement la grâce me manquait tout à fait [1]. »

Il y a pour tout homme, dans la vie, un moment culminant, unique, un état qu'il ne dépasse point et dont il ne peut que déchoir, celui qu'il regrettera toujours par la suite et dont il restera à jamais « marqué » ; c'est ce qu'Amiel a appelé la « minute florale ». Ce moment fut, pour Rousseau, l'arrivée aux Charmettes » ; pour Stendhal, l'entrée et le séjour à Milan, après Marengo. Pour tous deux, il est cette aube de la vie, cette heure délicieuse de l'adolescence, où le cœur se fond de tendresse, brûle d'enthousiasme, est dévoré de désirs ardents et fous, mais où rien n'aboutit, tout se passe à attendre de grands événements qui n'arrivent point, parce que la timidité suspend, à elle seule, toute action, frappe l'âme, en apparence, de paralysie et de stupeur, mais prolonge l'enchantement du rêve, développe et aiguise la sensibilité. La timidité de Beyle, comme celle de Rousseau, est d'ailleurs spéciale ; elle est voisine de l'effronterie et du libertinage, légèrement vicieuse c'est celle de Chérubin. Stendhal sera toute sa vie le polisson timide qu'il était à dix-huit ans, possédé d'une ardeur de vivre qui n'est jamais satisfaite, parce qu'elle ne se satisfait qu'en imagination et qu'une honte invisible en arrête les effets. Mais il a bien com-

1. *Journal*, p. 392 et seq.

pris que cette timidité, qui fait son tourment, est le fond de son caractère et la forme de sa sensibilité ; il ne souhaite donc pas qu'elle disparaisse, mais seulement s'atténue et laisse voir alors son caractère vrai, ou plutôt idéal, celui qu'il a voulu se donner et qu'il définit ainsi :

« Dès que j'aurai corrigé mon caractère mélancolique par mauvaise habitude et par engouement de Rousseau, j'en aurai, j'espère, un très aimable : *la gaîté du meilleur goût sur un fond très tendre*[1]. »

Le *Beyle Milanais*, c'est Fabrice del Dongo. Il a toutes les qualités et tous les dons : la jeunesse, la bonté, la bravoure, l'éloquence, l'esprit, la disposition à la tendresse ; il traverse la débauche à la recherche de l'amour ; il aime, il se fait aimer ; il n'a aucune hypocrisie, il est sceptique à l'égard de la religion, de la politique, de toutes les conventions qui en imposent aux hommes, mais il est humain, généreux et bon.

Mais Fabrice n'est pas tout Stendhal ; c'est le Stendhal sympathique ; il y en a un autre, déplaisant, cynique, qui s'incarne en Julien Sorel. Fabrice est l'ange, Julien le démon, et les deux font une seule et même personne.

Il faut se souvenir que Stendhal est du XVIIIe siècle et de l'école de Rousseau ; pour lui, la sensibilité est le principe de toutes les vertus, ou plutôt la seule vertu ; l'esprit ou la raison est l'instrument de tous les vices, la source de toutes les perversions, de toutes les duplicités. Fabrice, c'est donc le cœur de Stendhal foncièrement bon, généreux. Julien,

1. *Journal*, p. 287.

c'est son esprit clair, froid, incisif, terrible et dangereux.

Quand sa sensibilité l'abandonne, Stendhal est livré aux ressources diaboliques de son esprit. Dans l'ardeur de la passion, il est noble, généreux ; à l'état froid, raisonnable, il n'a en vue que son intérêt, il devient un calculateur cynique. Dans le premier cas, sa timidité lui apparaît comme la rançon d'une sensibilité ardente, tendre, délicate et nuancée ; dans le second, elle n'est plus pour lui qu'une duperie, qu'une gêne qu'il ne veut pas subir.

Or c'est sous ce dernier aspect que Stendhal, je ne dis pas : est le plus vrai, mais se montre le plus souvent à nous. Il se donne pour premier devoir de se défaire de sa timidité. Il écrit de même à sa sœur Pauline : Pour être aimable, « il faut d'abord acquérir l'extrême assurance, sans laquelle on n'est rien que gauche ».

Mais ce programme, comment le réaliser? Puisque la timidité est défiance irraisonnée et dépréciation de soi-même, il faut lui donner pour contrepoids le dédain des autres, reposant sur l'expérience et fondé en raison. « Toutes les fois que la timidité te prend à la gorge [1], écrit H. Beyle à Pauline, songe » que ces gens qui t'intimident, tu perces à jour leur sottise. Julien Sorel, de même, s'applique à découvrir le faible des gens ; quand il trouve une raison de les mépriser, il devient « maître de lui », il ne les craint plus. « Depuis le séminaire, il mettait les hommes au pis et se laissait difficilement intimider par eux. »

S'exciter au juste mépris des autres pour se

1. *Correspondance*, I, p. 183.

guérir de la manie de se mépriser trop soi-même, cela peut paraître immoral ; mais il n'y a point, ici du moins, d'injustice commise, puisqu'il s'agit uniquement de remettre chacun au rang qui lui est dû, et de plus on sait que la notion de la moralité, — justice à part, — est étrangère à l'esprit de Stendhal ou plutôt n'est, à ses yeux, qu'un préjugé.

Au fond, le seul remède à la timidité est de raisonner juste, de voir clair en soi-même et dans les autres, de ne point se faire d'idées fausses et romanesques.

Il faut s'appliquer d'abord à connaître les hommes et les accepter tels qu'ils sont : il faut se défier d'eux sans le laisser voir, ménager leur vanité, leur épargner l'ennui.

La défiance est une timidité raisonnée. Stendhal l'érigeait en principe[1], la pratiquait pour son compte et la poussait fort loin.

« Il avait pris l'habitude bizarre, dit Mérimée, de s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salon. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé : César Bombet, Cotonet, etc. ; il la datait d'*Abeille*, au lieu de Civita-Vecchia, et souvent la commentait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies grèges et les ai emmagasinées en attendant leur embarquement ». Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état

1. « Il faut être très défiant, le commun des hommes le mérite, mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance. » (*Journal*, p. 9.)

de deviner le sens quand elles remontaient à quelques jours. »

Le goût du mystère et des complications, du raffinement dans le mystère, apparaît de même dans ses romans, contribue à en rendre l'intrigue laborieuse.

Mais la défiance n'est que le commencement de la sagesse. Celle-ci se fonde sur l'observation psychologique. « Si je veux réussir dans la société, je dois analyser tout ce qui s'y fait. Je trouverai alors » que le premier mobile des hommes est la vanité. D'où il suit qu'il faut s'effacer pour leur plaire, éviter de se distinguer.

« Quand on a le malheur de ne pas ressembler à la majorité des hommes, il faut les regarder comme des gens qu'on a mortellement offensés et qui ne vous souffrent que parce qu'ils ignorent l'offense que vous leur avez faite : un mot, un rien peut vous trahir [1]. »

Ne pas attirer l'attention, se rendre semblable aux autres, « ne jamais parler de soi forme presque tout l'homme aimable ». Il suit de là qu'il ne faut pas chercher à briller, à avoir de l'esprit, à « faire l'olibrius et le marquis de comédie ». On offusque ainsi les autres, on leur porte ombrage, et de plus on manque à les observer. « Cette maudite manie de briller fait que je m'occupe plus de laisser de moi une profonde impression que de deviner les autres [2]. » Un autre écueil à éviter est le pédantisme, lequel consiste à s'appesantir sur les choses, à se

1. *Correspondance*, I, p. 313.
2. *Journal*, p. 34.

livrer à des réflexions profondes, hors de saison. Stendhal écrit : « Me corriger du pédantisme... Le nôtre est, je crois, de philosopher à perte de vue à propos de la moindre bagatelle[1]. » L'esprit et le pédantisme, la légèreté brillante et la profondeur de pensée ont ceci de commun d'être une singularité, une distinction, donc d'attirer sur soi l'attention, de ne pas ménager l'amour-propre des autres. Le pédantisme offre, en outre, cette particularité aggravante d'inspirer l'ennui.

Or, si le fond de l'homme est la vanité, sa maladie incurable est l'ennui. Il faut, sinon le sauver de cette maladie, au moins y apporter du soulagement et des remèdes : la société n'a pas d'autre objet.

« Ceux avec qui nous vivons nous regardent comme des remèdes contre l'ennui, maladie de laquelle personne n'est exempt. Ce principe, avec celui de la liaison des idées, est la base de la politesse[2]. »

Nous touchons ici le fond de la théorie de Stendhal : la conduite à tenir dans la vie sociale a ses règles, qu'il ne s'agit que d'établir et de suivre. Avec du bon sens et du caractère, on ne peut manquer d'être heureux. Tout homme qui se plaint de sa destinée n'est qu'un étourdi et un sot, ou qu'un faible et un lâche. Quand on connaît, d'une part, son caractère, de l'autre, celui des autres hommes, quand on a par ailleurs une notion exacte, je ne dis pas des *devoirs*, mais des *relations* sociales, il ne s'agit que de raisonner juste, que de régler ses désirs sur ce qu'on peut attendre et obtenir de soi,

1. *Journal*, p. 53.
2. *Ibid.*

des autres et de la vie. De là le rôle capital, dans les choses humaines, du « bon sens », de la raison et du raisonnement, qu'il plaît à Stendhal d'appeler en style condillacien « la liaison des idées ».

Mais qu'est-ce que le bon sens ? Car ce mot est compromis par l'usage. On l'a justement en horreur, quand il désigne la platitude de sentiment et l'esprit terre à terre.

« Longtemps le *bon sens* a été en disgrâce chez moi, et il faut avouer que j'étais aussi en disgrâce chez lui. Si j'eusse connu les Italiens, le bon sens et la sagacité eussent été en grand honneur chez moi et non les synonymes de froideur et de faiblesse de sentiment[1]. »

Nous voilà fixés sur ce que le bon sens n'est pas. Il est encore moins la déclamation morale, l'illusion voulue, systématique, les vaines et creuses songeries. Stendhal s'explique là-dessus avec une parfaite netteté.

« La tristesse de qui ne connaît pas le monde, dit-il, prouve la lâcheté qui désespère de réussir[2]. »

C'est une faiblesse de se laisser aller à la mélancolie et au chagrin, d'incriminer la société, d'accuser le sort, de crier à l'injustice, de débiter des tirades, de prononcer de grands mots.

« Tous les philosophes chagrins : Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël le sont pour n'avoir pas pris le monde du bon côté. C'est un homme qui, fendant une racine de noyer au milieu de la cour, s'efforcerait tout le matin de faire entrer son coin par le gros bout, ne parviendrait qu'à casser sa

1. *Journal*, p. 405.
2. *Ibid.*, p. 303.

masse et, sur le midi, dégoûté de ses efforts, irait pleurer dans un coin de la cour ; bientôt il s'exalterait la tête, se mettrait à croire qu'il y a de l'honneur à être malheureux et, de suite, qu'il est excessivement malheureux... Les malheureux de ce genre, dans le monde, ne sont que des sots ; les trois quarts de nos mélancolies ne sont que des sottises [1]. »

Ces sots, qui se complaisent en leur sottise, qui se font de leur faiblesse une attitude élégante, ont l'esprit gâté par les déclamations ; ils s'éprennent de la vertu décrite dans les livres et « se figurent le monde d'après ces images grossières ». Telle est « la mélancolie des âmes sensibles... voilà, dit Stendhal, mon plus grand défaut ».

Mais il se corrige de ce défaut par la réflexion et le bon sens, par le regard franc et assuré qu'il jette sur le monde, par le courage avec lequel il affronte la vérité et repousse l'illusion, par la loyauté, en un mot, et la pénétration de son esprit. Il se sépare de son maître Rousseau et élève contre lui, plus généralement, contre tout idéalisme faux, toute philosophie d'école, tout « pédantisme », son propre système, qui n'est qu'une notation exacte des faits, qu'un réalisme.

« Je lisais les *Confessions* de Rousseau il y a huit jours. C'est uniquement faute de deux ou trois principes de beylisme qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines : crac, les devoirs de l'ami-

1. *Correspondance*, I, 193.

tié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans; il cherche à cela une explication noire. Le beylisme lui eût dit : « Deux corps se rapprochent; il naît de la chaleur et une fermentation, mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. ». Saisis-tu mon idée? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce corrégienne que la moindre pédanterie détruit[1]. »

Appliquons ceci à la timidité : La timidité est un défaut qu'il ne faut pas magnifier, ériger en vertu, lui donnant pour origine et pour causes une conception trop haute de la vie, un caractère trop fier, une sensibilité trop vive. La timidité, de son vrai nom, est une faiblesse d'esprit et de volonté : on *doit* en guérir, si on prend les moyens pour cela, si on remet les choses au point, si on écarte les illusions qui l'engendrent, la trop haute estime des autres, le trop grand mépris de soi, les superstitions et les préjugés, moraux et autres. L'originalité de Stendhal comme timide est d'être un timide qui ne s'écoute pas, qui se juge et qui est résolu à se défaire d'une infirmité, considérée par lui comme un obstacle au bonheur.

C'est en amour, c'est dans la relation des sexes, que la timidité est le pire danger, et Stendhal, toute sa vie, fit figure d'amoureux, fut amoureux de l'amour. C'est donc dans sa conduite ou dans ses théories sur la conduite à tenir envers les femmes que nous devons étudier et que nous découvrirons le mieux la lutte qu'il a entreprise contre sa timi-

1. *Correspondance*, I, 385 : *A sa sœur Pauline.*

dité et la victoire qu'il a remportée sur son caractère.

Il y a, en amour, les heureux et les habiles, ceux à qui le succès vient tout seul et ceux qui le cherchent et l'obtiennent à force d'adresse et de sang-froid. Stendhal est de ces derniers. Il ne compte point, pour être aimé, sur son mérite, sur la faveur du ciel, sur ses beaux sentiments, mais sur son caractère, sa décision et ses actes.

La timidité, en amour, consiste à se monter la tête, à s'enivrer de désirs platoniques, romanesques et vains, comme si on renonçait à être aimé ou si on comptait, pour l'être, sur la seule vertu de l'amour, sur la pureté et l'ardeur des beaux sentiments. Ce sentimentalisme, qui n'agit point ou qui se dépense en pure perte, cette exaltation à la Rousseau, ces châteaux en Espagne, tout cela est bon « pour le cabinet », mais point dans le monde. Ce n'est pas assez d'avoir « la force des passions pour soi », il ne faut pas se croire « bien fort parce qu'on est passionné », mais il faut avoir du « caractère », c'est-à-dire « faire ce qu'on a résolu de faire, soutenu ou non par la passion[1] ».

Montrer du caractère, c'est faire, de sang-froid, ce que la passion conseillerait de faire, prendre les intérêts et jouer le jeu de la passion, et c'est ce que Stendhal appelle le « devoir ». Le mot est étrange, paradoxal et semble employé par bravade quand il s'applique au machiavélisme du roué; il est juste pourtant. Le timide, en effet, se *doit* à lui-même de ne pas succomber à sa faiblesse, de ne pas trahir ses

1. *Journal*, p. 296 et suiv.

intérêts. Puisque, sous le coup de la passion, il perd la tête et n'agit point, il faut qu'il agisse par raison, quand il est de sang-froid, et prenne alors le parti que lui dicterait la passion. Telle est, en toute circonstance, la conduite de Julien Sorel : il ne suit pas ses impulsions, au moment même, mais il les exécute après coup, de sens rassis; toutes ses audaces sont réfléchies.

« Ainsi, dans les premiers temps de son amour pour Mme de Renal, « il eut sur-le-champ l'idée de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée ; un instant après il se dit : *Il y aurait de la lâcheté à moi* de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un ouvrier à peine arraché à la scie ». Après des « débats intérieurs », il « osa prendre la main de Mme de Renal et la porter à ses lèvres ».

Une autre fois, « un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec délices du plaisir de bien parler et à des femmes jeunes; en gesticulant, il toucha la main de Mme de Renal, qui était appuyée sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

« Cette main se retira bien vite ; mais Julien pensa qu'il était de son *devoir* d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. *L'idée d'un devoir à accomplir* et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur. »

Il ne veut pas subir cette déchéance ; il surmontera cet état d'indifférence, « ce froid timide », cette

« liquéfaction des solides », cette faiblesse, qui le prend tout d'un coup, et il forme dès maintenant le projet d'exécuter, le lendemain, de sang-froid, l'idée qui lui est venue. Le moment venu, il se faisait une violence telle que sa voix en était « altérée ».

« Indigné de sa lâcheté, (il) se dit : Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire, ou je monterai chez moi pour me brûler la cervelle.

« ... Comme le coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de Mme de Renal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut saisi de la froideur glaciale de cette main ; il la serrait avec une force convulsive ; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta... Il avait fait son *devoir*, et un *devoir héroïque*. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma dans sa chambre. »

Julien a le goût malsain de ces étranges manœuvres. C'est ainsi encore qu'à la faveur de la nuit il couvre de baisers la main de Mme de Renal, en présence de son mari. La violence qu'il se fait, le risque qu'il court le grisent, lui donnent l'illusion d'être un héros. Enfin le succès qu'il obtient ainsi le persuade qu'il *doit* suivre la voie où il s'est engagé.

Mme de Renal lui ayant serré la main, Julien se dit :

« Cette femme ne peut plus me mépriser ; dans ce cas, je *dois* être sensible à sa beauté, *je me dois à moi-même* d'être son amant. »

Singulière acception du mot *devoir* ! Voilà, certes, une morale d'exception. En effet, le timide ne fait rien comme les autres. Il déclare son amour quand il ne le ressent pas. C'est que, quand il le ressent, il est incapable de l'exprimer. Faut-il l'accuser de feindre et de mentir, lorsqu'il traduit des sentiments qu'il n'a plus ou qu'il n'a pas encore, mais qu'il voudrait retrouver ou qu'il est disposé à avoir, et est résolu à se donner ? Il faut bien qu'il force son caractère et aide la destinée ; il n'a pas d'autre moyen de se faire, comme on dit, justice et de vivre sa vie ; il ne dispose que d'une volonté explosive, procédant par coups de tête, par bonds raisonnés. Le simple instinct de conservation, érigé par lui en devoir personnel, l'oblige ou plutôt le condamne à ces feintes, à cette attitude hypocrite.

La psychologie du timide fournit la preuve et donne l'explication de sa duplicité. Mais nous avons vu, d'autre part, qu'il se pique avant tout de sincérité et de loyauté dans les sentiments. Comment expliquer cette contradiction ? Il suffit peut-être de la constater, de la mettre à son actif. Toutefois, quand il s'agit de Beyle, on peut essayer, sinon de résoudre, au moins de réduire les contradictions. Le beylisme est un système qui se tient ou se donne comme tel.

L'idée dominante de Beyle est qu'il ne doit pas se laisser effacer, anéantir par la timidité, qu'il doit se faire sa place dans le monde et s'y mettre à son rang. Il se croit en droit d'user pour cela de tous les moyens ; il préviendra ou réparera donc tous les torts que la timidité peut lui causer, il fera violence à son caractère, il vaincra l'indifférence ou la mauvaise volonté des autres à son égard.

Mais, préoccupé de ce qu'il se doit à lui-même, n'oublie-t-il pas ce qu'il doit aux autres? Ne s'attire-t-il pas ainsi cette réputation de roué, d'homme blasé, dont il eut à souffrir et dont il lui arrive de se plaindre? Reconnaissons qu'il a, en fait, l'immoralisme du XVIIIe siècle; ce qu'on appelle pudeur, vertu chez la femme, n'est à ses yeux que préjugé; il a trop de clairvoyance, une pénétration trop aiguë pour ne pas démêler dans les relations sociales, dans les mœurs et les actions des hommes, le mobile secret de l'intérêt; il exprime, d'autre part, trop nettement sa pensée pour ne pas choquer ceux qui ont peur des mots. Aussi son ironie paraît déplacée, ses plaisanteries, de mauvais goût, ses théories, scandaleuses.

Toutefois son immoralité prétendue peut être regardée comme une moralité profonde: Stendhal dresse contre la convention la vérité des mœurs. De plus, il y a dans son attitude de l'exagération, du parti pris. Il se fait plus noir qu'il n'est, il force ses effets, il s'abandonne à son humeur. Enfin, outre que la misanthropie n'est jamais chez lui qu'un amour déçu et aigri, elle ne dure point, mais fait place au sentimentalisme ou à l'espagnolisme. On a parlé de sa crainte d'être dupe; cette crainte n'est si forte que parce qu'elle est fondée; Stendhal est dupe, en effet, de ses propres emballements; il se raidit contre l'émotion, parce qu'il se sent trop prompt à y céder; il se venge sur lui-même de ses erreurs sentimentales; il se défend par l'ironie contre l'attendrissement. Enfin, comme il philosophe, comme il généralise son cas, érige en théorie ses amertumes, ses dégoûts, on le prend au mot, on fait

de lui l'apôtre de l'immoralité et du cynisme, on transforme ses boutades en système. Ainsi on lui fait tort, on le juge sur des apparences.

Deux hommes, à qui on n'en impose point, Mérimée et Sainte-Beuve, ont dit que le fond de Beyle était la « bonne foi ». Personne, dit Mérimée, n'était plus loyal ni d'un commerce « plus sûr ». Sainte-Beuve, qui n'est pas, comme Mérimée, l'ami de Stendhal et qui ne le ménage point, écrit : « Beyle avait au fond une droiture et une sûreté dans les rapports intimes qu'il ne faut jamais oublier de reconnaître quand on lui a dit d'ailleurs ses vérités ».

Cette loyauté foncière de Stendhal, il faut la reconnaître dans sa pensée intime, dans son journal, plus encore dans ses rapports avec ses amis et dans sa conduite envers les autres en général. Peut-être l'explication dernière de la timidité, chez lui, doit-elle être cherchée dans la difficulté d'accorder ce besoin de sincérité et de franchise avec les ménagements qu'on doit aux autres hommes.

Ajoutons que la timidité elle-même, comme ce miroir dont parle Bacon, dénature le caractère, fausse les qualités, les tourne en défauts, les fait rougir d'elles-mêmes, les force à se dissimuler. Pour rétablir la vraie nature morale du timide à travers les déformations qu'elle subit, on doit faire abstraction de ses actes, de ses attitudes, pour ne considérer que lui-même et ses aspirations, et chercher à trouver la loi et le processus des déformations du caractère par la timidité. Cette analyse psychologique, nous avons essayé de montrer qu'elle se rencontre dispersée à travers les différents écrits de

Stendhal, et qu'elle y est plus approfondie, plus précise et poussée plus loin que nulle part ailleurs.

Nous nous sommes servi de l'œuvre de Stendhal pour analyser sa timidité. Sa timidité va maintenant nous servir à définir son œuvre et à expliquer ce que M. Gaston Rageot a appelé le « cas Stendhal », c'est-à-dire l' « opposition presque radicale entre le caractère de l'homme et le caractère de l'œuvre, entre la vie de Stendhal et son idéal, entre sa sensualité et sa théorie de l'énergie : il a vécu d'une manière et écrit d'une autre ».

Ce cas est en réalité plus complexe : c'est celui d'une personnalité mouvante aux aspects divers, dont l'originalité tout ensemble attire et intrigue par les contradictions qu'elle présente et le mystère qu'elle enveloppe. Stendhal est une énigme vivante. Le mot de cette énigme est timidité. M. G. Rageot l'a bien vu :

« Stendhal, dit-il dans une pénétrante étude parue sous le titre *Stendhal peintre d'énergie française*[1], était affligé d'une infirmité morale particulièrement grave : il était timide », d'une timidité « malheureusement portée au comble parce que, naturelle chez lui, elle se trouva fortifiée encore par le régime de vie de son enfance, et surtout parce qu'elle se rencontrait chez un homme qui n'eut d'autre idéal dans la vie que l'amour, l'action et la gloire, trois choses dont chacun sait qu'elles ne se peuvent jamais acquérir que par l'audace. »

La vie familiale développa chez lui le penchant qu'il avait « à se replier sur soi-même et à se con-

1. *Revue de l'Alliance française*, 15 janvier 1921.

tracter ». Jamais « il ne put jouir de la liberté naturelle » à l'enfance, « jamais il ne lui fut permis de fréquenter d'autres enfants ; c'est ainsi qu'il contracta, à l'heure où l'âme ne peut oublier ses premiers froissements, la redoutable habitude de l'isolement ».

De là une « sensibilité timorée » qui le « prédisposait à ressentir l'amour de façon bien particulière » ; il a dit lui-même, pour résumer sa vie sentimentale : « Je n'ai eu que six femmes que j'aie aimées ». Parmi celles-ci, il en est une qui nous fera comprendre toutes les autres, « c'est celle qu'il adora à treize ans, la petite comédienne de Grenoble, Mlle Kably, à laquelle il n'a jamais adressé la parole ; sa seule joie, alors, était de contempler sur l'affiche le nom de la bien-aimée, et, quand il l'avait vu dans un quartier de la ville, il allait dans un autre contempler une seconde affiche. L'un des moments les plus héroïques de sa vie fut celui où il prit la résolution de demander dans quelle rue habitait la jeune comédienne ; un jour il l'aperçut dans le jardin de Grenoble qui venait à lui, par hasard ; il s'enfuit. Ainsi prendra-t-il la fuite presque toute sa vie devant ses grandes amours, mais chaque fois, de même que Mlle Kably avec son petit filet de vinaigre de voix lui révèle la musique, toutes lui révéleront quelque chose de sa sensibilité profonde et douloureuse, et c'est pourquoi il pourra porter sur lui-même ce témoignage sincère : « En somme, j'ai eu très peu de succès, » ou encore : « Il n'est aucune de mes victoires qui m'ait fait autant de plaisir que la moitié seulement du malheur que me causèrent mes défaites.

« Métilde, qui fut sans doute la passion la plus profonde de sa vie, et qu'il aima six ans sans espoir, lui révélera que l'amour est surtout délicieux dans ses commencements, que rien ne vaut le premier serrement de main et lui arracha, lorsqu'elle fut morte, ce cri d'amertume : « Je l'aimais mieux morte qu'infidèle ».

« De même nous le verrons timide devant l'action. Il a été officier, voyageur, consul » ; il pouvait faire tous les métiers, mais il était incapable de se donner à aucun, de s'y fixer. « L'action proprement dite, le fait de se mêler aux hommes, de ne point déplaire, de ne point choquer, d'endurer les préjugés, fut toujours au-dessus de ses forces. » Il ne pouvait acheter sans émotion un petit meuble de 12 francs. « L'activité des démarches, dit-il, pour amasser 10000 francs de rente est impossible pour moi. » C'est que toujours, au milieu de la vie, il reste un contemplatif, un observateur.

« Enfin il ne fut pas moins irrésolu devant la renommée que devant l'action ou l'amour : il fut toujours aussi secret de ses œuvres que de ses liaisons. »

De là, chez lui, cette manie des pseudonymes dont nous avons parlé. Il avait soif de réclame, de publicité, et il craignait de livrer son nom.

Ainsi toujours il apparaît comme « le véritable dilettante », incapable de se donner aux passions qui le possèdent: ambition ou amour.

« Par bonheur », il « possédait un don, l'intelligence ». Sa timidité l'empêche de suivre ses passions ; son intelligence lui permet de s'y intéresser. Sa vie sera donc cérébrale; les mouvements de son cœur remonteront à son cerveau. Un de ses pseudo-

nymes est « curiosité » ; c'est celui qui le peint le mieux, qui le déguise le moins. Sa curiosité « est bien particulière ; c'est une curiosité toute psychologique qui s'applique à lui-même et commence par les mouvements de son propre cœur ; c'est par elle qu'il est arrivé à cette sincérité, à ce naturel, à ce courage, à cette discipline qui lui a permis de corriger ce que la nature avait mis en lui, de décider lui-même de sa vie et de son œuvre, de composer l'une pour compléter l'autre ».

C'est par là qu'il est, au jugement de Taine, le plus grand psychologue du XIXe siècle.

Son intelligence claire, lucide, le préserve du pessimisme et de la mélancolie romantiques. Il demande à la vie tout ce qu'elle peut lui donner ; il s'intéresse à toutes ses formes, aux arts, à la nature, à la société ; mais il ne demande à la vie que ce qu'elle peut lui donner ; « il sait que la nature et l'humanité n'ont point charge de son bonheur, et que c'est à lui seul de s'en soucier » et de le faire. De là son « attitude dans la vie », dans la « chasse au bonheur », « attitude par laquelle il est devenu le chef d'une si longue et si belle postérité spirituelle ».

Il sera l'homme qui se passionne pour tout, sans se laisser accaparer par rien, l' « amateur » en toutes choses, « un amateur en amour, un amateur à l'armée, un amateur dans la diplomatie et aussi un musicien amateur, un critique d'art amateur, un romancier amateur ». Son occupation sera « de sentir et de connaître, de sentir le charme des femmes, de connaître la conduite des hommes dans la chasse au bonheur, — et c'est ainsi que s'est constitué ce mélange de dandy, d'officier, d'artiste,

d'homme du monde, de séducteur, de voyageur, d'humoriste, de touriste, ce que Barbey d'Aurevilly appelait une chimère fabuleuse et qui est simplement le caractère d'un timide très intelligent ».

Dès lors le caractère de Stendhal explique son œuvre par la contradiction même qu'il offre avec elle. Son œuvre est « un correctif ou un complément de sa vie. Il avait été timide, il prêchera l'énergie », en vertu de cette loi d'antithèse ou « d'ironie », comme l'appelle Amiel, qui veut que l'homme aille d'instinct à ce qui lui manque, réagisse contre sa nature, contre ses tendances et se donne, — s'il se connaît et se juge, s'il est doué en outre de volonté et d'énergie, — les qualités que précisément il n'a pas.

II. — *Mérimée.*

Au cas de Stendhal, nous rattacherons celui de Mérimée. L'un complète l'autre. Mérimée et Stendhal sont des esprits de même race, de même tempérament; ils appartiennent à la même génération, ils partagent les mêmes idées; ils furent liés d'amitié, ils agirent fortement l'un sur l'autre. Même libertinage d'esprit, même incrédulité; même générosité de sentiment, même humanité foncière. Il est difficile de rencontrer chez deux hommes plus de traits communs. Tous ces traits dérivent de la timidité. La timidité de l'un pourtant n'est pas celle de l'autre. L'un s'étourdit, se distrait de son mal; l'autre le souffre stoïquement et ne sait que le cacher. Le rapprochement des deux cas en fera mieux sentir la différence.

La timidité a profondément marqué le caractère de Mérimée ; si elle ne l'a pas modifié ou plutôt retourné, elle l'a recouvert, rendu impénétrable. Il n'a point laissé voir ses sentiments, il s'est composé une attitude dont il ne s'est jamais départi.

Il s'est peint lui-même en ces termes dans le personnage de Saint-Clair du *Vase étrusque* :

« Il était né avec un cœur tendre et aimant ; mais, à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier, ambitieux ; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors, il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. »

Sa timidité serait donc une sensibilité refoulée. Mérimée lui donne pour origine une circonstance banale : la raillerie des camarades. Elle serait née, en réalité, d'une de ces douloureuses impressions d'enfance, qu'on juge ridicules, et qui sont tragiques. Ici encore Mérimée a gardé sa réserve ; il n'a pas dit que c'était sa mère qui l'avait dépité, déçu et rendu à jamais défiant, en se jouant de ses sentiments sérieux d'enfant précoce. L'anecdote est célèbre, mais justement et par là même mal fixée. On la rapporte de façons différentes. Taine, qui ne veut qu'en tirer un enseignement ou une leçon, la conte brièvement ainsi :

« *A dix ou douze ans, je crois*, ayant commis quelque faute, il fut grondé très sévèrement et renvoyé du salon ; pleurant, bouleversé, il venait de

fermer la porte lorsqu'il entendit rire ; quelqu'un disait : « Le pauvre enfant ! Il nous croit bien en colère ! » — L'idée d'être dupe le révolta ; il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante et tint parole. [1] »

Le récit de Sainte-Beuve est plus concret, plus précis, visiblement puisé à des sources plus directes :

« Il avait cinq ans, il avait fait quelque faute. Sa mère, qui était occupée à peindre, le mit hors de l'atelier en pénitence et ferma la porte sur lui. A travers cette porte, l'enfant se mit à demander pardon, à promettre de ne plus recommencer, et il employait les tons les plus sérieux et les plus vrais. Elle ne lui répondit pas. Il fit tant qu'il ouvrit la porte et, à genoux, il se traîna vers elle, suppliant toujours et d'un accent si sérieux et dans une attitude si pathétique qu'au moment où il arriva en sa présence, elle ne put s'empêcher de rire. A l'instant il se releva et changea de ton. Eh bien, s'écria-t-il, puisqu'on se moque de moi, je ne demanderai plus jamais pardon !... Ainsi en tout. Comme il vient un moment, et très vite, où les choses vous éclatent de rire au nez, il ne leur demanda plus jamais pardon, en rien, et contracta l'ironie profonde [2]. »

Que ce soit à dix ans ou à cinq ans que Mérimée

1. H. Taine, *Étude sur Mérimée,* en tête des *Lettres à une inconnue.* Paris, 1874.

2. On trouve encore une autre version du même fait dans Haussonville, *Études biographiques,* 1885.

ait pris cette résolution de ne jamais se livrer, que même il l'ait prise exactement à une date donnée, c'est ce qui est douteux. En tout cas, ce ne sont pas les circonstances qui l'ont fait timide ; celles qu'on a dites eussent-elles manqué, d'autres, tôt ou tard, auraient surgi, à la suite desquelles il serait devenu ou plutôt il se serait montré fier, ombrageux, farouche. Sa timidité fut toujours née, mais elle n'aurait pas été ainsi, comme une vocation sentimentale, déterminée par un coup de foudre.

C'est par la transformation radicale qu'elle fait subir à son caractère que la timidité de Mérimée paraît remarquable. « Μέμνησο ἀπιστεῖν (souviens-toi d'être en défiance), telle fut sa devise, dit Taine. Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui ni de soi, agir et écrire comme en la présence perpétuelle d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même ce spectateur, voilà le trait le plus fort qui s'est gravé dans son caractère, pour laisser une empreinte dans toutes les parties de sa vie, de son œuvre et de son talent. » Mais comment en est-il venu là ? Et comment a-t-il pu se maintenir dans cette situation tendue, fausse, paradoxale et violente ? C'est ce qu'il y a intérêt à rechercher.

Dans la forme particulière que revêt la timidité de Mérimée entrent, pour une part, la nature, pour une autre, la volonté. Mérimée est de ceux qui instinctivement se contractent et se ferment sous l'émotion ressentie ; mais il est aussi de ceux qui se font un devoir de rester impassibles, de garder, en toutes circonstances, un front d'airain et de s'interdire

comme vaine, déplacée ou vulgaire, toute expression de leurs sentiments. Il y a, dans la froideur de Mérimée, tout ensemble le recul instinctif du timide et l'attitude orgueilleuse du stoïcien qui se raidit contre l'émotion. En d'autres termes, sa timidité est, d'une part, une réaction nerveuse, de l'autre, une façon d'être voulue, systématique, répondant à une conception particulière de dignité, de point d'honneur.

Étudions-la sous ces deux aspects.

Mérimée est un émotif. J'entends par là qu'il est à la merci de ses nerfs : ainsi il est sujet à des crises d'attendrissement. Cette faiblesse nerveuse, il la redoute, il s'arme contre elle de toute sa volonté ; il paraît la surmonter, il ne laisse pas soupçonner qu'il l'éprouve ; mais parfois elle est trop forte, et il y succombe, à la grande surprise de ceux qui ne connaissaient de lui que les dehors. Il avait, en effet, dit Taine, « l'apparence d'un Anglais », un « air froid, *distant*... Rien qu'à le voir, on sentait en lui le flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise... La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente ; non qu'elle le fût, tout au contraire ; mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître qu'une fois en sa main ils ne se permettent plus un soubresaut. » A le bien prendre, ces dehors froids sont le signe d'une sensibilité, non pas absente, mais douloureuse, qui se contient et se cache. L'indifférence vraie serait, même extérieurement, autre : elle n'aurait point de raideur. Quoi qu'il en soit, chez Mérimée, « il y avait un cœur sous la glace de ces apparences, dit Jules Sandeau [1]... Sa préoccu-

1. Discours de réception à l'Académie.

pation constante était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion ; mais, malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir. »

Témoin ces deux traits, rapportés par Taine :

« A la fin de sa vie, on trouvait chez lui deux vieilles dames anglaises auxquelles il parlait peu et dont il ne semblait pas se soucier beaucoup ; un de mes amis le vit les larmes aux yeux, parce que l'une d'elles était malade. »

Un ami de Mérimée raconte que, dans un voyage en Grèce, à Syra, il vit le convoi d'un enfant :

« Le pauvre petit tout couvert de fleurs, comme en Italie, était porté à visage découvert. Avant de se séparer de lui, les habitants ont pris congé en le baisant au front. Cette cérémonie a été accomplie sans la moindre affectation, avec une simplicité antique... Mon compagnon Mérimée, le dur à cuire, s'est mis à fondre en larmes, ce qui ne m'a pas médiocrement étonné. »

Nous n'avons pas à montrer ici, ce qui d'ailleurs est vrai et ce qu'ont établi tous les biographes de Mérimée, qu'il était né « bon et même tendre » et qu'il fut un ami sûr et dévoué ; ce que nous prétendons, ce que nous voulons remarquer, c'est qu'il avait la sensibilité inquiète et explosive des nerveux, et en particulier qu'il subissait et ressentait trop fortement le contre-coup immédiat des émotions d'autrui. Or c'est en cela que consiste proprement la timidité.

Mérimée était sujet encore à une autre forme d'impressionnabilité nerveuse : il éprouvait cette timidité soudaine, foudroyante, qu'on appelle le trac, soit qu'il eût à parler dans une assemblée

publique, soit qu'il eût à lire un discours à l'Académie.

Il dit d'une séance au Sénat :

« Tout le monde avait un discours rentré qu'il fallait faire sortir. La contagion de l'exemple est si forte que j'ai débité mon *speech* comme une personne naturelle, sans aucune préparation, comme M. Robert-Houdin. J'avais une peur atroce ; mais je l'ai très bien surmontée, en me disant que j'étais en présence de deux cents imbéciles et qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir [1]. »

Faisant allusion à sa réception à l'Académie Française :

« Tout s'est passé, dit-il, mieux que je ne l'espérais. Je me suis trouvé un aplomb rare. Je ne sais si le public a été content de moi, je le suis de lui [2]. »

C'est là l'accent d'un homme délivré d'une corvée et qui s'étonne d'en être quitte à bon compte. Encore ajoute-t-il en post-scriptum à son amie :

« Puisque vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule, tout est bien. Je n'aurais pas été content de vous savoir là, voyant mon habit couleur d'estragon et ma figure *idem*... J'aurais perdu tout mon sang-froid si je vous avais sue là. »

La timidité de Mérimée est donc une surprise des nerfs : mais elle ne laisse pas d'être aussi le fruit d'une expérience amère et désabusée, l'effet d'une réflexion morose, en garde contre le désenchantement. Et il n'y a point là de contradiction. Le timide ne saurait réagir contre sa faiblesse ; quand il essaie de la combattre, il l'aggrave ; quand il en prend conscience, il la juge fondée. Il se persuade

1. *Lettre à une Inconnue*, II, p. 149.
2. *Ibid.*, I, 249.

qu'entre lui et les autres ne saurait s'établir cette sympathie vraie, que Ribot définit « un unisson psychologique ». Trop fier pour bénéficier d'une erreur, il ne veut pas être l'objet d'une sympathie qui s'égare; plutôt que d'être méconnu, il consent à n'être pas connu. Mérimée écrit à une amie :

« Croyez que vous ne saurez jamais tout le bien ni tout le mal qui est en moi. J'ai passé ma vie à être loué pour des qualités que je n'ai pas et calomnié pour des défauts qui ne sont pas les miens. »

Une raison assez noble lui interdit l'expansion : la crainte de blesser, de contrister les autres.

« Je serais désolé d'avoir causé une pensée triste à quelqu'un que j'ai aimé. La seule hypocrisie dont je sois capable, c'est de cacher aux gens que j'aime tout le mal qu'ils me font[1]. »

Mérimée s'appliquera donc à être impénétrable, ce qu'il est déjà par nature. Il ira même jusqu'à se déguiser; il donnera dans le travers commun à tous les timides et qu'il reproche à Beyle : il sera mystificateur, cachottier; comme Beyle, il écrira sous un pseudonyme[2]. Il aura besoin d'un déguisement pour oser être lui-même : sous un nom d'emprunt, il écrit librement, il se laisse aller à sa verve.

Il y a, dans la timidité, des degrés. Tel est timide dans la conversation qui ne l'est pas dans ses lettres, exemple Jacquemont. « Jacquemont, dit Mérimée, ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que par ses amis. Devant une feuille de papier il n'avait pas l'inquiétude de surprendre un

1. *Lettres à une Inconnue*, I, 98.

2. C'est un trait de caractère que Mérimée a lui-même relevé et raillé chez Stendhal. Voir plus haut, p. 145.

sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul il n'avait plus de mauvaise honte. » Mérimée, lui, en avait encore, quand il signait ses écrits. De là le besoin, chez lui, de recourir à un pseudonyme pour avoir toute sa liberté, toute son audace d'écrivain.

Ce goût de mystère, qui revêt ici la forme d'une singularité, d'une manie, se rattache à des principes ou règles de conduite, à un idéal esthétique, moral. La timidité, plus exactement la sensibilité ou impressionnabilité maladive dont elle dérive, est, aux yeux de Mérimée, une faiblesse; il mettra son honneur à la surmonter, tout au moins à en dissimuler les effets; il épargnera aux autres la vue de son infirmité déplaisante, il gardera au cœur sa plaie secrète; il sera stoïque dans son attitude, dans ses sentiments.

« Point d'épanchements, de démonstrations verbeuses, a dit de lui Jules Sandeau; toujours quelque chose de discret, de contenu, de timide, de pudique dans l'expression des sentiments intimes. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse[1]. »

Que cette attitude répondit chez Mérimée à des convictions raisonnées, systématiques, on n'en saurait douter, quand même il n'en eût pas fait l'aveu formel, explicite. Il s'est peint lui-même en faisant le portrait de ses amis Victor Jacquemont, Henri Beyle; il partageait toutes leurs idées, il avait leur forme de sensibilité; il a dit de Beyle: C'est « un homme que j'ai intimement connu et dont les idées

1. *Discours de réception à l'Académie.*

des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes[1] ». Il ne se sépare point d'eux ; il est de leur école, car ils forment une école ou mieux une famille d'esprits. Prenons donc pour lui ce qu'il a dit de Jacquemont :

« C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants. Dans notre jeunesse nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie. Peut-être Victor cédait-il involontairement à cette tendance de sa génération. Je crois pourtant que ses dehors d'insensibilité tenaient moins à une mode qu'à une conviction. Il était stoïcien dans toute la force du terme, non par nature, mais par raisonnement, et, s'il ne niait pas la douleur, il croyait qu'un homme doit toujours trouver en lui la force de la supporter ; en outre, qu'il devait s'exercer sans cesse à se vaincre lui-même. »

Dans ce rôle d'impassible entre une forte dose d'orgueil, de dédain pour les autres. Mais ce dédain n'est pas universel. On distingue entre les personnes : il y a celles avec qui on est à l'aise, on entre en sympathie et même on se met en frais, et celles dont on s'écarte ou qu'on tient à l'écart. Avec les premières on est « aimable et causeur charmant », avec les secondes on se montre « taciturne et distrait ». Ainsi, pour Jacquemont, pour Beyle,

1. *Lettres à une Inconnue,* I, 323.

pour Mérimée, il y avait « deux espèces de gens » : les intimes et la foule, ceux qui leur plaisaient et ceux qui leur déplaisaient, ceux avec qui ils s'amusaient et ceux près desquels ils s'ennuyaient, les gens d'esprit et les sots. Eux-mêmes, auprès des uns et des autres, paraissaient des hommes différents. Ils n'étaient timides, c'est-à-dire figés, hostiles, dédaigneux, qu'auprès des seconds, mais ils l'étaient bien et irrémédiablement, car ils s'entêtaient à l'être.

Ainsi Jacquemont, par ses distractions et ses absences, laissait voir quand les gens l'ennuyaient. « Je n'ai jamais connu personne aussi peu habile que lui, dit Mérimée, à cacher les sentiments qu'il éprouvait. » Ceux qui l'ennuyaient, c'étaient les sots. Il n'avait pour eux ni indulgence ni pitié.

« Beyle, bien que très intolérant lui-même en cette matière, lui reprochait d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. — Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'ils le fassent exprès ? — Je n'en sais rien, dit Jacquemont d'un air farouche. »

Cette boutade n'est que « l'expression exagérée d'une conviction profonde ». Il en faut dire autant des plaisanteries de Beyle, lequel ne pouvait *sentir* les ennuyeux et ne croyait pas, avec eux, avoir à se contraindre, ce qu'il eût été d'ailleurs incapable de faire, car leur présence « le glaçait et le mettait promptement en fuite. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus... L'esprit indépendant ou, si l'on veut, vagabond de Beyle se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas

trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme... Il ne pouvait endurer l'ennui et partageait l'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide. »

Les gens de ce tempérament (et Mérimée en était, et il se définit lui-même, en définissant ses amis) suivent leur premier mouvement et découvrent après coup de bonnes raisons de s'y tenir. Or leur premier mouvement à l'égard des importuns est un mouvement de recul, de répulsion et d'horreur.

Cependant ils ne laissent pas d'être capables de sympathie. Autant ils sont dédaigneux et maussades avec ceux qui leur déplaisent, autant ils déploient de « coquetterie aimable » et se mettent en frais pour leurs familiers et leurs amis. Autant ils sont gênés et insupportables avec les uns, autant ils sont, avec les autres, naturels et exquis. Ils sont donc, suivant les cas, des rabat-joie ou des boute-en-train.

Ainsi :

« Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaîté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres ; car, disait-il, *il faut payer son entrée*. Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant, mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. »

De même Jacquemont était délicieux « avec les

gens qui lui plaisaient. Son procédé, pour plaire, consistait à ne rien cacher de ses idées et de ses sentiments, à être parfaitement naturel. Peu de gens sont insensibles à cette franchise, lorsqu'elle est accompagnée d'un esprit original et d'une solide instruction. »

Il passait, ainsi que Beyle, pour un paradoxal, mais ce qu'on appelait paradoxe chez lui venait d'une liberté d'esprit entière dans la forme et dans le fond. « Le charme de son esprit était précisément de n'être jamais ni cherché ni apprêté. » De même pour Beyle.

« Quelque temps, dit Mérimée, je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère ; aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très naturelles et ses paradoxes, le résultat ordinaire de l'exagération où la contradiction entraîne insensiblement. »

Ainsi il y a deux hommes dans le timide (car c'est de lui qu'il s'agit), et ceux avec qui il se montre gêné ou rogue et déplaisant ne lui pardonnent pas d'être avec d'autres aisé, naturel et charmant. Lui-même s'en veut d'être ainsi et de ne pouvoir être autrement, et il est quelquefois assez injuste pour s'en prendre aux autres des changements de son humeur, dont ils ne sont que l'occasion. Il se fait donc mal voir et il est mécontent de lui-même. Il prend une attitude dont les autres s'offensent et dont il souffre le premier, qu'il lui en coûte de prendre et qu'il lui est cruel de soutenir. C'est ce qu'éprouve le Saint-Clair du *Vase étrusque*, sous les traits duquel Mérimée s'est peint.

« Il put celer aux autres, dit-il, les émotions de son âme trop tendre; mais, en les renfermant en lui-même, il les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant et, dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne. »

De même Mérimée dit de Jacquemont :

« Plus d'une fois j'ai assisté à des combats entre ses nerfs et sa volonté, et je crois que la victoire lui coûtait cher. »

D'une façon générale, le timide est malheureux par la gêne qu'il éprouve et la violence qu'il s'impose pour la surmonter ou seulement pour ne pas la laisser voir. De là son attitude fausse, son affectation, sa pose. La pose, chez Mérimée, c'est-à-dire l'ensemble des moyens détournés, des ruses maladroites, par lesquels il essaie de dissimuler sa timidité ou son embarras, revêt bien des formes : il affecte les manières du dandy, du « sceptique », de l'« homme blasé », mais « le fond de son caractère », c'est « une certaine timidité, une retenue qui perce toujours à travers l'aplomb que lui fait prendre son excessive confiance en son mérite », dit de lui David d'Angers.

La plus forte timidité est celle qui se dissimulera le plus, qui recourra aux pires déguisements, aux plus effroyables audaces, au cynisme le plus révoltant. C'est la raison pour laquelle Mérimée, comme Beyle, ne détestait pas le scandale, « trouvait même un malin plaisir à passer pour un *monstre d'immoralité* ». « La sensibilité, a dit Tourguéneff, était le

vrai fond de son caractère, mais il vivait masqué. » Il était sentimental, comme le prouvent les *Lettres à une Inconnue*, et il paraissait et voulait paraître froid, ironique et railleur. Il était délicat et raffiné, et il se montrait brutal, grossier et cynique.

On l'a donc mal jugé, mais n'était-il pas cependant à quelque degré le personnage qu'il affichait ? Pourquoi, demande Augustin Filon, le « Mérimée intime » et caché serait-il plus vrai que le « Mérimée extérieur, visible » ? Les deux sont réels et « se complètent ; ils nous expliquent pourquoi le même homme faisait aux étrangers, aux passants, l'effet d'un fat haïssable, pourquoi en revanche il était fort aimé de ses amis [1] ».

En effet, on ne joue pas impunément un rôle ; Mérimée semble s'être pris à son jeu. Il a été réellement à la fin le personnage qu'il a voulu être ou plutôt paraître. Son caractère acquis, ses habitudes, ses manies et ses tics ont, sinon effacé, du moins neutralisé, réduit son caractère inné. On ne peut faire mieux que lui appliquer le jugement qu'il a porté sur Stendhal.

« M. Sainte-Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle : l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouve-

1. A. Filon, *Mérimée* (Paris, Collection des Grands Ecrivains français) ; c'est à cet ouvrage que j'emprunte les mots cités de Tourguéneff et de David d'Angers.

ments du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. »

Ces traits s'appliquent à Mérimée aussi bien et mieux encore qu'à Beyle. Aussi Taine les retrouve-t-il sous sa plume, quand il trace à son tour le portrait de Mérimée : « N'être dupe ni d'autrui, ni de soi, dit-il, voilà le trait le plus fort qui s'est gravé dans son caractère », et ce trait explique sa vie et son talent, commande toute sa destinée. Il ne s'est jamais livré tout entier. Tendre, sentimental, mais farouche, clairvoyant, ne faisant grâce de rien à ceux qu'il aime, dur en paroles, d'une franchise absolue, voulue, systématique, il a découragé l'affection. Savant, artiste, il n'a pas donné non plus sa mesure ; la critique a stérilisé, annihilé ses dons. Taine conclut :

« Né avec un cœur très bon, doué d'un esprit supérieur, ayant vécu en galant homme, beaucoup travaillé et produit quelques œuvres de premier ordre, il n'a pourtant pas tiré de lui-même tout le service qu'il pouvait rendre ni atteint tout le bonheur auquel il pouvait aspirer. Par crainte d'être dupé, il s'est défié dans la vie, dans l'amour, dans la science, dans l'art, et il a été dupe de sa défiance. »

Autrement dit sa timidité l'a perdu. Mais ce jugement, à son tour, n'est-il pas trop sévère ? Sa timidité ne l'a-t-elle pas aussi servi, en un sens ? Mérimée, en réalité, n'a fait que subir la loi de son tempérament. Si son génie a manqué de confiance et d'audace, il a eu, en retour, la sobriété puissante. Si sa vie n'a pas connu les affections communes, elle a goûté les joies exquises et rares de la plus délicate amitié. Il a préféré le bonheur intime, que

donnent le culte de l'art et les affections de choix, aux succès d'une destinée brillante qu'il eût pu avoir et dont il semblait digne. N'a-t-il pas eu la meilleure part? On ne saurait nier en tout cas qu'il a réalisé une assez belle carrière de timide[1].

1 On a rappelé, à l'occasion du « Cinquantenaire de Mérimée » (E. Henriot, dans *le Temps* du 3 août), des traits de la sensibilité extrême de Mérimée. Il fut notamment un patriote ardent. Lorsqu'il quitta Paris après le 4 septembre 1870, et s'enfuit à Cannes, le Dr Maure, qui le vit à son arrivée à la gare, dit : « Il était fou de chagrin... Nul, en France, n'a plus souffert de la défaite. » Mérimée écrit lui-même à une amie : « J'ai, toute ma vie, cherché à être dégagé des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français. Mais tous ces manteaux philosophiques ne servent à rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations et, quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours. » Mais c'est toujours le même raidissement contre l'émotion. Il ne s'abandonne jamais à un sentiment, quel qu'il soit ; il éprouve le besoin de le railler, ainsi encore dans ce qui suit : « Etes-vous de ces cœurs français qui souffrent toujours à la perte de la bataille de Poitiers? Moi, j'en suis... Est-ce faiblesse ou bon sentiment ? Je connais des gens très estimables absolument dépourvus de patriotisme et, comme on dit aujourd'hui, de chauvinisme. » On imagine Mérimée écrivant ceci, ou mieux encore parlant ainsi, avec cette figure crispée, douloureuse, ces lèvres sévères et pincées, dont Musset fit un jour une amusante caricature avec cette légende : « Mérimée renfonçant une expansion ».

farouche est un des traits, non pas seulement les plus curieux, les plus ressortants, mais les plus fonciers de son caractère.

Si les timides forment une famille d'esprits, le trait qui les rassemble, celui sous lequel il est permis de grouper des physionomies aussi originales et aussi diverses que Rousseau, Chateaubriand, Benjamin Constant, Stendhal et Mérimée, c'est l'aspiration au vrai dans l'ordre humain, c'est la tendance au réalisme psychologique, c'est la résolution bien arrêtée d'aller jusqu'au fond de l'âme humaine, d'en mettre à nu les faiblesses, c'est l'acceptation totale, sans réserves, de l'expérience intime. Cette expérience, chacun la traduit et l'interprète à sa manière : les uns, comme Rousseau, sous forme de dissertation, de tirades oratoires, de maximes, les autres, comme Stendhal, sous forme de notations brèves et sèches, d'analyses ; tous commentent le même texte, développent le même thème : l'infirmité du vouloir. Tous, par divers moyens, poursuivent le même but : la vérité psychologique, la plus étendue, la plus complète et la plus rigoureuse. Exclus de l'action, ils se tournent vers la pensée : là est leur voie ; là ils trouvent l'emploi de leurs dons naturels, et leurs défauts se changent en qualités : comme par exemple le besoin de franchise totale et absolue. C'est par là que leur témoignage acquiert une exceptionnelle valeur et que la timidité ne peut être mieux étudiée que d'après eux, ou plutôt en eux et par eux.

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA

133-21. — Saint-Germain-lès-Corbeil. — Imp. Willaume.

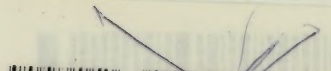
337 4 054

CE BF 0575
.T5D8 1922
COO DUGAS, LUDOV GRANDS TIMID
ACC# 1020610

DEC 4 '78

Bibliothèques Université d'Ottawa Echéance	Libraries University of Ottawa Date Due
15 FEV. 1990	AVR 0 9 1997
29 MARS 1991	FEV FEB 0 3 2001
APR 12 1990	JAN 2 2 2001
12 AVR. 1990	
AUG 30 1990	
30 AOUT 1990	
28 AVR. 1991	
23 AVR. 1991	
09 JAN. 1997	
JAN 09 1997	
09 AVR. 1997	

CE



a39003 0003571106

BF 575 .T5D8 . . . .

DUGAS, LUDOVIC.

GRANDS TIMIDES.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 03 07 17 8